

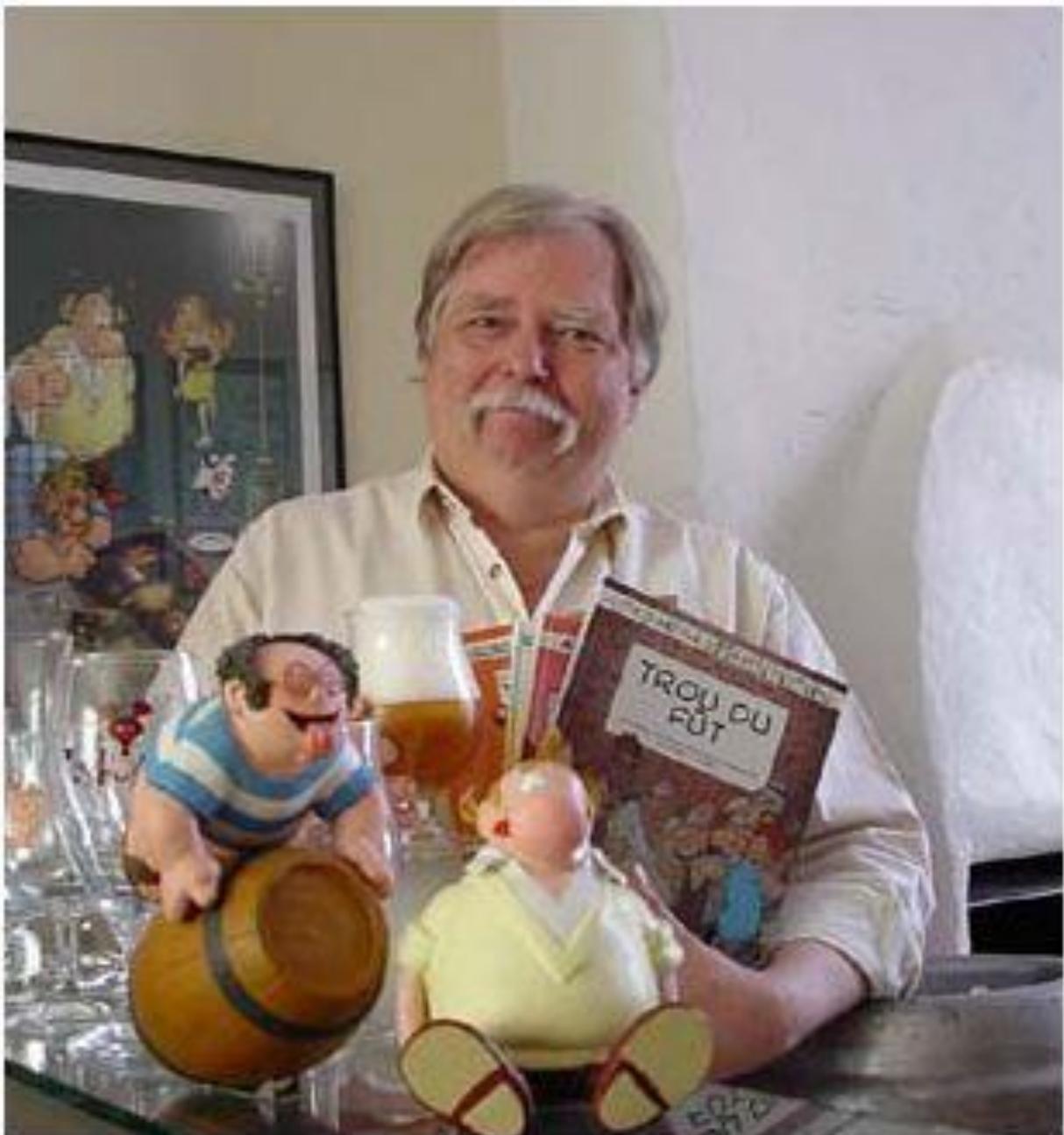
BRUXELLES CULTURE

5 décembre 2021

Brussels Diffusion asbl

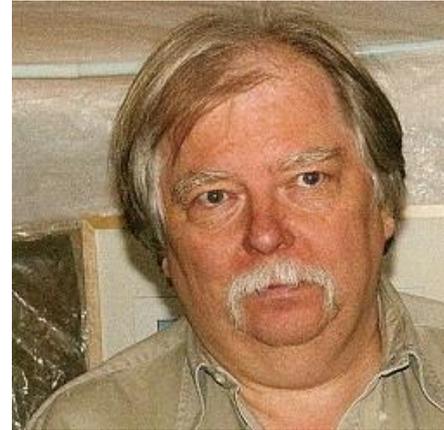
Contact et abonnement gratuit : pressculture4@gmail.com

RENCONTRE : LOUIS-MICHEL CARPENTIER



RENCONTRE : LOUIS-MICHEL CARPENTIER

Né à Uccle en 1944, Louis-Michel Carpentier est un bruxellois patenté qui tient à ses racines. Depuis plus de cinquante ans, il travaille dans le monde de la bande dessinée, après avoir vécu la belle époque de Belvision, dont les bureaux trônaient en face de la gare du Midi. Avec « Poje », il a trouvé son personnage fétiche et n'a de cesse d'enrichir les aventures de ce dernier en concoctant de nouveaux albums. La retraite, voilà un mot dont il ignore la signification ! Bon pied bon œil, il poursuit son bonhomme de chemin sans procrastiner. Rencontre.



Quel rapport entretenez-vous avec Bruxelles ?

Cette ville est mon port d'attache. C'est là que j'ai fait mes études, que j'ai travaillé et que je travaille encore. J'y ai mes habitudes et mes lieux de rencontre. Je défends également son folklore, auquel je suis extrêmement attaché.

Quelle est votre formation ?

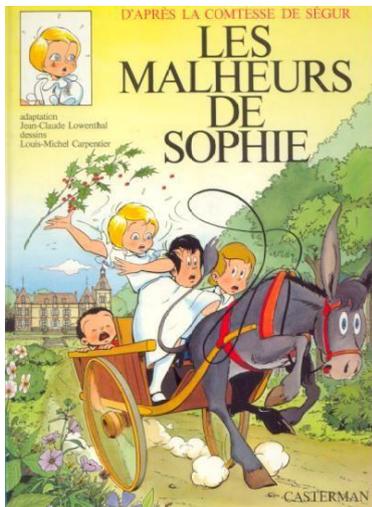
J'ai fait des études d'Art graphique à l'Académie royale des Beaux-Arts de Bruxelles, ensuite j'ai suivi des cours de bijouterie aux Arts et Métiers. Après, je me suis inscrit à l'École des Arts d'Ixelles, pas loin du Musée que tout le monde connaît, pour des cours de céramique.

Dès la fin des années 60, vous avez intégré le studio Belvision. Sur quels dessins animés avez-vous travaillé ?

J'y suis entré en février 1967 et j'y ai eu plusieurs fonctions. J'ai commencé avec le dessin animé long métrage « Astérix le Gaulois » comme intervalliste. Mon rôle était de réaliser des dessins intermédiaires entre les dessins principaux. J'ai également fait du *lipping* ou synchronisation labiale pour que les bouches s'accordent aux dialogues. Ensuite, j'ai collaboré à la création d'autres films du même type, notamment deux Astérix qui n'ont malheureusement jamais été finalisés. A la suite de cela, il y a eu « Tintin et le Temple du Soleil » et « Astérix et Cléopâtre », pour lequel j'ai travaillé sur les décors. Plus tard, j'ai été promu chef animateur et j'ai fait un nombre incroyable de croquis, notamment pour un Lucky Luke distribué sous le titre « Daisy Town ». Je me souviens également très bien de « Tintin et le Lac aux Requins ». Enfin, j'ai participé à « Les voyages de Gulliver » et à « La Flûte à six Schtroumpfs ». J'ai même été débauché pour quelques publicités, dont une qui vantait les mérites de l'huile *Tournesol* et l'autre pour le papier alu *Alcan*.

Qui était Raymond Leblanc, créateur de Belvision ?

Entre autres, Raymond Leblanc était le fondateur des Éditions du Lombard, du journal *Tintin*, de l'agence de publicité *Publiart* et des studios de dessins animés *Belvision*. Le bâtiment où se trouvaient les studios est emblématique à Bruxelles. C'est celui qui est situé près de la Gare du Midi, surmonté des effigies de Tintin et Milou. Si je me souviens bien, le bureau de Raymond Leblanc était au septième étage. Quant à ses différents services, ils se répartissaient aux autres niveaux. *Belvision* occupait les quatrième et cinquièmes paliers.



Comment êtes-vous passé à temps plein dans l'univers de la bédé ?

Cela s'est réalisé progressivement. Je travaillais encore pour *Belvision* quand j'ai entrepris d'autres projets. Je donnais, notamment, des cours de lettrage à l'École BCM (École belge des Carrières modernes). J'ai arrêté de collaborer avec *Belvision* en 1974 quand, suite au semi-échec de « Gulliver », la plupart des collaborateurs ont été remerciés. Impérativement, il fallait rebondir. Chose que je me suis empressé de faire !

Au début des années 70, quel regard portait-on en général sur cet univers ?

Tout comme les romans policiers et le genre fantastique, qui étaient considérés comme de la paralittérature pour ne pas dire de la sous-littérature, la bédé n'avait pas bonne presse et n'était pas non plus fort reconnue. Mais la situation commençait déjà à changer, grâce à de grands auteurs comme Franquin, Morris, Jacobs, Hergé, Tibet et tant d'autres.

Qu'est-ce qui vous a poussé à adapter la comtesse de Ségur en une dizaine d'albums ?

Au départ, j'étais allé chez Casterman avec un projet qu'ils n'ont pas accepté. Néanmoins, ils cherchaient un dessinateur pour adapter les romans de la Comtesse de Ségur et, puisque j'étais disponible et que cette idée ne me rebutait pas, j'ai accepté. Voilà, c'est de cette manière que les choses ont commencé !



En quelle circonstance s'est déroulée votre rencontre avec le scénariste Raoul Cauvin ?

Nous étions tous deux en dédicaces en France, précisément à La Roque d'Anthéron. De plus, on logeait dans le même hôtel. Peu à peu, nous avons sympathisé. A cela, il travaillait rue de Livourne chez Dupuis et, de mon côté, j'habitais à deux pas. Le rapprochement géographique a donc fait que nous nous sommes souvent revus. Un jour, je lui ai proposé une série : « Les Toyottes ». Notre collaboration a démarré avec elle. Par la suite, nous avons travaillé ensemble sur les fameux albums *Artis- Historia*, ceux où il fallait coller les images qu'on obtenait en découpant des points sur toute une série de produits vendus dans les magasins. Ces collections ont marqué plusieurs générations. Après, il y a eu la grande série des « Poje », qui continue toujours !

Quelles sont les exigences de Raoul Cauvin ?

Il s'agit d'une personne extrêmement modérée, qui ne possède pas un ego surdimensionné et qui n'est pas du tout invasif dans le travail des autres. Et comme il écrit simultanément des scénarios pour une quinzaine de dessinateurs, il nous fait toujours confiance. Pour le situer, nous lui devons plusieurs standards du neuvième art : Les tuniques bleues, Pauvre Lampil, Pierre Tombal, L'agent 212, Les femmes en blanc, ... Une bibliothèque à lui tout seul ! Malheureusement, il nous a quittés en août dernier à l'âge de quatre-vingt-deux ans.

Et les vôtres ?

Je suis quelqu'un de très calme et de pondéré. Je déteste les conflits et je cherche toujours à pondérer lorsque la situation l'exige. Tout a contribué pour que je m'entende toujours fort bien avec mon entourage.

Pour vous, en quoi consiste une bonne collaboration avec un scénariste ?

Une bonne collaboration repose sur le dialogue. Chacun apportant un plus à l'histoire.

Sous quelle forme recevez-vous un script ?



Cela dépend des scénaristes. J'ai travaillé avec Serdu sur une série qui paraissait dans un journal qui s'appelait *L'Union minière*. Je recevais uniquement du texte. Même chose avec Claude Armand, pour « Humour en tranch(é)es ». En ce qui concerne Raoul Cauvin, il m'a toujours livré un script comprenant des croquis.

En cinquante ans, la bédé a évolué. Vers quelle tendance se dirige-t-elle ?

À l'époque où j'ai proposé « Le jour le plus con », de l'humour noir sur la guerre, un éditeur dont je tairai le nom m'a confié : « C'est super et j'ai adoré, mais on ne peut pas accepter que cela paraisse dans notre magazine ! ». À présent, on va beaucoup plus loin dans le trash et le sanglant. Par contre, il y a de nouvelles réserves sur certains sujets jugés



désormais trop sensibles. C'est comme pour les humoristes ! Des sketches d'il y a vingt ou trente ans seraient impossibles à faire passer de nos jours. Les mœurs sont le reflet d'une époque et de ses tendances.

Depuis plusieurs années, vous travaillez sur les albums *Poje*. Qui est ce personnage truculent et bien de chez nous ?

Le premier *Poje* a vu le jour en 1986 dans le cadre de l'Année de la bière. C'est un patron de café servi par un caractère bien trempé et qui se défend avec les moyens du bord face à une clientèle hétéroclite. Également ce qu'il est convenu d'appeler un bon vivant. Au départ, pour le physique, je n'avais personne en vue. Je lui ai collé le pull jaune qu'un ami portait souvent. Comme ce dernier habitait Schaerbeek, près de la Place Pogge, on l'avait surnommé de cette manière. J'ai gardé le nom, mais en

modifiant l'orthographe. Par après, il est devenu patron d'un café, accentuant la ressemblance ...

Faut-il aimer les personnages pour les dessiner sur le long terme ?

Je n'ai pas l'habitude de dessiner des personnages antipathiques et il n'y a pas vraiment de méchants dans mes albums. Je m'amuse souvent à représenter des amis, un petit clin d'œil que je leur dédie. En plus des bandes dessinées citées précédemment, j'ai aussi publié chez *Joker* une trilogie intitulée « Embrouilles à Mortecouille » et je réalise aussi énormément d'étiquettes et de cartons de bières pour différentes brasseries. Une activité purement alimentaire.

Quelle a été l'évolution de *Poje* ?

En collaboration avec Raoul Cauvin, l'idée a toujours été de proposer des gags d'une ou deux planches. Pour « *Poje et Mademoiselle Beulemans* », dont j'ai écrit le scénario seul, il s'agit d'une histoire complète. Les dialogues ont ensuite été adaptés en bruxellois *Beulemans* et en *Brussels Vloms* respectivement par Joske Maelbeek et Jean-Jacques De Gheyndt, deux spécialistes en la matière.

Pour vous, une bédé populaire, c'est ...

C'est *Poje*, tout simplement ! Des histoires qui parlent à tout le monde, des situations simples et un humour universel. Comme le formulait si bien Frédéric Dard alias San Antonio : « Le Ciel est trop haut, la terre est trop basse et seul le comptoir se trouve à la bonne hauteur ! ».

Retrouvez Louis-Michel Carpentier sur le site www.bedetheque.com

Propos recueillis par Daniel Bastié

RIVER JAZZ FESTIVAL

Le River Jazz Festival arrive désormais dès l'automne pour sa septième édition au Marni, au Jazz Station et au Senghor. Une déferlante musicale à partager en toute convivialité en compagnie, notamment, de deux pianistes de haut vol qui encadreront cette quinzaine musicale avec des pointures telles que Kris Defoort, Fabian Fiorini, Basile Rahola, Pauline Leblond Double Quartet, Aleph Quintet, Pierre Vaiana, Pierre de Surgères, Raphaëlle Brochet, Philippe Aerts et bien d'autres. Sans oublier l'exposition de dessins consacrés à ce genre spécifique et ciselés par Serge Dehaes, un habitué du Festival. Si cette balade acoustique vous intéresse, référez-vous au site www.agenda.brussels pour connaître le programme détaillé qui se déroulera jusqu'au 11 décembre 2021.



EXPOSITION : LÉONARD COHEN - IT'S AU REVOIR

Depuis son décès survenu en 2016, Léonard Cohen n'a jamais eu autant la cote. Tout le monde parle de son œuvre au point d'inscrire son nom dans le marbre de la variété au même titre que The Beatles et The Doors et de l'ériger en légende. Le jour de sa naissance, les fées se sont penchées sur son berceau et l'ont gratifié du don de l'écriture, de la peinture, de la composition et de l'interprétation vocale. Cinq ans après sa disparition, il a été entendu qu'il importait de lui rendre hommage pour rappeler à quel point il a marqué toute une époque. Explorer ce qu'il nous a laissé tenait donc de l'évidence pour ouvrir une brèche dans le passé et faire office de madeleine de Proust. On le sait, plusieurs thèmes ont illustré sa création, dont ceux de la pensée poétique, la spiritualité, l'humilité, l'amour et le désir. Des sujets qu'il a dépliés avec un regard extrêmement personnel. A simple titre de rappel, ses premières poésies ont été éditées en 1956, tandis que son premier roman est sorti de presse à Montréal en 1963.

Il a fallu attendre 1967 pour écouter ses premières chansons ancrées dans la mouvance folk et chantées avec une voix grave, avant de les voir emprunter les pistes de la pop, du cabaret et de ce qu'on nomme aujourd'hui la world music. Dès le début des *eighties*, il n'a pas hésité à se familiariser avec la nouvelle génération, à se faire accompagner par des choristes et à user des synthétiseurs. Naturellement, plusieurs chanteurs se sont inspirés de son héritage, affichant plus de mille cinq cents reprises. Au demeurant, parler de lui implique de ne pas oublier Marianne Ihlen qui a été sa compagne et sa muse jusqu'à leur séparation, une jolie blonde au sourire un peu timide rencontrée en Grèce.



évoque des mots. Enfin, elle ne s'adresse pas qu'aux fans de la première autant que de la dernière heure, mais se veut fédératrice dans la mesure où elle remet sur le devant de la scène un homme qui a constamment cherché à rester libre tel un oiseau et qui s'est servi de ce dont la nature l'avait si généreusement doté pour mener son bonhomme de chemin sans buter dans les ornières de la vie et suivre avec intelligence ses émotions. La collection de Dominique Boile est à découvrir à Espace Art Gallery du 3 au 26 décembre 2021. Voyez tous les détails pratiques sur le site www.espaceartgallery.eu

Rue de Laeken, 83 à 1000 Bruxelles

ESPACE ART GALLERY
PRÉSENTE
Leonard COHEN



LEONARD COHEN. IT'S AU REVOIR
COLLECTION DOMINIQUE BOILE
(Photographies)

Vernissage le 02/12/2021 de 18h 30 à 21h 30 et Exposition
Du 03/12 au 26/12/2021

Rue de Laeken, 83 à 1000 Bruxelles (Entre De Brouckère et Béguinage)
Ouvert du mercredi au samedi inclus et le dimanche sur rdv
ISM: 0032 (0) 697 577120 - E-mail: esg.gallery@gmail.com - www.espaceartgallery.eu



EXPOSITION : DAVID HOCKEY

Cette double exposition d'envergure marque le retour de David Hockney (1937) au Palais des Beaux-Arts après trente ans d'absence. Le premier volet, « *Œuvres de la collection de la Tate, 1954-2017* », vous propose une rétrospective de l'ensemble de sa carrière, au fil de ses représentations iconiques du Swinging London des années 1960 et de la Californie du Sud, de ses célèbres doubles portraits et de ses paysages monumentaux. Le second volet de l'exposition témoigne de la soif d'expérimentation de l'artiste et fait découvrir au visiteur les tableaux extrêmement colorés réalisés par l'artiste sur son iPad lors du premier confinement. Aujourd'hui toujours, ses travaux continuent à parler aux jeunes et aux moins jeunes, tant ils demeurent intemporels. Ses dernières créations montrent à quel point l'artiste, aujourd'hui âgé de quatre-vingt-trois ans, parvient une nouvelle fois à se réinventer. Un créateur né en Angleterre et qui vit actuellement en France. Un nom sur lequel l'histoire de l'Art doit miser. Cette exposition est à découvrir à Bozar jusqu'au 14 janvier 2022. Plus de détails sur www.bozar.be



Rue Ravenstein, 23 à 1000 Bruxelles

EXPOSITION : LOUIS DE FUNÈS

Cette exposition montre et décrypte les sources d'inspiration et les ressorts comiques de Louis de Funès, notamment à travers son génie burlesque de l'observation qui l'a conduit au sommet du box-office à cinquante ans. Cette expo est une invitation à découvrir l'acteur sous toutes ses facettes à travers la réunion de près de cent cinquante œuvres. Parmi celles-ci, on retrouve la voiture du Corniaud, le costume de Rabbi Jacob ou celui, reconnaissable entre tous, de *La Soupe aux choux*. Mais aussi des photographies, des documents d'époque, des sculptures, des dessins, des peintures... et, bien évidemment, des extraits de films qui donnent envie de (re-)voir tous ces grands classiques ! En cette période toujours troublée par la crise du Covid, retrouver Louis de Funès fait office de baume, lui qui a tellement su donner le sourire aux spectateurs ou les faire rire aux éclats. Un acteur qui a fait de l'humour sa grammaire et qui, mieux que beaucoup, est parvenu à le porter à un summum de ses possibilités. Pourtant, l'homme n'avait rien du jeune premier, doté d'un physique ingrat, et a dû ramer avant de connaître le succès. Un parcours qui l'a doté d'une pugnacité et d'un sens des réalités bien rares dans la sphère du cinéma. On l'a oublié, mais le comédien était fan de jazz et jouait du piano avec dextérité. Un sens du rythme qui est intervenu dans son jeu passionné, même si pendant la guerre il a péniblement gagné sa vie comme pianiste de bar. Devenu acteur, le jazzman a proposé des variations sur le même thème et a amélioré sa partition de film en film. Son point d'orgue est demeuré un point d'exclamation. Combien de fois explose-t-il en hurlant : « Foutez-moi l'camp ! », « Paf ! », « C'est pas possible ?! », « Ma biche ! », « C'est fini, oui ?! ». Produite par la Cinémathèque française de Paris, où elle a connu un grand succès public et critique, cette exposition se déroule au Palace jusqu'au 16 janvier 2022. Plus de renseignements sur le site www.cinema-palace.be

Boulevard Anspach, 85 à 1000 Bruxelles



FESTIVAL : PINK SCREENS

Après une année particulièrement rude pour la culture et le milieu associatif, c'est avec grand plaisir que le Pink Screens Festival revient cet automne avec une sélection de films qui seront diffusés au Nova, à l'Aventure, au Palace, au Galeries et au Beursschouwburg. Ce festival Pink Screens se veut une plateforme d'expression et de découverte de celles et ceux qui se plaisent à



bouleverser les représentations normées et à questionner les binarités et les frontières, qui dénoncent les cases établies et qui visibilisent les genres et les sexualités alternatives et/ou minoritaires. Durant dix jours, cet événement proposera des dizaines de réalisations venues des quatre coins du monde, des films interpellants et impertinents mais également des fictions, des documentaires et des films expérimentaux déclinés en formats longs et courts. La multiplicité des regards passe aussi par des débats, des performances, des espaces de rencontre et une exposition de jeunes talents queer. Enfin, l'affiche de cette nouvelle édition a été réalisée par le jeune illustrateur queer bruxellois Inwë Delhez et le studio de graphisme Kidnap Your Designer ! Un Festival qui se déploie du 11 au 20 novembre 2021. Voyez le programme détaillé sur le site www.pinkscreens.org

EXPOSITION : WITCHES

Les Sorcières sont de retour ! proclamaient les slogans féministes des années 70. A l'aune du mouvement « Metoo » et des guérilleras « Femen » en ce début de XXIe siècle, cette affirmation a pris de l'ampleur et s'est inscrite dans bien des déclinaisons de nos enjeux sociaux contemporains : inclusion, égalité des genres, réappropriation du corps et de la liberté sexuelle, retour à la nature et aux pratiques médicinales naturelles... Loin des femmes persécutées qui les inspirent, les « Sorcières » 2.0 ont singularisé le combat égalitariste des féministes des années 70' et 80', et les déclinaisons plutôt joviales et sympathiques des personnages créés par la Pop Culture. Elles s'imposent aujourd'hui dans l'espace public, par leur colère, leurs rébellions, leur refus de l'ordre social et leur militantisme, et réinterprètent cette figure familière de sorcière parfois effrayante, souvent fantasmée au cours de l'Histoire, et véhiculée de façon conviviale depuis quelques décennies dans les séries TV, les films, la BD, les jeux, les animations, ou la littérature. Ce retournement du stéréotype et cette réappropriation interpellent aussi nos sociétés contemporaines et offrent une opportunité d'étudier ces mouvements de femmes, et de retracer l'histoire de la sorcellerie. De Circé l'enchanteresse aux persécutions contre les sorcières démoniaques dès la fin du Moyen Âge, les personnages de sorcières abondent à travers les siècles. Leurs figures complexes et ambivalentes interrogent le passé, nos représentations, et le lien entre rationnel et irrationnel. Elles posent également la question de la sexualité féminine, du rapport à la nature, et de l'histoire de la médecine. L'exposition *Witches* plonge aux racines de l'histoire de la sorcellerie : des procès en sorcellerie à la littérature merveilleuse, de la figure démoniaque à la gentille sorcière de la pop culture. Objets ethnographiques, manuscrits, peintures, photographies, œuvres du cinéma, performances artistiques... L'occasion aussi de croiser les histoires réelles des prétendues sorcières et leurs représentations à travers les âges et les arts jusqu'à leur réhabilitation contemporaine, notamment par les mouvements queer et féministes qui les ont pris comme emblème de leur révolte. Un événement à découvrir jusqu'au 16 janvier 2022 à l'Espace établissements Vanderborght. Voyez tous les détails pratiques sur le site www.brussels.be

Rue de l'Ecuyer, 50 à 1000 Bruxelles



EXPOSITION : BEFORE TIME BEGAN

L'univers aborigène émerveille et intrigue. Aux yeux des non-initiés, il est chargé de mystère. Les premiers habitants d'Australie sont les héritiers depuis 65.000 ans de la plus ancienne culture ininterrompue au monde. Leur culture est vaste et riche sans pour autant s'exprimer par des ouvrages d'architecture, des textes écrits ou des œuvres d'art mobiles. Aujourd'hui comme jadis, le savoir ancestral se transmet oralement et passe de génération en génération au cours de rituels et de cérémonies. Le concept de « Rêve » y tient un rôle essentiel.

Le Rêve est une époque mythique au cours de laquelle des êtres ancestraux comme les Tingari, les Sept Sœurs, le Serpent Arc-en-ciel et de nombreux autres ont créé la terre, la faune et la flore, les êtres humains, l'eau, les étoiles... Le mot « Rêves » s'applique à ces esprits mais aussi à leurs voyages et à leurs créations. Ce Temps du Rêve des Aborigènes n'a cependant rien en commun avec la conception du temps des Occidentaux. C'est un temps hors du temps, un temps universel. La Création est à la fois passé, présent et futur.

Cette exposition explore le Rêve et la Création, mais aussi la naissance de l'art contemporain.

L'exposition est construite autour de plusieurs moments de production artistique : quelques peintures traditionnelles sur écorce des années 1950 (et au-delà) faisant usage de pigments naturels et en provenance de la Terre d'Arnhem ; des travaux des régions désertiques des années 1970 et du mouvement artistique naissant du désert occidental, où les artistes s'essayaient à la couleur industrielle sur toile et sur panneau ; mais aussi les productions les plus récentes, parfois monumentales, de divers artistes contemporains, individuelles ou collectives. Deux court-métrages mettent en scène un groupe de femmes et un autre d'hommes, tous artistes et créant des œuvres collaboratives. Tandis qu'ils s'activent, ils racontent des histoires, chantent, rient et dansent. Si ce qui est réservé aux initiés ne se divulgue pas, les œuvres d'art illustrent des récits mythiques ancestraux et témoignent d'une connexion avec, et d'un profond respect pour la terre et la nature.

L'exposition présente en point de mire l'installation *Kulata Tjuta* (Beaucoup de lances), créée par un groupe d'artistes de tous âges issus de certains des centres artistiques des Terres APY (Anangu Pitjantjatjara Yankunytjatjara). Mille cinq cents lances sont agencées pour évoquer un *kupi kupi*, un tourbillon de poussière en forme d'entonnoir comme ceux qui surviennent dans les régions désertiques. Une lance vise sa cible tandis que la direction prise par un tourbillon est aléatoire. Un *kupi kupi* parcourt le temps (du passé ancestral à aujourd'hui en passant par la colonisation) et entraîne quantité de débris sur ce chemin tumultueux. C'est une manifestation de l'âme d'un défunt, mais aussi une métaphore de la société actuelle dont l'avenir est incertain.

La dernière section de l'exposition présente le travail du photographe et artiste contemporain Michael Cook. Cook s'intéresse à l'idée de « civilisation ». Il expose sa série *Civilised*, composée de photographies d'Aborigènes d'Australie vêtus de costumes historiques des puissances européennes qui visitèrent l'Australie au début de la colonisation. Un événement à découvrir au Musée Art et Histoire jusqu'au 29 mai 2022. Plus de détails sur le site www.kmkg-mrah.be

Parc du Cinquantenaire à 1000 Bruxelles

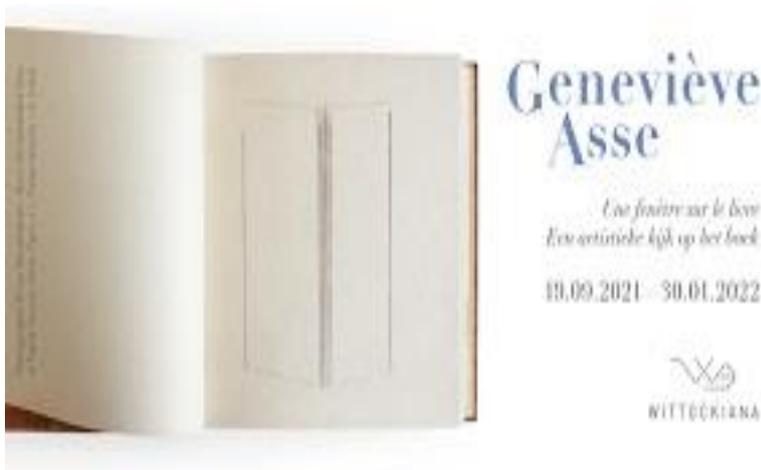


EXPOSITION : GENEVIÈVE ASSE – UNE FENÊTRE SUR LE LIVRE

Artiste majeure de l'abstraction contemporaine, GenevièveASSE a collaboré, tout au long de sa carrière de peintre, avec des auteurs, éditeurs et des relieurs. Ces rencontres et amitiés ont notamment abouti à la création de livres de dialogues parmi lesquels Silvia Baron Supervielle, Samuel Beckett, André du Bouchet, Pierre Lecuire, ou encore Francis Ponge. En effet, chaque ouvrage est l'occasion d'un échange entre les mots et l'art de GenevièveASSE. Plus que des expériences anecdotiques, ils constituent des étapes décisives de son parcours.

GenevièveASSE dit avoir été initiée au livre, enfant, par la lecture mais c'est visiblement l'amour de l'objet qui a nourri sa force créatrice. Comme gage de cet amour, il y a ses carnets peints, gravés, mis en page, mais aussi, ses reliures d'art, sobres, dépouillées, parfaitement exécutées des mains de Monique Mathieu. Ces livres de peintre donnent à voir entre les pages la lumière et les couleurs que l'artiste couche aussi sur des toiles grands formats. La transparence des objets, la lumière de la Bretagne, les couleurs, bleu, rouge, blanc, les lignes des gravures et une liberté farouche, du format, du choix des collaborateurs.

C'est par les livres, et leurs multiples dimensions, que la Wittockiana propose d'explorer l'œuvre gravé de GenevièveASSE. Concrètement, l'exposition est organisée en quatre sous-espaces sémantiques et thématiques : Natures, Libertés, Couleurs et Lignes. Loin d'être une rétrospective exhaustive, les commissaires ont choisi de montrer des aspects plus méconnus et sans doute plus intimes de la démarche de l'artiste. Ainsi, l'*Hommage à Morandi*, ce peintre qui l'a tant influencée et qu'elle honore à travers une collaboration avec le poète belge Pierre Lecuire. Ainsi, ses recherches autour de ce que l'on nomme aujourd'hui le « bleuASSE », passant d'une nuance intense dans *Haeres* avec André Frénaud à une clarté teintée de vert dans *Ici en deux* en collaboration avec André du Bouchet. Suivront aussi le rouge dans



Les Conjurés de Borges traduit par Silvia Baron Supervielle ou encore *Abandonné* pour lequel elle propose de magnifiques gravures à l'eau-forte sur un texte inédit de Samuel Beckett.

Réciproquement, ce sont les burins de l'artiste qui constituent la fenêtre par laquelle on peut (re)découvrir certaines créations littéraires, typographiques ou reliées dont certaines sont issues des collections de la bibliothèque Wittockiana. « La fenêtre », une référence explicite à certaines

œuvres sur toile de GenevièveASSE, évoquant le bleu si spécial qui les caractérise, mais aussi, au titre éponyme d'un recueil poétique réalisé avec Silvia Baron Supervielle. Livres, toiles, carnets de dessins et d'essais de peinture, autant d'ouvertures sur le parcours d'une artiste libre, entre ciel et mer.

Un événement à découvrir jusqu'au 30 janvier 2022 à la Bibliothèque Wittockiana. Plus de détails sur le site www.wittockiana.org

Rue du Bemel, 23 à 1150 Bruxelles



BIBLIOTHECA
WITTOCKIANA

EXPOSITION : VOIES DE LA MODERNITÉ

Un parcours artistique et historique autour du thème du train, à travers des œuvres d'artistes majeurs des XIXe et XXe siècles - tels que Monet, Caillebotte, Spilliaert, Boccioni, Severini, Léger, De Chirico, Mondrian, Servranckx, Caviglioni, Delvaux ou Magritte, voilà à quoi nous convie cette exposition !

A ses débuts, le train est le symbole ultime de la modernité. C'est un outil majeur de la révolution industrielle. Il porte les espoirs de développement et d'enrichissement les plus fous, mais cristallise aussi les angoisses et le rejet du changement. Dès les années 1820, apparaissent les premières lignes de chemin de fer en Grande-Bretagne, nées des besoins de l'exploitation minière. La Belgique est la première à emboîter le pas et en 1835, Léopold Ier inaugure une ligne ferroviaire reliant Bruxelles à Malines.

Le train modifie la société en profondeur. Il bouleverse le rapport au temps et à l'espace. Partout il tisse sa toile : au sein des villes, où les gares, ponts de métal ou voies ferrées mordent toujours plus sur le tissu urbain ; mais aussi dans les campagnes où le train fait intrusion, déchirant le paysage. Il devient aussi un outil du tourisme naissant, promu à grand renfort d'affiches et décliné en trois classes, que des

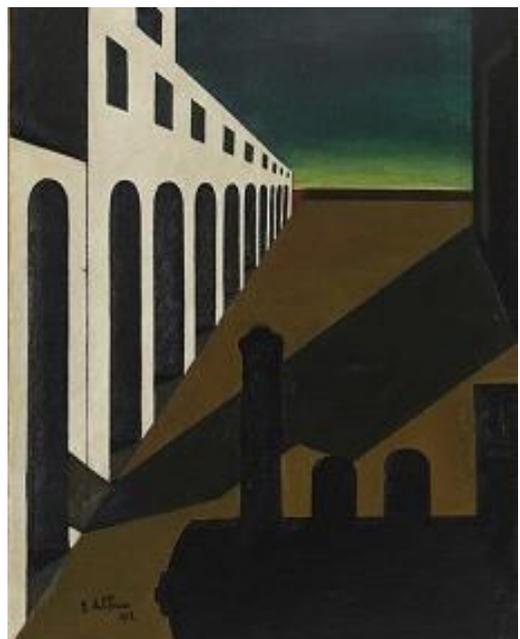


dessinateurs, tel Daumier, se régalaient à observer. A la fin du XIXe, les impressionnistes s'emparent de sujets modernes, dont celui du chemin de fer. Nuages de vapeur, mouvement des trains, lumières changeantes de la gare et de ses alentours sont autant d'aspects que Monet, Caillebotte, De Nittis ou Ottmann s'efforcent de restituer. A la même époque, les frères Lumière réalisent l'arrivée d'un train en gare de la Ciotat. Cinéma et photographie feront eux aussi la part belle à l'univers ferroviaire. C'est également la société moderne - sa vitesse, sa violence et les sensations qu'elle génère - qui intéresse les futuristes comme Severini, Carrà, Russolo, Baldessari ou Sant'Elia. Boccioni sera quant à lui l'un des premiers à s'intéresser aux aspects psychologiques du voyage.

Les surréalistes adoptent le point de vue du voyageur : les aspects psychologiques prennent le pas sur l'attrait de la modernité. Freud et ses recherches sur le train et ses effets sur les passagers nourrissent leur travail. Max Ernst s'intéresse au microcosme du compartiment, Blaise Cendrars associe voyage et processus introspectif. De Chirico, Delvaux ou Magritte génèrent des images de réalités alternatives, peuplées de mouvements immobiles, de trains hors du temps, habitant un monde étrange, voire inquiétant.

L'intérêt porté au train par les artistes diminue à partir des années '50, mais il revient sur le devant de la scène à une époque qui doit remettre modernité et environnement en adéquation. L'artiste Fiona Tan présentera une installation sur cette thématique. Une exposition à découvrir jusqu'au 13 février 2022 aux Musées royaux des Beaux-Arts de Belgique. Plus de détails sur le site www.fine-arts-museum.be

Rue de la Régence, 3 à 1000 Bruxelles



EXPOSITION : R. H. QUAYTMAN

Dans le cadre de ses recherches sur l'histoire artistique de Bruxelles, l'artiste anglo-américaine R. H. Quaytman a croisé le Musée Wiertz. Qui était Antoine Wiertz (1806-1865) et pourquoi a-t-il transformé son atelier en musée? Pourquoi a-t-il choisi de peindre à échelle monumentale des scènes remarquablement émancipatrices de femmes en détresse ou d'autres représentations affreuses de pauvreté, de guerre et de suicide ? R.H. Quaytman réinvente la production des images picturales à l'ère du numérique et du spectacle, en les inscrivant dans l'histoire de l'art, en affirmant leur matérialité et leur portée spirituelle, en déstabilisant les récits dominants selon une perspective féministe et intersectionnelle. Ses stratégies sont tant picturales que photographiques et conceptuelles pour développer une œuvre ouvrant de multiples perspectives. En



construisant chacune de ses expositions comme des chapitres, Quaytman construit ses ensembles telle une structure narrative déterminant à la fois le principe organisationnel global et le mode d'exécution des œuvres individuelles. Le choix des sujets (tirés du travail de Antoine Wiertz) suggère une orientation idéologique révolutionnaire soutenant l'émancipation des femmes et des pauvres, et rejetant la faute sur les militaires, l'État et les riches-bien que ses œuvres sur ces sujets soient exposées aux côtés de tentatives gargantuesques d'atteindre *La Gloire*. Une exposition à voir au Wiles jusqu'au 9 janvier 2022. Plus de détails sur le site www.wiels.org

Avenue Van Volxem, 354 à 1190 Bruxelles

WIELS

EXPOSITION : BRUSSELS TOUCH

Bruxelles, une capitale de la mode ! Mais peut-on vraiment parler de mode bruxelloise comme on parle de mode belge ? Natifs, installés provisoirement pour leurs études ou ayant pignon sur rue, les créateurs s'imprègnent de notre ville singulière pour ouvrir de nouveaux horizons. Cette exposition inédite vous invite à découvrir l'empreinte de Bruxelles sur la mode contemporaine, depuis les années 1980 jusqu'à aujourd'hui. Elle interroge les caractéristiques de s tendances bruxelloise ou plutôt de cet « esprit de Bruxelles » à travers le talent de trente-trois créateurs et créatrices. Un événement à découvrir au Musée de la Mode et Dentelle jusqu'au 15 mai 2022. Découvrez tous les détails pratiques sur le site www.fashionandlacedmuseum.brussels

Rue de la Violette, 12 à 1000 Bruxelles



EXPOSITION : WORKS ON PAPER

« Works on Paper » propose une incursion dans l'univers foisonnant de Galila Hollander-Barzilai, collectionneuse belge née à Tel Aviv. Depuis quinze ans, cette personnalité hors du commun assemble les œuvres d'art contemporain dans une collection qui fait le récit de sa propre histoire : en filigrane des œuvres réunies, se manifeste un désir impérieux de réinvention de soi. L'exposition propose une coupe claire dans cet univers pléthorique, en présentant une sélection choisie d'œuvres sur papier. Les visiteurs y découvrent comment des artistes internationaux (Jonathan Callan, Jae Ko, Anish Kapoor, William Klein, Angela Glajcar, Andrea Wolfensberger, Brian Dettmer, Haegue Yang e.a) réinventent ce matériau quotidien, usuel, pour en faire des objets d'art d'une puissance inattendue. Collages, sculptures, inscriptions, installations ou bijoux se côtoient, rappelant la personnalité excentrique de la collectionneuse, mais proposant aussi une réflexion sur l'art de la diversion. Le travail sur papier s'assimile ici à un royaume du détournement, où chaque œuvre se joue de notre perception autant que de nos jugements. A découvrir au Musée juif de Belgique jusqu'au 13 février 2022. Plus de détails sur le site www.mjb-jmb.org
Rue des Minimes, 21 à 1000 Bruxelles



EXPOSITION : REST'81

Reset'81 est né à Bruxelles au pied de l'IRIS. Passionné de bédé autant que par l'univers des graffitis depuis la fin des années 80, il en est devenu acteur, le spray à la main, depuis la moitié des années 90. À travers ses œuvres, il se joue des superpositions, à grand renfort de couleurs et de perspectives, pour stimuler la création et entrouvrir la porte de son imaginaire. Des toiles, des plans de métro et d'autres supports sont travaillés à l'aérosol, à l'acrylique et à l'encre... Ambiances urbaines, lettrages et symboles se mêlent aux réinterprétations de figures emblématiques de la bédé belge et du comic'art US sur des plans de New York, la Mecque du graffiti, ou de la STIB. L'artiste présente sa deuxième exposition personnelle : avec des trains, des métros, des murs, des plans... des surfaces chères à l'expression du Street Art qui inspirent l'artiste. Elles quittent la rue pour se réinterpréter aux cimaises de Home Frit' Home jusqu'au 1^{er} janvier 2022. Plus de détails sur le site
Rue des Alliés, 242 à 1190 Bruxelles



EXPOSITION : JARDINS INTÉRIEURS

L'intérêt pour les plantes et leur étude sont sans doute aussi anciens que l'humanité. Au début des Temps Modernes sont constitués, en Europe, les premiers jardins botaniques universitaires et privés, véritables prolongements, dans certains cas, des fameux cabinets de curiosités où s'entassaient, dans un ordre méticuleux, les productions les plus étonnantes. Fruits d'un nouveau rapport aux choses, des voyages de découverte ou commerciaux qui scandèrent le développement des empires européens et de leurs réseaux diplomatiques. C'est dans ce même berceau des 16^e et 17^e siècles que commence à se développer un commerce de plantes exotiques, dont une des expressions les plus folles demeure la spéculation autour des bulbes de tulipes, cause de nombreuses ruines aux Pays-Bas (17^e). La possession de plantes rares et chères accroît le prestige des élites sociales et, plus, généralement, d'une bourgeoisie qui se fait sa place au soleil.

A Bruxelles, en 1822 se constitue la Société de Flore de Bruxelles dont les principaux animateurs sont, précisément, des aristocrates ou de riches bourgeois, cependant que les horticulteurs locaux n'y bénéficient que d'un statut secondaire. De nombreuses sociétés commerciales accompagnent la naissance de ce type d'associations, où se côtoient, souvent, producteurs et amateurs de plantes. La Société Royale Linnéenne (fondée en 1835) plus démocratique, dans son esprit, en est un bon exemple, comme la Société d'Horticulture et d'Agriculture de Schaerbeek (1878), ou tant d'autres qui rythmeront la vie sociale bruxelloise de leurs expositions et concours, tout au long du 19^e et durant une partie du suivant. Notons qu'alors les élites investissent les alentours de la capitale (les fameux « faubourgs » que resteront longtemps des communes comme Schaerbeek ou Evere, parmi d'autres) pour y fuir le bruit, les odeurs et la saleté de la ville, et y établir des « campagnes », le plus souvent dotées de serres, ne serait-ce que pour cultiver des fruits et des légumes.

Dans une situation où, durant quelques décennies l'horticulture devra sa prospérité à une clientèle avide de raretés directement importées des Tropiques, la question du chauffage pèsera lourd. Il faudra charger le poêle durant de longs hivers. A cette dernière, s'ajoute encore la phalange des jardiniers, profession qui, bientôt, se forme dans des écoles d'Etat (1849), véritables symptômes des tocades d'une époque. Les jardins d'hiver deviennent également extrêmement courants dans la seconde moitié du 19^e siècle. A y bien réfléchir, jardins et autres structures de fer (ou de bois) et de verre, témoignent d'une forme de bipolarité bourgeoise : positiviste, elle aspire à contrôler, intellectuellement et pratiquement, la nature, mais ne peut s'empêcher de se laisser aller à l'évocation romantique de sa sauvagerie, notamment à travers les récits de voyages.

Le 19^e siècle est aussi, corrélativement, le temps de l'explosion de l'industrie horticole belge, la belle époque des naturalistes-collecteurs payés par cette dernière, un temps où l'on se dote de manuels d'instruction destinés à guider les observations et la collecte.

L'introduction permanente des plantes dans les demeures est révélatrice du rapport que la société industrielle tisse avec la nature. Entretenir des plantes est une activité édifiante et pacificatrice : on cultive chez soi au lieu d'aller au cabaret... Souvent négligée par l'histoire de l'art, elle est pourtant incontournable pour comprendre l'évolution esthétique des intérieurs de cette période.

Une exposition à découvrir jusqu'au 6 mars 2022 à la Maison Autrique et ce du mercredi au dimanche de 12 à 18 heures. Plus de détails sur le site www.autrique.be

Chaussée de Haecht, 266 à 1030 Bruxelles



EXPOSITION : RACHEL LABASTIE

Rachel Labastie présente cet automne un corpus, tantôt inédit, tantôt rétrospectif, d'une trentaine d'œuvres emblématiques de son travail. Son œuvre entière est dualité et nous fait voir au-delà de l'apparence des choses ; concept qu'elle approfondira dans la réalisation d'une pièce créée « en résidence » au sein des Musées royaux, en dialogue avec un tableau de la collection permanente. L'œuvre est imaginée comme le « hors-champ » de « *La mort de Marat* », Jacques-Louis David (1793) et sera dévoilée à l'ouverture de l'exposition. Son art s'exprime dans une grande diversité de matériaux (marbre, bois noble, caisses de transport, osier, terre, argile, porcelaine et grès), et son travail de création est performatif : elle travaille la matière « au corps », en alliant force et détermination au savoir-faire et à une infinie méticulosité. Manipulant les effets de paradoxes et jouant sur l'ambiguïté des formes, la sculptrice contemporaine Rachel Labastie pose un regard critique sur les modes d'aliénation physique et mentale produits par une société toujours plus encline à contrôler nos corps et nos esprits. La matière, chargée de mémoires personnelles et collectives, occupe une place centrale dans son travail, et participe à la sensualité de son œuvre. Elle interroge les symptômes développés au sein de nos sociétés. Très concrètement, et au-delà de la démarche artistique, elle crée un véritable espace de conscience et questionnent les remèdes possibles, autour de l'œil central du Patio, articulé sur deux étages du Musée. Des créations à découvrir au Musées Royaux des Beaux-Arts de Belgique jusqu'au 13 février 2022. Plus de détails sur le site www.fine-arts-museum.be



Rue de la Régence, 3 à 1000 Bruxelles

EXPOSITION : AIMÉ MPANE

Premier artiste congolais à exposer aux Musées royaux, il partage de son temps entre Kinshasa, sa ville natale, et Bruxelles, son lieu de résidence, ce qui lui permet de poser un regard dynamique sur l'histoire de l'art mais aussi sur l'histoire des civilisations. Artiste de dialogue, c'est dans une résilience imprégnée d'espoir qu'Aimé Mpane utilise son travail pour créer des ponts. Images gigognes, réalités augmentées, passages de l'autre côté du miroir, l'univers de Mpane reflète l'intelligence des Pourquoi pas ?, l'intelligence d'un nomade local qui rêve pour le Congo et la Belgique, et pour l'humanité, d'une vraie fraternité. Par des cheminements bien différents, les œuvres d'Aimé Mpane entrent en dialogue avec celles de Rachel Labastie. In fine, son travail, combine le côté brut des arts dits *Premiers* avec une volonté de déconstruire le passé pour en proposer une véritable reconstruction en phase avec la réalité contemporaine. Cet artiste multidisciplinaire résolument tourné vers l'avenir est l'un des artistes africains les plus importants à ce jour. Son travail est à découvrir jusqu'au 13 février 2022. Plus de détails sur le site www.fine-arts-museum.be

Rue de la Régence, 3 à 1000 Bruxelles

EXPOSITION : COVID 19, LA NOUVELLE PESTE NOIRE ?

La pandémie de Covid-19 occupe nos esprits depuis plus d'un an. L'information relayée par les médias concerne avant tout des chiffres de personnes contaminées, hospitalisées, aux soins intensifs, les mesures de confinement et de déconfinement, leurs impacts sur la santé morale et psychologique et plus récemment les vaccins. Mais des sujets comme c'est quoi un virus, sa fixation, sa pénétration dans les organes cibles, le déclenchement de la tempête cytokinique, les différences entre vaccins... sont rarement abordés. Le Musée de la Médecine s'est donc fixé comme objectif d'expliquer et d'illustrer ces concepts fondamentaux, de manière didactique et originale, en faisant appel à des médecins de terrain et à des artistes. Pour rendre l'exposition encore plus attractive, les similitudes et différences avec la Peste Noire qui a décimé l'Europe en 1347 sont commentées. Et pour terminer, des dessins d'artistes du Pop Art et du Street Art montrent que ces derniers ont été et sont également concernés. Un événement à voir jusqu'au 15 décembre 2021 au Musée de la Médecine. Plus de détails sur le site www.museemedecine.be

Route de Lennik, 808 à 1070 Bruxelles



EXPOSITION : BLAKE ET MORTIMER - LE SECRET DES ESPADONS

En un temps où l'Amérique régnait en maître sur la bande dessinée réaliste avec Flash Gordon, Dick Tracy, Mandrake, le Fantôme, Jungle Jim, Tarzan ou Prince Vaillant, Edgar P. Jacobs a été le premier auteur belge à rivaliser avec la perfection esthétique et la narration des comics. En 1943, l'artiste avait près de quarante ans quand il a créé Le Rayon « U » dans le magazine *Bravo !*, première bande dessinée de science-fiction *made in Belgium*. Impressionné par son talent, Hergé l'a engagé comme collaborateur et a convaincu l'éditeur bruxellois Raymond Leblanc de l'intégrer à la rédaction du futur journal Tintin. Pour le premier numéro, Edgar P. Jacobs a imaginé le scénario d'une histoire contemporaine sur le thème de la Troisième Guerre mondiale : « Le Secret de l'Espadon ». Le succès a été immédiat et fulgurant. La publication de ce récit fondateur des aventures de Blake et Mortimer a tenu les lecteurs en haleine du 26 septembre 1946 au 8 septembre 1949.

En soi, « Le Secret de l'Espadon » rompt avec la tradition franco-belge des jeunes héros naïfs tournés vers l'action débridée et l'intrigue en 144 planches qui préfigurait le roman graphique moderne. Plus que tout autre, Edgar P. Jacobs travaillait la psychologie des personnages, apportait un soin maniaque à la crédibilité des décors comme à la dramaturgie des couleurs. Publié en deux volumes en 1950 et 1953, « Le Secret de l'Espadon » a été réédité en 1964. Septante-cinq ans après sa création, cette exposition-anniversaire plonge dans les coulisses de ce chef-d'œuvre du neuvième Art et dans l'intimité de son créateur visionnaire. Planches, croquis, objets et accessoires personnels d'Edgar P. Jacobs vous attendent. Accompagnés de vos smartphones, suivez les cases en réalité augmentée, donnez vie aux héros, partagez leurs émotions et surtout découvrez un monde extraordinaire qui a fait rêver plusieurs générations. Enfin, cette exposition l'ambition de transmettre au public les clés de compréhension permettant de replacer cette œuvre fondatrice dans son temps, tout en mettant en évidence son étonnante actualité. Un événement à découvrir au Centre belge de la Bédé jusqu'au 16 avril 2022. Plus de détails sur le site www.cbbd.be

Rue des sables, 20 à 1000 Bruxelles



EXPOSITION : RAOUL SERVAIS

Plongez dans l'univers du pionnier belge de l'animation Raoul Servais grâce à ses dessins, des éléments de décor et même des instruments avec lesquels il a créé ses films. Cette exposition met en lumière la personnalité de Raoul Servais, ses procédés artistiques, sa quête de techniques novatrices et aussi, son amour pour les arts, le surréalisme, Paul Delvaux... Vous pourrez également admirer en avant-première les esquisses de son tout nouvel opus réalisé en collaboration avec Rudy Pinceel : *Der lange Kerl*. Âgé de plus de 90 ans, le bonhomme est considéré comme l'un des précurseurs dans le genre chez nous, un artiste qui a toujours aimé les univers étranges et qui a souvent côtoyé les mondes fantastiques si chers à Thomas Owen et Jean Ray. Né à Ostende en 1928, il n'a suivi aucune école et fait partie de ceux qu'on appelle des autodidactes, soucieux d'apprendre sur le terrain en se fiant à son flair et à ses goûts. On se souvient encore de son court-métrage « Harpya » qui a obtenu une palme à Cannes en 1979, un chef-d'œuvre de surréalisme et une récompense méritée ! Un film unique par sa technique, puisque le réalisateur y a employé une technique mixte combinant *le papier découpé, la projection frontale et le multiplan*. Un procédé guère reproduit, car extrêmement exigeant et laborieux. Une exposition en forme d'hommage à voir absolument et à voir au Musée BelVue jusqu'au 6 mars 2022. Plus de détails sur le site officiel www.belvue.be

Plus de détails sur le site officiel www.belvue.be

Place des Palais, 7 à 1000 Bruxelles



EXPOSITION : THE ABC PORN CINEMA

Les plus de cinquante ans connaissent cette enseigne flanquée à une encablure de la place Rogier, sise boulevard Adolphe Max. Un cinéma dit porno qui faisait partie du paysage urbain. Ouvert à Bruxelles au début des seventies, en plein boum du X, période parfois surnommée *la parenthèse enchantée*, le Cinéma ABC a dû fermer ses portes quarante ans plus tard face à la concurrence d'Internet. Ancré au cœur de la capitale, il était l'un des derniers cinémas pornos au monde à projeter des longs métrages sur pellicule argentique 35 millimètres.



À travers l'histoire de ce cinéma, cette exposition interdite aux moins de 18 ans dresse le portrait d'un monde underground. Au fil de son existence, le lieu était devenu une caverne d'Ali Baba, remplie de bobines, de piles d'affiches et de photos débordant de cartons empilés sur des étagères ou dans des armoires. Du folklore ou le témoignage d'une certaine période ? Un peu des deux ! Aujourd'hui, le Mima lève un coin du voile de ce patrimoine en dévoilant une partie de ces trésors cachés et un peu inavouables. Proposé sur deux étages, cette exposition n'entend pas poser la question de la morale, mais décliner un voyage au sein de la sphère du cinéma pornographique tel qu'il était proposé au cours du dernier quart du XXe siècle, avec ses codes et ses vedettes. L'occasion de découvrir que de très grands réalisateurs s'y sont adonnés sous pseudonyme (Claude-Bernard Aubert, Serge Korber) pour continuer de travailler et que toute une série de tâcherons de seconde classe s'en sont fait les spécialistes (Jean Rollin, Jess Franco, José Bénazéraf). Temps fort de la visite : la reconstitution du balcon du susdit cinéma. A découvrir au Mima, par nostalgie ou par curiosité, jusqu'au 9 janvier 2022. Plus de détail sur le site www.mimamuseum.eu

Quai du Hainaut, 39-41 à 1080 Bruxelles

Paul Huet

EXPOSITION : HAHHAHA

Une bouteille de vin, une pelle à neige, une phrase, un urinoir... Rien de tout ça ne semble particulier. Qui aurait cru que ces objets seraient à l'origine d'une révolution artistique qui changerait complètement notre regard sur l'art ? Et surtout, que ce changement a commencé au beau milieu de la Première Guerre mondiale ? Cette révolution artistique a commencé en 1917 et a trouvé sa source dans un urinoir renversé. Cette pièce de plomberie ordinaire a été baptisée « Fontaine » par Marcel Duchamp et est ainsi devenue une œuvre d'art à part entière. Bien qu'il s'agisse d'une plaisanterie, elle n'a pas été sans conséquence. L'humour s'est vu attribuer un rôle définitif dans le royaume de la beauté, entraînant un bouleversement propice à la création et annonçant la transition entre l'art moderne et l'art contemporain. Un siècle plus tard, cet événement est toujours considéré comme une avancée majeure dans l'histoire de l'art. Que serait devenu l'art du XXe siècle sans cette plaisanterie libératrice, qui a insufflé un vent de légèreté dans un monde qui se prenait trop au sérieux ? L'exposition *Hahaha. L'Humour de l'Art*, organisée en collaboration avec KANAL et le Centre Pompidou s'articule autour de plusieurs thèmes : les caricatures, le jeu de mots, les œuvres-jouets, le canular, la parodie, la dérision et les artistes-bouffons. Au cours de cette exposition, vous découvrirez comment les artistes ont intégré l'humour dans leurs œuvres et rompu avec la tradition pour proposer de nouvelles formes. Une rétrospective de l'humour dans l'art à découvrir jusqu'au 16 janvier 2022 à l'ING Art Center. Plus de détails sur le site www.ing.be/art



Place Royale, 6 à 1000 Bruxelles

ING Art Center 15.09.21 > 16.01.22
ing.be/art

ING 

EXPOSITION : ORIENT-EXPRESS

Mythique, luxueux et belge, voilà l'Orient-Express ! Il a été raconté que lors d'un voyage de plusieurs mois aux Etats-Unis en 1867, l'ingénieur liégeois Georges Nagelmackers a découvert les sleeping-cars ou *wagons-lits* conçus par l'industriel américain George Pullman. Si ces trains étaient bien plus avancés technologiquement que ceux d'Europe (plutôt inconfortables à l'opposé du luxe américain). Dès lors, il lui est venu l'idée de créer des trains de nuit à destination d'une clientèle aisée et qui s'accommoderait d'un bien-être ostensible. En 1882, il a donc lancé une ligne ferroviaire Paris-Vienne qui a récolté un énorme succès. Pourquoi ne pas poursuivre dans cette voie, puisque l'achat de billets s'envolait ? Relier Constantinople, voilà le pari suivant ! Depuis, ce train est entré dans la légende grâce aux médias, à certains écrivains qui en ont fait le cadre d'action de divers romans et par le truchement du cinéma. Qui a oublié Hercule Poirot à bord du susdit train pour l'une de ses enquêtes les plus célèbres ? Train World accueille une exposition exceptionnelle consacrée à l'épopée de l'*Orient-Express* ainsi qu'à son créateur. A cette occasion, des wagons sont présentés au public. Cet événement-phare fait également la part belle à des œuvres d'art décoratif et à des documents uniques retraçant cette aventure inscrite dans les annales et la mémoire collective. A cela, le parcours évoque enfin les rêves qu'il a engendrés à travers le regard de plusieurs artistes, des plus connus comme Agatha Christie aux plus ténus, tout en rendant hommage aux artisans d'art qui ont contribué à bâtir sa réputation. Une exposition à découvrir jusqu'au 17 avril 2022 à Train World. Voyez tous les détails pratiques sur le site www.trainworld.be

Place Princesse Elisabeth, 5 à 1030 Bruxelles

Paul Huet



EXPOSITION : BRUSSELS TOUCH

Qu'est-ce que la Brussels Touch ? Un mythe ? Une formule inventée par l'un ou l'autre journaliste avide de formules ? Un titre lâché en haut d'une affiche ? Une réalité ? Voilà une exposition destinée à montrer ce qui se fait en matière de mode dans la capitale, vectrice d'inspiration et carrefour des talents. Natifs, installés provisoirement pour leurs études ou ayant pignon sur rue, les créateurs représentés dans le cadre de cette manifestation s'imprègnent de notre ville singulière et cosmopolite pour ouvrir de nouveaux horizons. Cet événement inédit invite à découvrir l'empreinte de nos quartiers sur la mode contemporaine, depuis les années 1980 jusqu'à nos jours. Il interroge les caractéristiques des collections qui sortent de nos ateliers et cherche à circonscrire cet « esprit de Bruxelles » à travers le talent de trente-trois signatures à découvrir sous forme de parcours libre. En l'occurrence : Annemie Verbeke, Anthony Vaccarello, Beauduin-Masson, Cathy Pill, Cédric Charlier, Chevalier Masson, Christophe Coppens, David Szeto, Delvaux, Elvis Pompilio, Emmanuel Laurent, Éric Beauduin, Ester Manas, Éts Callatay, Gioia Seghers, Girls from Omsk, Jean Paul Knott, Jean-Paul Lespagnard, José Enrique Ona Selfa, Julien Dossena, Lætitia Crahay, Léa Peckre, Marine Serre, Mosært, Olivia Hainaut, Olivier Theyskens, Own, Union pour le Vêtement, Sami Tillouche, Sandrina Fasoli, Sofie D'Hoore, Tony Delcampe et Sandrine Rombaux, Xavier Delcour. Cette exposition se déroule au Musée de la Mode et de la Dentelle jusqu'au 15 mai 2022. Plus de détails sur le site www.fashionandlacemuseum.brussels

Rue de la Violette, 12 à 1000 Bruxelles

Amélie Collard

LA SAINT-NICOLAS, FÊTE DES ENFANTS SAGES

Petits, nous attendions tous cette fête avec la plus vive impatience. Dans les jours qui précédaient le 6 décembre, nous courions aux fenêtres pour voir si le grand saint drapé dans sa cape toute rouge n'avait pas laissé quelques friandises sur l'appui. Et, miracle, nous découvrions une assiette de bonbons avec des guimauves et du massepain. La fête à venir n'en serait que plus prometteuse.

D'où venait donc ce saint qui se glissait, la nuit du 5 au 6 décembre, dans la cheminée pour nous apporter les cadeaux dont nous avions tant rêvé ? Pour le récompenser du voyage, nous laissons, pour l'âne qui l'accompagnait, une carotte, et pour lui une bouteille de bière ou un verre d'alcool. Et puis, nous allions nous coucher, avec la furieuse envie de ne pas dormir cette nuit-là et d'entendre le pas de l'âne près de la cheminée.



Selon la légende...

La légende veut que trois enfants, partis glaner dans les champs, se perdirent sur le chemin du retour. Attirés par la lumière filtrant des fenêtres d'une maison, ils s'approchèrent et frappèrent à la porte. L'homme qui leur ouvrit, boucher de son état, accepta de leur donner l'hospitalité pour la nuit. Mais sitôt les enfants entrés, il les égorga puis, à l'aide de son grand couteau, il les découpa en petits morceaux pour finalement les mettre dans son saloir, un grand baquet rempli de sel, afin d'en faire du petit salé.

Saint Nicolas, chevauchant son âne, en vint à passer par là et il frappa à son tour à la porte du boucher. L'homme, n'osant pas rejeter un évêque, le convia à dîner. Son invité lui demandant du petit salé, le boucher comprit qu'il était découvert et, pris au piège, il lui avoua tout. Le saint homme étendit alors trois doigts au-dessus du tonneau du petit salé et il ressuscita les trois enfants.

Saint Nicolas enchaîna le boucher à son âne et le garda auprès de lui pour le punir sa vie durant. Le boucher devint le père Fouettard, un être fourbe dont le rôle est de réprimander les enfants désobéissants et les cancre, fort de son caractère irascible et violent. Toujours vêtu de noir, caché sous une cagoule et



portant une épaisse barbe noire, il incarne l'opposé de Saint Nicolas qui arbore, lui, une belle barbe blanche, des vêtements colorés d'évêque (une cape mauve et blanche, avec une crosse dorée à l'origine, puis rouge et blanche à l'image du père Noël actuel). On dit que ce changement de couleur provient d'outre-Atlantique, quand Saint Nicolas devint Santa Claus sous les couleurs de Coca-Cola. Il a gardé en fait l'image d'une personne bienveillante pour les enfants.

Chez les francophones, Saint Nicolas se déplace toujours avec un âne. Il est accompagné du père Fouettard, aussi appelé « Zwarte Piet » chez les Flamands. Certains reprochent au « Piet » sa couleur noire héritée du colonialisme, mais qui lui vient en fait de son passage par la cheminée noircie de suie. Au nord comme au sud, le saint évêque vient déposer dans les souliers des enfants sages, la nuit du 5 au 6 décembre, des cadeaux et des figurines en chocolat, des nicnacs ou des spéculoos à son effigie. Les enfants sont souvent invités à écrire au grand saint pour l'informer des cadeaux

qu'ils aimeraient recevoir. Un service de la poste belge répond gratuitement aux lettres qui lui sont envoyées à l'adresse « rue du Paradis, 1, à 0612 Ciel ».

A Myre, en Turquie

Son adresse en fait est à chercher beaucoup plus à l'est en Méditerranée, à Myre, sur la côte turque. L'un des évêques du début du IV^e siècle, saint Nicolas, est un des saints les plus populaires de toute la chrétienté. Il fut archevêque de Myre, aujourd'hui Demre, au IV^e siècle de notre ère, à l'époque romaine. Il est fêté dans de nombreux pays chrétiens comme le modèle du saint évêque thaumaturge rempli de sollicitude pour son troupeau d'ouailles. L'habitude qu'il avait de pourvoir anonymement à la dot des jeunes filles pauvres, en introduisant discrètement des cadeaux dans leurs maisons, est à l'origine de la légende du père Noël, ou de la Saint-Nicolas pour les enfants, version profane et « laïcisée » de l'histoire du saint évêque.



En Turquie, et particulièrement à Demre, les deux personnages sont confondus et le souvenir de saint Nicolas est maintenu dans la tradition du grand saint drapé de rouge. Son culte, venu du sud de l'Italie au XII^e siècle, se répandit en Lorraine à l'époque des ducs de Bourgogne et, de là, gagna les autres régions d'Europe.

C'est ainsi que le saint est arrivé chez nous et que, chaque année, les enfants l'accueillent à bras ouverts lors de son passage dans nos grands magasins. Venez, venez, Saint Nicolas, cette fois, nous vous promettons, le cœur sur la main, d'être les enfants les plus sages du monde.

Michel Lequeux

GALERIE RODOLPHE JANSSEN

EXPOSITION : LÉON WUIDAR

Léon Wuidar est né en 1938 à Liège et vit et travaille à Esneux en Belgique. En 1998, à l'âge de soixante ans, il choisit de mettre un terme à sa carrière d'enseignant : quatre décennies à l'Ecole Normale de la ville de Liège, puis à l'Académie Royale des Beaux-Arts de sa ville natale. Dès lors, il se consacre à la



peinture au quotidien. L'idée de cette exposition consiste à proposer au public une rétrospective de son travail qui couvre les années 2001 à 2021, une œuvre riche, aussi cohérente que surprenante, colorée et souriante. On peut aller jusqu'à parler d'abstraction, même si l'homme s'inspire de son entourage, de ce qu'il voit et côtoie. Un événement à découvrir jusqu'au 18 décembre 2021 du mercredi au samedi de 14 à 18 heures 30 à la galerie Rodolphe Janssen. Voyez toutes les informations complémentaires sur le site www.rodolphejanssen.com

**Rue de Livourne, 35 à 1060 Bruxelles
Sam Mas**

LA BÛCHE DE NOËL

Voilà que revient Noël comme chaque année, au cœur de la plus longue nuit de l'hiver. Il faudra une bonne bûche pour chauffer l'âtre. Maman vous l'apportera, toute fourrée de crème au beurre et nappée de moka. Voire arrosée de Grand Marnier. Ou glacée à la vanille, au café et au chocolat. Miam, miam, on s'en réglera. Peut-être même que vos enfants, s'ils lisent ma chronique, vous demanderont d'où elle vient, cette bûche mise à table pour la famille.



Elle nous vient du Moyen Age et servait à chauffer le seigneur. C'était l'une des nombreuses redevances dues par le paysan, qu'on appelait le serf, au seigneur sur les terres duquel il vivait. Le jour de Noël, il devait lui apporter la plus belle des bûches qu'il avait coupées dans la forêt pour que le seigneur et sa famille passent cette nuit-là bien au chaud, dans leur sombre donjon ouvert aux quatre vents.

Au milieu de la grande salle conviviale éclairée par d'étroites fenêtres sans carreaux, se trouvait un âtre, dont la fumée s'échappait par une lanterne pratiquée dans le toit. C'est autour de cet âtre que se serrait toute la maisonnée du château durant les longues nuits d'hiver. La bûche du paysan était la bienvenue pour y brûler joyeusement. Comme le seigneur avait beaucoup de paysans sur ses terres, il recevait beaucoup de bûches pour se chauffer au coin du feu, cette nuit-là et les autres qui suivraient. A Pâques, il recevait aussi des œufs et parfois un agneau qu'on disait pascal.

Corvées et autres banalités

En échange du maigre lopin de terre qu'il cultivait pour lui et les siens, le paysan devait ainsi fournir biens et services tout au long de l'année. Il abandonnait au seigneur un dixième de sa récolte qu'on appelait la dîme. Il lui devait en outre plusieurs journées de travail gratuit par semaine : défrichage des bois, drainage des marais, creusage des canaux, construction des digues...

A ces services ou « corvées », il fallait encore ajouter les « banalités » (d'un vieux mot germanique signifiant *devoir*) : le paysan était obligé de moudre son grain, de cuire son pain, de brasser sa bière, de presser son raisin au moulin, au four, à la cuve ou au pressoir du seigneur, le tout moyennant une petite redevance qui alimentait les caisses du château. Et le jour où il épousait une jolie paysanne du terroir – ou plutôt du domaine –, il devait enfin racheter, pour la prendre vierge, le *ius primae noctis*, le droit du seigneur de passer la première nuit avec la jeune épousée.

Toutes ces obligations sont définies dans le droit coutumier du Moyen Age. Sans doute, toutes les redevances n'étaient-elles pas exigées partout de la même façon et avec la même rigueur, Dieu merci, mais il n'était pas rare que le paysan, pour vivre sur les terres du seigneur, dût lui céder jusqu'aux deux tiers de sa production et de ses revenus. Plus que le contribuable aujourd'hui à l'Etat, ce qui n'est pas peu dire, vous en conviendrez en regardant votre déclaration d'impôts.



Bûche, cougnou et vœu

Le nom de cette bûche était *tréfeu* ou *tréfouet*, du latin *tres foci*, « trois feux », car elle devait brûler au moins trois jours après Noël, sinon davantage. En Normandie, à l'instant où l'on y mettait le feu, les petits enfants allaient prier dans un coin de la pièce afin, leur disait-on, que la souche leur fasse des présents.



Et tandis qu'ils priaient, on plaçait à chaque bout des paquets d'épices, de dragées et de fruits confits qu'ils découvraient quand ils revenaient près de l'âtre.

En Flandre, lors de la veillée, les mères déposaient sur le chevet du lit de leurs enfants un gâteau de Noël appelé *coignole*. C'est une pièce de pâtisserie oblongue creusée dans sa partie supérieure et moyenne, destinée à recevoir un petit Jésus en sucre. C'est le cougnou que nous servons à Noël.

La bûche en tant que pâtisserie a commencé à se populariser après la Libération, dans les années 1945-1950. En nous rappelant une coutume d'autrefois, elle nous fait oublier les petits désagréments de la vie d'aujourd'hui, telle la note de mazout ou de gaz montée en flèche cette année, et elle met du baume sur notre cœur. Une amie croate me racontait l'autre jour qu'il était d'usage dans la région de Split, il n'y a pas si longtemps encore, d'allumer trois bûches la veille de Noël, en formulant un vœu, juste avant de faire cuire la choucroute du soir... Faites donc, vous aussi, un vœu le soir de Noël et réglez-vous avec votre famille autour de la fameuse bûche.

Michel Lequeux

FESTIVAL CINEMAMED

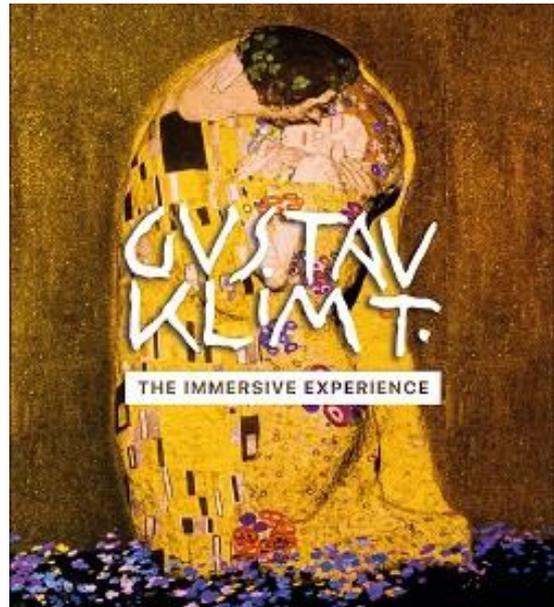
Depuis 1989, Le Festival du cinéma méditerranéen contribue à faire rayonner le cinéma sur le territoire de la Région de Bruxelles-Capitale. Cette 21^e édition mettra à l'honneur de nombreuses avant-premières internationales et des co-productions belges favorisant la découverte de films venus du bassin méditerranéen. En 2021, Cinemamed s'associe à "Tunisie en Mouvements", initié par Wallonie-Bruxelles International, et mettra à l'honneur le cinéma tunisien dont les productions remportent un franc succès dans les salles obscures et festivals internationaux depuis une dizaine d'années. Cette année, une nouvelle compétition fait son apparition : "RêVolution, un regard sur demain" qui s'inspire des enjeux auxquels la jeunesse est confrontée pour s'émanciper. Cet événement se déroulera dans plusieurs lieux de la Capitale mais aussi en ligne via la plateforme belge Sooner. Parmi les nombreuses salles, le Cinéma Palace, l'Aventure, Bozar, l'Espace Magh *avec aussi quelques centres culturels bruxellois qui accueilleront les visiteurs dans la bonne humeur et les mesures sanitaires de circonstance.*

Une manière d'échanger et de confronter nos visions du monde en s'ouvrant au dialogue entre cultures au-delà des frontières. Aujourd'hui, plus que jamais, la culture est nécessaire au vivre-ensemble ! Cela se déroulera du 2 au 11 décembre 2021. Voyez le programme complet sur le site www.cinemamed.be



EXPOSITION : KLIMT – THE IMMERSIVE EXPERIENCE

Cette exposition est pensée pour toute la famille et est idéale pour celles et ceux qui désirent vivre un moment de découverte en solo ou en groupe. Les âmes d'artistes ne sont pas oubliées et auront l'occasion de mettre leurs talents en pratique à la fin de l'exposition. « Klimt -The Immersive Expérience » est un événement basé sur l'art digital et unique en son genre. Les principaux chefs-d'œuvre de l'artiste ainsi que les étapes-clé de sa carrière s'animent littéralement pour faire vivre une expérience immersive à 360°. Préparez vous donc à une visite inoubliable et sublimée par les effets spéciaux ! Cet événement ne se limite pas à son seul espace immersif. Il est bien plus que cela. Une reproduction en trois dimensions, encore plus grande que nature, du célèbre tableau intitulé « Le baiser » accueille les visiteurs. L'anamorphose qui y est appliquée donne vie



de manière spectaculaire aux diverses composantes du tableau. La visite se poursuit ensuite dans la salle de l'infini, guidant le public vers l'expérience immersive. Dans cet espace, les panneaux descriptifs couplés à la réalité augmentée vous aident à mieux prendre la mesure de la réflexion artistique du peintre. L'Expo ne serait pas complète sans qu'elle puisse proposer une expérience VR (réalité virtuelle) absolument originale, puisqu'elle consiste à se glisser dans la peau de l'artiste et d'embarquer pour un voyage de dix minutes retraçant sa carrière. De décorateur d'intérieur à initiateur du mouvement sécessionniste sans oublier sa période dorée, il a été l'une des figures emblématiques de la peinture du XIXe siècle, l'un des noms les plus insignes du symbolisme et l'un des maîtres de ce qui a été ultérieurement appelé la sécession viennoise. « Klimt - The Immersive Expérience » est à découvrir à la galerie Horta jusqu'au 3 janvier 2022. Plus de détails sur le site www.expo-klimt.be

Rue du Marché Aux Herbes, 116 à 1000 Bruxelles

EXPOSITION : BRUSSELS TOUCH

Qu'est-ce que la Brussels Touch ? Un mythe ? Une formule inventée par l'un ou l'autre journaliste avide de formules ? Un titre lâché en haut d'une affiche ? Une réalité ? Voilà une exposition destinée à montrer ce qui se fait en matière de mode dans la capitale, vectrice d'inspiration et carrefour des talents. Natifs, installés provisoirement pour leurs études ou ayant pignon sur rue, les créateurs représentés dans le cadre de cette manifestation s'imprègnent de notre ville singulière et cosmopolite pour ouvrir de nouveaux horizons. Cet événement inédit invite à découvrir l'empreinte de nos quartiers sur la mode contemporaine, depuis les années 1980 jusqu'à nos jours. Il interroge les caractéristiques des collections qui sortent de nos ateliers et cherche à circonscrire cet « esprit de Bruxelles » à travers le talent de trente-trois signatures à découvrir sous forme de parcours libre. En l'occurrence : Annemie Verbeke, Anthony Vaccarello, Beauduin-Masson, Cathy Pill, Cédric Charlier, Chevalier Masson, Christophe Coppens, David Szeto, Delvaux, Elvis Pompilio, Emmanuel Laurent, Éric Beauduin, Ester Manas, Éts Callatay, Gioia Seghers, Girls from Omsk, Jean Paul Knott, Jean-Paul Lespagnard, José Enrique Ona Selfa, Julien Dossena, Lætitia Crahay, Léa Peckre, Marine Serre, Mosært, Olivia Hainaut, Olivier Theyskens, Own, Union pour le Vêtement, Sami Tillouche, Sandrina Fasoli, Sofie D'Hoore, Tony Delcampe et Sandrine Rombaux, Xavier Delcour. Cette exposition se déroule au Musée de la Mode et de la Dentelle jusqu'au 15 mai 2022. Plus de détails sur le site www.fashionandlacemuseum.brussels

Rue de la Violette, 12 à 1000 Bruxelles
Julie Plisnier



EXPOSITION ; ALAIN GODEFROID

Trop tard pour devenir un jeune talent (il est né en 49 à Liège), Alain Godefroid est le fils naturel de la Castafiore et du Capitaine Haddock. Autodidacte, ses doigts ont toujours pincé le crayon. Si sa ligne de cœur a connu quelques errances, son parcours artistique a toujours suivi la ligne claire des grands maîtres de la bande dessinée tout en s'autorisant beaucoup de liberté afin de ne jamais s'emprisonner dans un genre. Éclectique, sa démarche comme sa vie, est intuitive. Les deux n'ont pour guide que la recherche du bonheur dans l'instant présent et l'harmonie que lui offrent son environnement, son entourage et ses rencontres. Abstrait ou sur le fil du rasoir, peu lui importe le sujet de ses toiles pourvu que ses pinceaux se montrent spontanés et racontent notre chance d'être libres et en vie. De ses nombreux voyages, il ramène dans sa besace à images, ici un bout de notre Histoire, là une pincée de notre belle planète que nous traitons si mal tout en partageant souvent ses craintes de la perdre. Pour cela, il laisse vagabonder ses pinceaux, sans savoir ce qu'ils ont en tête jusqu'à ce qu'une forme, une tâche ou un trait les inspire. A eux de décider ce qu'ils en feront. Cette liberté d'improvisation qu'il s'octroie jusqu'à la dernière minute lui est devenue indispensable. Alain Godefroid accorde une grande importance au savoir-faire, mais est le plus heureux des artistes lorsque son travail parvient, de préférence avec humour, à titiller la curiosité, à provoquer une réflexion ou à créer une émotion alors qu'il n'est que le fruit de son imagination. Une exposition à découvrir au Centre culturel d'Uccle jusqu'au 29 décembre 2021. Plus de détails sur www.ccu.be

Rue Rouge, 47 à 1180 Bruxelles



EXPOSITION : FABRICE SAMYN

Empreint d'une éblouissante force poétique, l'art de Fabrice Samyn interroge le réel et bouscule nos repères. Ses œuvres nous invitent à questionner notre rapport au temps, au sacré, au langage et nous entraînent dans une expérience sensorielle intime et spirituelle.

Invité par les Musées royaux des Beaux-Arts de Belgique, Fabrice Samyn crée un dialogue subtil avec de nombreux chefs-d'œuvre du Musée Old Masters et du Musée Magritte. Son œuvre s'infiltré dans les collections, tel un cheval de Troie, et déclenche des résonances et interférences qui viennent bouleverser notre perception. Artiste insaisissable, il maîtrise aussi bien les techniques ancestrales que les plus modernes. À travers ses peintures, sculptures, dessins, photographies, écritures ou performances, l'artiste s'applique à « mettre le visible à l'épreuve ». Un événement à découvrir jusqu'au 13 février 2022 aux Musées royaux des Beaux-Arts de Belgique. Plus de détails sur le site www.fine-arts-museum.be

Rue de la Régence, 3 à 1000 Bruxelles



EXPOSITION : REGARDS SUR L'IMAGERIE CARICATURALE DES JUIFS DANS L'HISTOIRE

À travers un aperçu de l'extraordinaire collection rassemblée par Arthur Langerman, Belge d'origine anversoise né en pleine guerre, il donne à voir un aperçu de la folie collective que représente l'antisémitisme visuel, phénomène qui est suivi ici sur différents continents et plusieurs siècles. De l'antijudaïsme païen et religieux à l'antisémitisme social et politique, ce projet didactique présente un regard aussi inédit que saisissant sur la représentation des Juifs, du Moyen Age à



nos jours, ainsi que sur les stéréotypes qui leurs sont attachés. La présentation des fac-similés imprimés sur multiplex se décline en tableaux, gravures, statuettes en bois, photographies, archives, posters, cartes postales, ainsi que des objets insolites comme des chopes à bière, cagnottes, plaques émaillées, cendriers ou boîtes d'allumettes. Tout en proposant des images de toutes origines, les concepteurs ont choisi de mettre un focus particulier sur les illustrations « belges : de la prétendue profanation des hosties de Bruxelles (1370) jusqu'aux vignettes textiles confectionnées par certains acteurs du Carnaval d'Alost, la Belgique n'est en effet pas en reste. Les panneaux sont accompagnés d'objets et pièces d'archives issus des collections du Musée Juif de Belgique. Un module vidéographique, dédié au collectionneur Arthur Langerman, propose, enfin, de découvrir son histoire personnelle, procurant un éclairage sur son parcours atypique et sur sa motivation, animée par le devoir de mémoire. Une exposition à voir au Musée Juif de Belgique jusqu'au 31 mars 2022. Plus de détails sur le site www.mjb-jmb.org
Rue des Minimes, 21 à 1000 Bruxelles

EXPOSITION : MAGICAL THEATRES

Le théâtre en papier, théâtre miniature ou théâtre de table, était autrefois une source de plaisir pour petits et grands. Il est, aujourd'hui, un peu tombé dans l'oubli. L'exposition « Magical Theatres » fait revivre le monde magique de ce jouet, ses merveilleux décors colorés et ses petits acteurs de papier. La Porte de Hal vous ouvre les portes d'un univers rempli d'histoires, des pièces de Shakespeare aux contes des frères Grimm. Ces charmantes œuvres d'art apparues voici deux siècles reflètent la grandeur des scènes théâtrales européennes et témoignent de l'univers intime des familles du XIXe siècle. L'exposition dévoile des exemplaires complets de l'époque et de belles planches en papier d'origine non découpées. Des créations d'artistes actuels y sont également présentées. Des mises en scène virtuelles surprennent les visiteurs. Les plus jeunes d'entre eux sont guidés par le Chat botté, marionnette de papier.

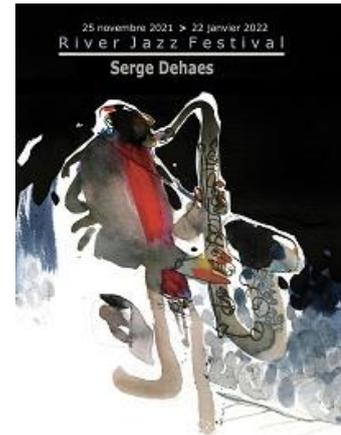
Cette exposition se déroule au troisième étage du bâtiment féérique du Musée de la Porte de Hal. Ce vestige de la seconde enceinte de Bruxelles vous fait découvrir, dans une présentation permanente, l'époque où la ville était fortifiée et propose un panorama impressionnant depuis son chemin de ronde. Les expositions temporaires qui y sont présentées annuellement mettent l'accent sur divers aspects de la vie quotidienne d'hier et d'aujourd'hui, en puisant régulièrement dans les collections d'Ethnologie européenne des Musées royaux d'Art et d'Histoire. Un événement à découvrir du 1^{er} décembre 2021 au 4 décembre 2022. Plus de détails sur le site www.kmkg-mrah.be

Boulevard du Midi, 150 à 1000 Bruxelles



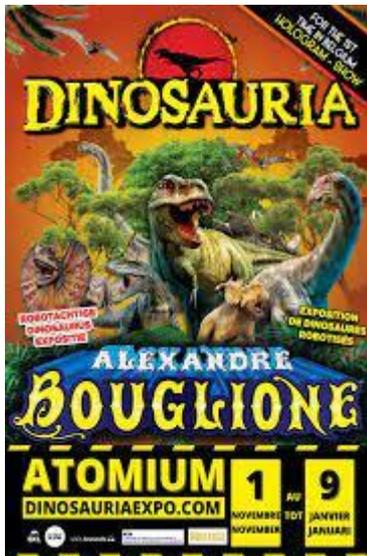
EXPOSITION : DESSINS DE JAZZ - SERGE DEHAES

Dessiner le jazz, cela peut sembler paradoxal et pourtant non. Sa genèse nous renvoie à la souffrance du peuple noir, à son travail dans ses champs de coton, à ses chants qui en rythmaient la cueillette et au rêve d'être un jour affranchi. Si le temps a gommé la douleur, cette musique reste animée par cette soif de liberté. C'est en ça qu'elle rejoint les dessins de Serge Dehaes, un lâcher-prise où le trait se sent une âme de note de musique, où l'improvisation régit le geste et où l'énergie vient des tripes. Une série de dessins de toute beauté qui paraissent saisis sur le vif, qui montrent les solistes en pleine action. Une exposition qui ne s'adresse pas uniquement aux amateurs de musique, mais à tous ceux qui aiment le mouvement, qui souhaitent oublier la crise du Covid et qui cherchent une aire pour justement ... s'aérer les méninges ! Un événement à découvrir au Jazz Station jusqu'au 22 janvier 2022. Plus de détails sur le site www.jazzstation.be
Chaussée de Louvain 193/A à 1210 Bruxelles



EXPOSITION : DINOSAURIA

Les dinosaures ont décidément la cote. Après une exposition qui a eu lieu à Brussels Expo, ils prennent leurs quartiers sous le chapiteau d'Alexandre Bouglione. Un événement totalement inédit de créatures du Jurassique grande nature et robotisées, toutes articulées dans des décors uniques permettant de s'immerger dans un passé très lointain, à une époque où les animaux dominaient la terre. Un univers fascinant à découvrir en solo ou en famille. À travers un parcours intérieur, les visiteurs partent pour un safari en terre inconnue, à la rencontre d'un monde où régnaient les monstres les plus gigantesques que notre planète n'aie jamais connue. Cela s'est passé il y a plus de soixante-cinq millions d'années chez nous comme sur d'autres continents. Laissez-vous impressionner par la taille et les rugissements du tricératops, du brachiosaure ou du célèbre tyrannosaure. Évaluez l'envergure fantastique du ptéranodon et comparez vos empreintes à celle d'un jeune diplodocus. Une visite ludique et récréative à la fois, faite pour enthousiasmer et faire frémir, sans jamais renoncer à son aspect didactique, avec des panneaux informatifs explicatifs dans diverses langues. Le clou de la visite reste sans aucun doute un Tyrannosaure mesurant plus de quinze mètres de longueur. Une exposition à découvrir en solo ou en famille de 10 à 18 heures 30 du



lundi au dimanche et jusqu'au 9 janvier 2022 sous le chapiteau Alexandre Bouglione. Plus de détails sur le site www.bouglione.be

Atomium - Rond-point Jean Offenbergh à 1020 Bruxelles

PLAISIRS D'HIVER

Comme chaque année, Plaisirs d'hiver rassemble de la Bourse à la place sainte Catherine (en passant par la Bourse et place de Brouckère) une foule d'animations féeriques pour une fin d'année enchantée: un marché de Noël parmi les plus beaux d'Europe qui rassemble près de deux cents échoppes, un grand sapin installé sur la Grand-Place, un spectacle son et lumières, une patinoire, une grande roue, des manèges, des activités culturelles, des lumières magiques, des installations artistiques originales, des projections et des vidéo-mappings... Tout cela si les conditions sanitaires permettent à l'agenda d'être respecté jusqu'au bout car, on le sait, la situation Covid est préoccupante à Bruxelles comme ailleurs. Il est donc fort probable de devoir pratiquer quelques changements, voire quelques suppressions de dernière minute. Mais cela ne nous gâchera pas les fêtes ! Un événement auquel vous pouvez participer avec masque et distanciation de vigueur jusqu'au 2 janvier 2022 pour plusieurs semaines de réjouissances bienvenues. Voyez les détails pragmatiques sur le site www.plaisirsdhiver.be



THEÂTRE : LA NATIVITÉ

Alors que le sapin illumine la Grand-Place voisine, que le Marché de Noël prend possession de la Bourse et de ses environs, le Théâtre royal de Toone ne pouvait pas omettre de placer « La Nativité » au menu de ses représentations. Les marionnettes bruxelloises proposent une relecture de la naissance de Jésus. Il ne s'agit évidemment pas d'adapter les évangiles de Luc et de Matthieu de manière fidèle, mais de partir du récit originel et de s'imprégner de l'univers de Michel de Ghelderode qui a rédigé sur le sujet. Avec tout son professionnalisme et son sens de la synthèse, Nicolas



Géal est l'âme de son théâtre, issu d'une longue tradition à la tête du même endroit. Sans heurter les croyants, il transpose le récit dans notre capitale et respecte sa chronologie, omettant certains passages pour en accoler d'autres. Qu'importe ! Il s'agit d'un spectacle récréatif, d'une pure distraction qui a pour vocation de raviver la gouaille des Marolles et qui n'a pas peur de placer un mot plus haut que l'autre. L'occasion aussi de permettre à Woltje (marionnette fétiche de l'enseigne !) d'intervenir au détour de l'une ou l'autre saynète et d'asséner des vérités très terre-à-terre. Le comique tient autant du langage que des anachronismes volontaires que les spectateurs s'amusent à relever. Dans l'ordre, on passe de la visite de l'Ange à la naissance de Jésus dans une crèche, pour aboutir au massacre des premiers-nés mâles. Contrairement à ce que beaucoup pensent, l'idée de départ a été de s'inspirer de la littérature de



Michel de Ghelderode plutôt que de se référer à la Bible. Homme de lettres un peu oublié aujourd'hui, le célèbre écrivain était essentiellement réputé pour la qualité de son théâtre, ainsi que pour ses contes scabreux qu'il affectionnait beaucoup. Chez lui, l'étrangeté se mêlait le plus souvent au folklore et il puisait son inspiration dans le religieux, les traditions séculaires et ses angoisses métaphysiques. On retrouve un peu ce schéma dans la mise en scène du présent spectacle, avec des têtes (de poupées) qui volent lors de la boucherie finale, du mysticisme vite oublié et des références à notre société moderne. Avec des décors qui représentent Bruxelles, on voyage dans le temps et

on se délecte des bons mots assénés à tour de bras. « La Nativité » version Toone est au demeurant un spectacle haut en couleur, avec des costumes chamarrés, un zeste d'impertinence qui ne choquera que les pisse-froid et un respect des choses apprises au catéchisme. Un récit traditionnel mixé à la sauce locale que l'on découvre ou revoit jusque fin décembre afin de s'assurer un quota de bonne humeur pour l'année qui suivra. Plus d'informations sur www.toone.be

Entrée : Impasse Sainte Pétronille

Rue du Marché-aux-Herbes 66 à 1000 Bruxelles

Daniel Bastié



THÉÂTRE : *QUAND TU ES REVENU*

Et si, en revenant de son périple, Ulysse ne retrouvait pas une Pénélope toujours amoureuse de lui après vingt ans d'errance ? S'il trouvait une autre femme ayant déchiré la page du passé, bien décidée à vivre sa vie sans lui, cette vie qu'elle a dû choisir parce qu'il l'avait larguée pour courir les mers et les aventures, dont certaines dans les bras de Calypso ? Si Pénélope n'était plus la sienne, avec la bague au doigt, celle qui avait promis de l'attendre jusqu'à ce qu'il revienne ? Tournée d'une comédie présentée au Théâtre des Martyrs en juin passé.



A partir du mythe bien connu de l'Odyssée qu'elle prend à rebours, Geneviève Damas nous pose la question essentielle des couples qui le furent : partir et revenir en amour, est-ce possible ? Partir des années, loin de celle qu'on a aimée et revenir ensuite pour reprendre « la vie comme avant » au côté d'une femme qui a vieilli, qui a dû se reconstruire, qui a pris d'autres chemins, d'autres amants, est-ce que cela a encore un sens ?

Oui pour celui qui revient après s'être longtemps perdu. « C'est ma femme quand même », pense l'homme. Non pour celle qui a dû se faire une raison de son silence, de son absence. L'autrice-actrice dont nous avons pu voir *La Solitude du mammouth* au Théâtre des Martyrs en 2017, se livre ici corps et âme dans une mise en abyme de la fidélité conjugale. Car son spectacle se met en scène sur les planches. Comme un tableau dans lequel le peintre se peint lui-même sur une toile au fond du miroir. La comédienne et la dramaturge s'y font face.

A un certain moment, le scénario sera démantibulé sur scène, et Geneviève Damas jouera celle qui revient en n'y croyant absolument plus. A travers quatre couples qui se télescopent, elle montre que les hommes s'illusionnent sur cette fidélité qu'ils attendent de la femme. A leur souhait que tout redevienne comme avant, elle oppose le cri du mammouth : le temps où « l'on était toi et moi » fait partie du passé, c'est fini et il faut faire une croix là-dessus. Une croix sur les amours mortes et enterrées. Le mythe de Pénélope fidèle au passé est une niaiserie, une idée d'homme, car il s'enracine dans un patriarcat et un machisme désuets, qui ont fait leur temps.

Elle a donc choisi quatre couples qui déclinent la même histoire tout au long du spectacle. Celle de son grand-père, un intellectuel qui a couru le monde en disant à sa femme qui exigeait qu'il revienne : « Tu sais, ma chérie, je reviens toujours », jusqu'à ce que sa course fût arrêtée par la chute d'un arbre. Dans cette dernière scène, les larmes de Pénélope sont vraies, c'est l'autrice qui se confie à nous sur le combat que toutes les femmes doivent mener pour avoir le dernier mot de l'histoire. Elles l'ont toujours...



C'est interprété par Geneviève Damas, authentique dans son rôle de femme divorcée, dramaturge reconnue et mère de famille, et par Jan Hammenecker, comédien flamand qu'on a pu voir dans *Max et Bobo*, un film de Frédéric Fonteyne, et dans *Malavista* de Luc Besson. La mise en abyme du spectacle est due à Guillemette Laurent, qui a contribué à la mise en scène.

En tournée au Théâtre Jean Vilar (Louvain-la-Neuve) du 2 au 17 décembre 2021, au Centre culturel de Colfontaine le 17 janvier et au Centre culturel de Waterloo le 26 mars 2022. Plus d'information sur www.theatre-martyrs.be.

Michel Lequeux / Photos : Zvonock

UN FRAGMENT DU CÉLÈBRE « PANORAMA DU CAIRE » REDÉCOUVERT APRÈS QUARANTE ANS D'ABSENCE

Le « Panorama du Caire » est une peinture monumentale de cent quatorze mètres de long et quatorze mètres de haut réalisée en 1880-1881 par Emile Wauters. Elle relate le voyage de l'archiduc d'Autriche Rodolphe en Egypte. Cette fresque exposée dans le pavillon mauresque du parc du Cinquantenaire à Bruxelles, dans le contexte de l'exposition internationale de 1897, avait disparu des radars depuis les années 1970-80 lors de son transfert du pavillon, devenu la Grande Mosquée, vers les Musées royaux d'Art et d'Histoire. Jusqu'à ce jour, malgré de nombreuses recherches, aucune trace du Panorama du Caire n'avait pu être repérée dans les collections du musée. Une étrange disparition qui n'a pas manqué de générer de nombreuses rumeurs relevant davantage de légendes urbaines que de faits avérés. Cette quête du Panorama connut un rebondissement spectaculaire lorsqu'en décembre 2020, un important fragment de la toile, la scène « centrale » montrant l'archiduc Rodolphe dans sa calèche, a refait surface chez un antiquaire du Sud de la France qui l'a identifié et a pris dès lors contact avec le professeur Eugène Warmenbol de l'ULB et Luc Delvaux, Conservateur Egypte dynastique et gréco-romaine aux MRAH. Grâce à l'intégrité de cet antiquaire, M. Alric, qui a fait état de sa volonté de restituer l'œuvre à l'Etat belge, la toile a aujourd'hui rejoint les collections des MRAH. Le mystère de cette disparition n'est pas encore élucidé, mais cette redécouverte ouvre des pistes nouvelles et extrêmement prometteuses. Le fragment retrouvé sera exposé dans une des salles du musée jusqu'au 2 janvier 2022. Si cela vous intéresse, voyez plus de renseignements sur le site www.kmkg-mrah.be

Parc du Cinquantenaire, 10 à 1000 Bruxelles

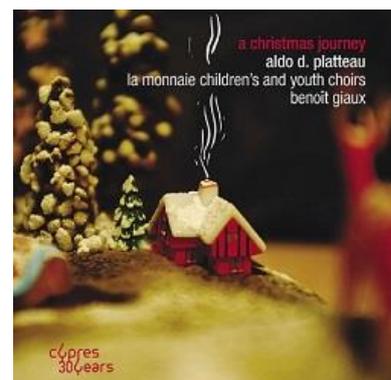


CONCERT : CHANTS DE NOËL À LA MONNAIE

Pour les fêtes de fin d'années, les Chœurs d'Enfants et de Jeunes de la Monnaie ont préparé un CD de chants de Noël. Le compositeur Aldo D. Platteau a rassemblé les plus beaux morceaux traditionnels en une fresque en sept parties pour chœur, solistes et ensemble instrumental. L'opportunité de plonger l'auditeur dans des univers musicaux différents et de traverser l'Europe, allant des campagnes wallonnes et flamandes en passant par la musique traditionnelle de France, d'Europe du Sud, les chants religieux anglais et les mélodies populaires de Tino Rossi. Ce travail d'adaptation est le fruit de longues recherches pour sélectionner diverses pièces qui ont été organisées, reliées et présentées dans un nouvel écrin original et personnel, en choisissant volontairement des styles allant du classique au jazz, en passant par le baroque, le romantique et la chanson d'après-guerre. Le public aura également le plaisir de découvrir cette œuvre en concert dans la grande salle de la Monnaie le 18 décembre 2021. Voyez davantage de détails sur le site www.monnaie.be

Place de La Monnaie à 1000 Bruxelles

Daniel Bastié



OPÉRA : NORMA

En l'espace de sa courte vie, Vincenzo Bellini, décédé à trente-quatre ans, est parvenu à marquer durablement de son empreinte l'histoire de la musique occidentale. Ses dix opéras achevés font incontestablement partie du summum de la tradition du belcanto italien du dix-neuvième siècle, regorgeant d'arias lyriques et de mélodies suaves. Avec des œuvres telles que *La Sonnambula*, *I Puritani* et évidemment *Norma*, c'est à juste titre que le compositeur se range parmi les autres romantiques de l'opéra italien : Donizetti et Rossini. Alors que *Norma* était présentée en première à La Scala de Milan en 1831, Bellini noircissait déjà les notes de son opéra suivant. La première représentation de son opéra en deux actes *La Sonnambula* avait eu lieu à peine quelques mois plus tôt dans la même ville. Il n'est donc pas étonnant que les équipes artistiques en charge de ces deux créations mondiales aient en partie été identiques. Le rôle principal des deux opéras était tenu par une diva italienne, la soprano Giuditta Pasta – pour qui Donizetti avait également écrit le rôle principal d'*Anna Bolena*. Le livret a été rédigé par Felice Romani, un des principaux auteurs italiens du début de l'époque, avec lequel le musicien travaillait depuis *Il Pirata* en 1827, son troisième opéra. En dépit de cette collaboration entre fidèles amis, *Norma* semblait vouée à sombrer un certain temps dans l'oubli. Bellini qualifia la première de « fiasco, un véritable fiasco. C'était comme si le public particulièrement sévère lui lançait un anathème, avant de se reprendre et d'acclamer la partition. Néanmoins, Bellini réussit un mélange particulièrement progressiste d'harmonies, de poésie et de théâtralité, dans lequel Verdi excellera lui aussi un demi-siècle plus tard. Le tragique explicite et les émotions qui se superposent dans l'esprit du personnage principal – allant des scènes d'amour pathétiques au furieux mépris de la mort – font de *Norma* un des rôles les plus complets et les plus complexes du répertoire lyrique.

En quoi une histoire du dix-neuvième siècle se déroulant dans la Rome antique est-elle encore d'actualité ? C'est en retournant cette question dans tous les sens que Christophe Coppens s'est lancé dans sa production de la présente version de *Norma*. Sa réponse révèle un effroyable fond identitaire dans la magnificence chantée de ce qui, à première vue, ressemble à un triangle amoureux – fût-il tragique. La pensée séculaire des druides est mise en opposition face à l'optimisme progressiste de l'empire romain. Il extirpe ces opposants de leur contexte historique pour en faire des pôles opposés de la société. Un clash entre le concret et le désincarné. La soprano britannique Sally Matthews endosse le rôle de la grande prêtresse Norma pour la première fois de sa carrière. Face à elle, il y a le ténor italien Enea Scala, qui interprète le proconsul romain Pollione. Tandis que le rôle d'Adalgisa, troisième côté de ce triangle amoureux, est confié à Raffaella Lupinacci. Une œuvre à redécouvrir du 12 au 31 décembre 2021 à La Monnaie. Plus de détails sur le site www.lamonnaie.be

Place de La Monnaie à 1000 Bruxelles



THÉÂTRE : LA REVUE

Moment attendu comme le vin nouveau, la Revue demeure l'événement phare qui clôture l'année civile et qui prélude aux fêtes. Impossible de passer outre et de ne pas avoir l'esprit titillé par l'envie de découvrir la cuvée 2021, avec une équipe au meilleur de sa forme et des personnages récurrents qui ont fait l'actualité politique belge et étrangère. Pour ceux qui ne connaissent pas la formule, il s'agit de regarder dans le rétroviseur, de résumer les douze mois écoulés et de s'amuser avec tout ce qui a alimenté les médias (même si plusieurs sujets ne prêtent pas toujours au rire !). Sans méchanceté et avec un sens contagieux de la dérision, les comédiens du Théâtre royal des Galeries s'offrent sans complexe dans des parodies déjantées, toujours drôles, et en abordant des domaines qui ne sont a priori pas les leurs : imitation, chanson et danse. Il y a un peu d'Hollywood sur scène, avec du strass, des paillettes et des numéros qui visent avant tout l'efficacité. Maintenant, l'objectif consiste avant tout à offrir deux heures de détente pure et de décontraction en laissant au vestiaire les tracasseries quotidiennes et en se gardant d'abandonner les codes du genre, au risque de parfois se répéter de saison en saison. Pas de crainte en amont ! La troupe sait parfaitement ce que le public attend et redemande. Avec une bonne humeur transmissible, un rythme trépidant et un mimétisme qui permet d'endosser de nombreuses personnalités, les acteurs changent de costume à chaque saynète, enchaînent les prestations et débordent de vitalité. L'occasion de voir ou de revoir Bernard Lefrancq, Angélique Leleux, Pierre Pigeolet, Marie-Sylvie Hubot, Gauthier Bourgois, Arnaud Van Parys, Natasha Henry, Frédéric Celini, Enora Oplinus, Jérôme Louis et Bénédicte Philippon. Un show total à applaudir jusqu'au 23 janvier 2022. Infos et réservations au 02 512 04 07 ou via www.trg.be

Galerie du Roi, 32 – 1000 Bruxelles
André Metzinger



THÉÂTRE : RAGE DEDANS

Au milieu des médecins, des conseils et des voisins qui jacassent, il faut se rassembler à la petite cuillère. Comme une boîte de puzzle qui aurait glissé de l'étagère, il est tout mélangé. Ça se répare comment, un homme en pièces ? On commence par les bords ? Ou par le centre ? Jean-Luc Piraux signe un spectacle qui parle de lui, de son couple, du sentiment d'amour qui file avec le temps, de l'internement psychiatrique. Il ouvre les vannes en n'occultant aucun détail : la peur de se louper sur scène, le regard de l'autre, l'insomnie perpétuelle et cette fichue boule de stress dans le ventre qui vous grignote à petit feu. A l'instar d'autres grands comiques dépressifs, il ose redevenir notre clown national, touchant de bout en bout. Avec « Rage Dedans », il réussit finalement la gageure d'une comédie sur la reconstruction de soi. Une pièce à voir au Théâtre de Poche jusqu'au 18 décembre 2021. Vous trouverez toutes les informations complémentaires sur le site www.poche.be

Chemin du Gymnase, 1A à 1000 Bruxelles



THÉÂTRE : VISITES À MISTER GREEN

Ross, jeune cadre chez American Express, renverse avec sa voiture, Mister Green, un grincheux de 86 ans qui vit reclus dans son appartement. Ross écope d'une peine de six mois de travaux d'intérêt général : rendre une visite hebdomadaire à la victime. Mais voilà, depuis la mort de sa femme, Mister Green vit cloîtré, rideaux tirés, téléphone coupé, n'ouvre même plus son courrier et se nourrit à peine. Seules quelques habitudes tenaces raccrochent cet homme à la vie. Au départ donc, les préjugés de l'un feront écho aux méfiances de l'autre. Mais il arrive heureusement que la donne change et ce jeune homme qui déboule dans l'appartement du vieux bonhomme mettra toutes leurs certitudes, voire leurs vies, en question. Le dialogue entre la jeune et l'ancienne génération, ça ne manque pas de sel ! Rien n'est figé, tout est mouvement. Même les convictions bougent et évoluent. Il est comique le vieux grincheux, et agaçant le jeune agité. Ils seront bien obligés de s'entendre pourtant, fut-ce le temps de la peine. Quand on est obligé de se côtoyer, on cherche un terrain d'entente. Tout cela est au cœur de *Visites à Mister Green*. Les êtres se construisent parfois des digues autour du cœur. Entre chamailleries et vrais questionnements, la rencontre incongrue de ces deux fortes têtes vous revigoreront les sentiments. Une pièce à applaudir au théâtre Le Public du 11 novembre au 31 décembre 2021. L'occasion de découvrir sur scène Benoît Van Dorslaer et Thibault Packeu. Voyez tous les détails pratiques sur le site www.theatrepublic.be

Rue Braemt 64-70, 1210 Bruxelles



T H É Â T R E
LE PUBLIC
UN MALIN PLAISIR

THÉÂTRE : RUMEUR

Marcus Zingerman, est un puissant industriel. Il a fait fortune en développant une alternative au pétrole. Bingo ! La trouvaille dont tout le monde rêve. Hélas, ce biocarburant révolutionnaire a des effets pervers : il s'avère être la cause d'une épidémie mortelle. Bien qu'il clame son innocence, Zingerman est condamné à perpétuité. En prison, il reçoit la visite de Lisa Morin. Célèbre journaliste d'investigation, elle l'a choisi, comme sujet de son émission TV. Et nous, nous allons assister à une fascinante partie d'échecs, truffée de mensonges, de confessions et de manipulations. *Qui a raison ? Qui a tort ?* Quel est le poids de la vérité une fois semée la graine de la rumeur ? Au moment où ce projet fut imaginé et proposé à Thierry Janssen (l'auteur), nous ne pensions pas que cette fiction puisse devenir d'une telle actualité. La propagation d'un virus, la pandémie, la manipulation des informations...



À notre époque de buzz, hoax et *fake news* en tous genres, qui se répandent comme des traînées de poudre sur les réseaux sociaux et dans les médias, ce thriller haletant à l'humour féroce, dépeint le mécanisme pervers de la rumeur et son pouvoir destructeur. Une pièce de Thierry Michel mise en scène par Michel Kacenenbogen à voir au Théâtre le Public du 12 novembre au 31 décembre 2021. Voyez toutes les informations complémentaires sur le site www.theatrepublic.be

Rue Braemt 64-70, 1210 Bruxelles

THÉÂTRE : LOVE LETTER

Tout au long de leur vie, une femme et un homme vont s'aimer... par correspondance. Phrases griffonnées sur des cahiers d'écolier, lettres d'amour adolescentes, appels au secours, complicités. Devant nous, ils relisent les lettres et nous font voyager à travers les époques, au fil des rencontres, dans leur intimité. Des petits faits insignifiants aux grands drames de leurs vies, on les suit avec tendresse. Tout le monde a déjà écrit une lettre d'amour. Ici, la correspondance dure toute une vie. Ce qui implique que l'espérance, comme



le désir, se perpétuent, s'enrichissent et se transforment. Au cœur de tout ce qui compte, du jardin de l'enfance au jardin éternel, l'auteur explore l'art de la théâtralité jusque dans ses abîmes. Côte à côte, sans se voir, l'homme et la femme s'écrivent et sont en porte-à-faux, parce que le temps du courrier n'est pas le temps de l'existence. Chose triste ou désopilante, mais toujours inattendue. Patricia ide et Michel Kacenenelbogen se prêtent sur scène aux jeux de l'amour et du hasard de la correspondance et cela donne une furieuse envie d'écrire des mots d'amour. Une pièce d'Albert Ramsdell Gurney à découvrir au Théâtre le Public du 16 novembre au 31 décembre 2021. Vous trouverez toutes les informations complémentaires sur le site www.theatrepublic.be

Rue Braemt 64-70, 1210 Bruxelles

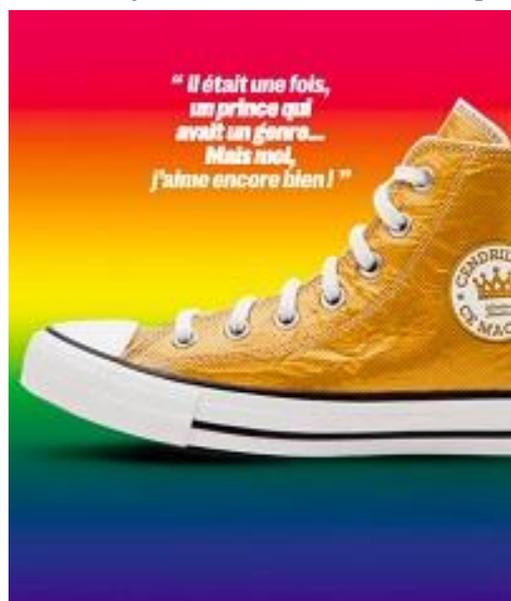


THÉÂTRE : CENDRILLON, CE MACHO

A la demande générale, la pièce de Sébastien Ministru est de retour. Et si Cendrillon était un homme ? Et si le Prince Charmant était une femme ? Voilà le pitch de ce texte déjanté écrit de main de maître par

l'une des meilleures plumes bruxelloises. Eh bien, ça n'aurait absolument aucun intérêt et certainement pas plus que le vrai Cendrillon. Ici, pourtant, ça devient drôle : Cendrillon est un mec ! Idem pour le Prince Charmant. La Cour en est toute retournée et cela tourne au boxon chez les têtes couronnées. Ce spectacle forcément royal est interprété par Antoine Guillaume, Jérémie Zagba, Emmanuel Dell'Erba, Ingrid Heiderscheidt, Jean-François Breuer, Catherine Decrolier, Cyriel Lucas et Adrien Debiasi dans une mise en scène tonique de Nathalie Uffner. Cendrillon gay, il fallait l'oser ! Une chose est sûre : on valsera, virevoltera, tournicotera comme à la belle époque de Sissi et Louis II de Bavière. Une fois de plus, Cendrillon sera resplendissant avec ses jolis petits pieds poilus vissés dans ses pantoufles de vair. Une pièce à revoir au Théâtre de la Toison d'Or du 11 novembre au 31 décembre 2021. Plus de détails sur le site www.tto.be

Galerie de la Toison d'Or, 396-398 à 1050 Bruxelles



THÉÂTRE : PETER PAN

Peter Pan, qui ne veut pas grandir, naît autour de 1900 sous la plume de J.M Barrie. L'histoire est celle d'un garçon qui récupère les enfants tombés du berceau ou abandonnés pour les envoyer au pays de "Neverland". On raconte que le héros a aussi perdu la notion de temps en étant bloqué depuis des années sur cette île. Peter Pan reconnaît ne pas posséder le moindre souvenir de son enfance et ne sait rien sur lui-même. Pour compagnie, il a la fée Clochette, toute minuscule. Il partage l'île avec des Indiens et les hommes du redoutable capitaine Crochet, installés sur un galion. Bien entendu, le cinéma s'est emparé de ce récit pour l'immortaliser et en faire un des héros préférés du jeune public. Walt Disney l'a définitivement adoubé en proposant un dessin animé que tout le monde a acclamé en salle ou en DVD. Cette fois, le Théâtre royal du Parc s'empare du projet et le décline en pièce virevoltante, avec des effets spéciaux, des costumes colorés et de la bagarre. Un spectacle familial à voir du 11 novembre au 11 décembre 2021. Voyez toutes les informations sur le site www.parc.be

Rue de la Loi, 3 à 1000 Bruxelles

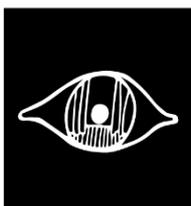


THÉÂTRE ROYAL
DU PARC

THÉÂTRE : FICTION

Un événement de vie peut-il faire s'effondrer toute la structure familiale, sociale, amoureuse et les croyances d'un être humain ? Comment le non-dit, le mensonge, les secrets de famille et la trahison marquent-ils notre existence ? « Fiction » prend sa source dans la question de la reconnaissance et de la paternité, questions que raniment la souffrance d'un secret de famille enlisé dans le silence et le mensonge. L'absurdité de cette situation individuelle et le surréalisme administratif qui l'entoure deviennent la représentation d'une nouvelle réalité qui peut creuser de nouveaux sillons et révéler grâce à la parole ce qui a toujours été tu. Entre illusion et réel, fiction et réalité, absurde et réalisme, Stéphane Pirard prend sa revanche de la vie par les mots. Des mots qui sont essentiels, et qui redéfinissent l'espace entre l'acteur et le public. Grâce au pouvoir du théâtre de tordre le réel, ce récit de soi touche de près celui qui l'écoute. Il devient une fiction invitant le spectateur à réfléchir. Il ouvre au monde cette histoire qui est singulière d'une part mais qui, d'autre part, touche l'universalité de l'être humain. Une création à découvrir au Théâtre de la Vie jusqu'au 11 décembre 2021. Plus de détails sur le site www.theatredelavie.be

Rue Traversière, 45 à 1210 Bruxelles



THÉÂTRE DE LA VIE

CONCERT : MUSIQUES DE FILM PAR LE QUINTETTE DE CUIVRES DE LA MONNAIE

Laissez-vous surprendre par les Cuivres de la Monnaie, l'un des ensembles de musique de chambre les plus festifs du Théâtre ! Le fil rouge du concert ? Des arrangements de musique de film de compositeurs tels que Korngold et Rota, mais aussi de célèbres mélodies de blockbusters récents. Peu d'œuvres réussissent à jouer avec nos émotions comme le font les musiques de films. Tantôt naufrage menaçant, tantôt harmonica hypnotique de western, les notes des grands compositeurs bondissent à travers l'Histoire pour se ficher dans nos cœurs. Ce Concertini propose de revivre le meilleur du cinéma dans la grande salle à l'acoustique parfaite du CCU. Asseyez-vous confortablement à la table du Parrain de Nino Rota, passez à l'abordage avec Les Pirates des Caraïbes de Hans Zimmer, vivez comme si demain n'existait pas avec l'immense Morricone... L'ensemble des cuivres de La Monnaie mettra le cap vers des arrangements inattendus et délicats de musiques de film, parmi lesquels : Robin des Bois (Korngold), Le Bon, la Brute et le Truand ou encore Cinéma Paradisio (Ennio Morricone), Titanic (James Horner), Les Misérables (Claude-Michel Schönberg), Le Temps d'un week-end (Carlos Gardel/Thomas Newman) et les Pirates des Caraïbes (Hans Zimmer), aux côtés d'autres œuvres plus classiques. Entre souvenirs des chefs d'œuvre du cinéma, trépidations des moments d'action, douceur mielleuse des scènes sentimentales et mélodies intemporelles, on plonge avec délices dans l'atmosphère de salle obscure de ce programme. Du plaisir musical en cinémascope



Cela se déroulera le mercredi 8 décembre à 20 heures au Centre culturel d'Uccle. Voyez les modalités pratiques sur le site www.ccu.be

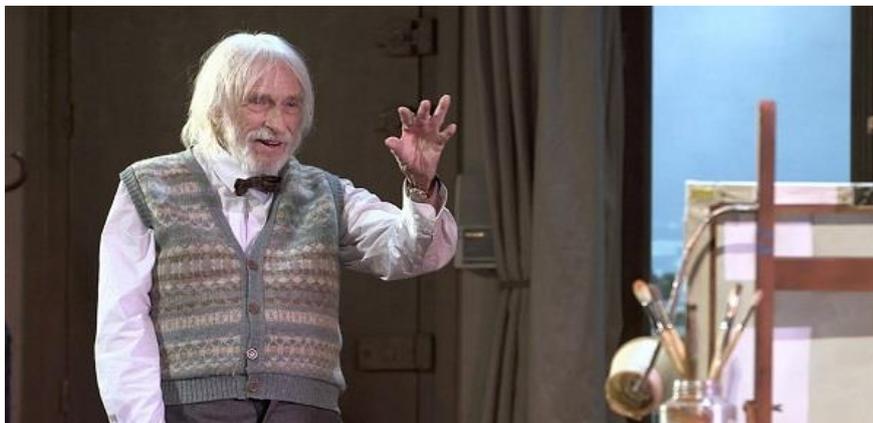
Rue Rouge, 47 à 1180 Bruxelles



THÉÂTRE : MONSIEUR X

Un homme, un quidam probablement retraité, vit seul dans les hauteurs d'un immeuble. Si son monde est isolé, il n'en est pas moins peuplé de rêves. Dans un dialogue entre le réel et l'illusion, la routine d'un quotidien apparemment bien ordonné, se désarticule. Le monde extérieur semble s'acharner à le ramener dans le concret, tandis qu'autour de lui, tout prend vie. Inspiré, il peint l'objet de son désir et l'ordinaire continue sa métamorphose. La tête dans les nuages, il voit l'invisible, l'abstrait et l'infini. Un mélange s'opère, redéfinissant les frontières entre le réalisme et l'absurde. Est-il si seul que cela ? Et si la solitude devenait le plus beau des refuges ? Réponse en compagnie de l'immense Pierre Richard (*Le grand blond*) seul en scène le dimanche 12 décembre 2021 à 16 heures au Centre Culturel d'Uccle. Plus de détails sur www.ccu.be

Rue Rouge, 47 à 1180 Bruxelles





SPECTACLE : OURAGAN

Seul dans son appartement, ce livreur de nouilles qui circule à vélo, cet indépendant complémentaire, ce travailleur jetable, se noie dans la fumée des pétards et de ses idées noires. Confronté aux violences surnoises de la jungle urbaine, il cherche l'apaisement quand son réfrigérateur se met à fumer. Il se lève pour régler le problème et c'est là qu'un deuxième Abdeslam apparaît,

puis un troisième, un quatrième et un cinquième. Début de schizophrénie, abus de marijuana ou fatigue exacerbée ? Peu importe, Abdeslam ne peut être réduit à une seule case. Il est multiple, il est quintuple, et il va devoir concilier ses différentes personnalités pour trouver en lui cette paix dont son prénom est annonciateur. Entre chorégraphie rythmée comme une course à la survie, et dialogues acerbes et pleins d'humour, avec une douce absurdité et une surprenante distribution de cinq performeurs aux univers artistiques hétéroclites, « Ouragan » capte l'insoutenable légèreté de l'être à la fois ubérisé et urbanisé. En mélangeant le théâtre et la danse, il forme une fresque protéiforme puissante et mélancoliquement drôle pour raconter ces violences qu'on ne voit pas tout de suite, qu'on n'appelle d'ailleurs pas « violences », mais qui finissent toujours d'une façon ou d'une autre par sortir. Il suffit, dit-il, d'observer celles qui s'échappent de nos egos-trip quotidiens ou celles qui transpercent nos carapaces d'ego blessé. Car si la vie est belle, la ville est sans pitié. Mais ne sommes-nous pas toutes et tous un rouage actif de cette machine à violence ? Une performance à voir au Théâtre Varia du 9 au 16 décembre 2021. Voyez tous les détails supplémentaires sur le site www.varia.be

Rue du sceptre, 79 à 1050 Bruxelles



SPECTACLE / APRÈS LES TROYENNES

Des femmes et des hommes jouent *Les Troyennes* d'Euripide depuis la nuit des temps. Ces dernières sont comme leurs interprètes, chargées d'exils, de colères, de blessures et le moment est venue pour elles de dire *leur vérité*. Elles sont Hécube, Andromaque, Hélène ou Cassandre. Elles sont les artistes en exil. Elles sont leur mémoire. Sur la scène et sous l'œil-caméra qui pourrait être celui de Polyphème, on saisit chacune dans son destin singulier en même temps que toutes forment un chœur dont la beauté est capable d'arrêter les forces délétères du monde, et de faire naître de nouveaux espoirs. C'est en 1989 que remonte la source de cette création. Le metteur en scène belge, Thierry Salmon (1957-1998), se lançait alors dans la prodigieuse aventure de mener un travail itinérant et progressif qui le conduirait à présenter l'œuvre d'Euripide en grec ancien et avec un ensemble de 34 comédiennes. Un spectacle à voir au Théâtre Varia du 10 au 18 décembre 2021. Voyez tous les détails supplémentaires sur le site www.varia.be

Rue du sceptre, 79 à 1050 Bruxelles



THÉÂTRE : FRATENITÉ- CONTE FANTASTIQUE

Le soleil a disparu durant quatre minutes. Quatre longues minutes. Ça a l'air de rien comme ça. Le monde était plongé dans une sorte de pénombre. En plein après-midi. Et quand au bout de ce long temps où tous avaient les yeux rivés vers le ciel, quand enfin au bout de quatre minutes le soleil réapparut, les hommes regardèrent à côté d'eux et ce qu'ils découvrirent allait bouleverser leur existence. La moitié du monde avait été occultée. La moitié des humains n'était plus là. Ils appelèrent cet événement : la Grande Éclipse. Voilà comment commence l'histoire de *Fraternité, conte fantastique*, qui nous emmènera sur la trace de ceux qui restent et qui ont subitement perdu leur être le plus cher.



Pour faire face à leur peine, partager leur désarroi, les «Restants» ont la nécessité de créer de nouveaux outils de soin : ils inventent alors des «Centres de soin et de consolation», une sorte d'administration empathique qui consignera la mémoire et les larmes des vivants. Ces lieux ressemblent à s'y méprendre à des centres sociaux. Ils sont peuplés de blessés et de soignants. On y pense et on pense le monde. La joie est également présente dans ces espaces où notre humanité est préservée. Il s'agit ici du second volet du cycle *Fraternité*, un processus de création qui tourne autour de ce seul mot, de cette seule idée. Il compte à ce jour deux autres créations : *Les Engloutis* (2021), court-métrage coproduit par Les Films du Worso et Les Hommes Approximatifs ; *L'Enfance, la nuit*, spectacle créé à la Schaubühne à Berlin en 2022. Un spectacle à découvrir au Théâtre National du 8 au 11 décembre 2021. Davantage de détails sur le site www.theatrenational.be

Boulevard Emile Jacqmain, 111-115 à 1000 Bruxelles



THÉÂTRE : LE DÎNER

Jusqu'où peut-on aller pour protéger ses enfants ? C'est la question clé du roman *Le Dîner* de l'auteur hollandais Herman Koch que Jean-Michel Frère a choisi d'adapter. La pièce examine les caractères, au-delà des apparences, fouille les consciences, convoque les racines de la violence, avec un dispositif particulièrement théâtral : un huis clos découpé en cinq actes, à la structure progressive et à la narration déconstruite. Pas de scène classique au restaurant mais une implication du public pour l'amener à se questionner, à découvrir, par cercles concentriques, l'ampleur du drame. Dans une langue virtuose, et des dialogues acérés, *Le Dîner* nous tend un miroir dans lequel reconnaître nos irritations quotidiennes et nos dilemmes les plus cruels. *Mi-Festen, mi-Orange Mécanique*, le dîner de famille ne se déroulera pas comme prévu. Deux frères et leurs épouses se réunissent dans un restaurant chic. Serge, homme politique promis à un poste élevé, et Paul, ancien professeur d'histoire et très critique quant à la soif de succès de son frère. Ce qui les réunit pourtant : un acte innommable commis par leurs fils respectifs de seize ans. Une pièce à découvrir au Théâtre National du 14 au 18 décembre 2021. Plus d'informations sur le site www.theatrenational.be

Boulevard Emile Jacqmain, 111-115 à 1000 Bruxelles



THÉÂTRE : MADEMOISELLE AGNÈS

Avec cette réécriture contemporaine du texte de Molière qui s'apparente à une joyeuse tuerie, l'auteure allemande Rebekka Kricheldorf, anthropologue fouteuse de la bourgeoisie contemporaine, regarde, étiquette puis épingle, se lançant dans une dissection grinçante, jouissive et hilare à laquelle nous assistons avec délectation : la nôtre. « Mademoiselle Agnès » est à la sphère de l'art contemporain ce qu'Alceste était aux salons du dix-septième. Blogueuse influente, elle diffuse ce poison qu'est la vérité, n'épargnant personne, pas même son fils musicien. Toujours prête à crever les abcès et les contradictions, cette franche vipère aux crocs qui font mouche tire sur tous ceux qui mentent, dissimulent, camouflent, travestissent, qu'il s'agisse de ses amis Fanny et Adrian, ou des performeuses Annabelle et Cordula, marquises d'aujourd'hui aux grands airs et aux projets sans substance ... Et si, tel Alceste face à Célimène, Agnès faiblit face à Sascha, sa jeunesse et son charisme, elle finit orpheline de son honnêteté absolue, loin du refuge campagnard où elle avait rêvé d'une vie sans faux-semblants. Une performance scénique à applaudir jusqu'au 17 décembre 2021 au Théâtre des Martyrs. Voyez tous les détails pratiques sur le site www.theatre-martyrs.be

Place des Martyrs, 22 à 1000 Bruxelles



MIDIS DE LA POÉSIE : SEXE F

Il y a la littérature et ses Grandes Œuvres. Et puis, il y a la poésie et ses poètes. Mais il y a aussi ses auteures qui, de tout temps, grâce à leur passion, ont réussi à écrire, souvent dans le silence. *Sexe : F* est la rencontre entre deux artistes désirant (re)donner rendez-vous et vie aux mots de ces femmes trop souvent ignorées du grand public. C'est un voyage musical voguant sur les mots de Sappho ou Taslima Nasrine en passant par les poétesses de la Beat Generation ou Andrée Chedid. Ni barrières,

ni frontières, seulement leurs mots et les immensités thématiques qu'elles explorent dans un écrin sonore de voix et de piano. Car comme le dit Françoise Chandernagor dans son livre *Les femmes parlent d'amour* : « Ce n'est pas un plafond de verre que les poétesses ont à soulever pour rejoindre leurs confrères masculins et devenir visibles aux yeux du lecteur ingénu, c'est un couvercle de plomb ! » Alors n'hésitez pas à venir applaudir notre compatriote Karin Clercq, chanteuse / comédienne, et la talentueuse musicienne / compositrice / pédagogue (piano / violoncelle) : Grazyna Bienkowski. Cela se passera le mardi 7 décembre 2021 à 12h30 au Théâtre des Martyrs dans le cadre des Midis de la Poésie. Retrouvez plus d'informations sur le site du théâtre www.theatre-martyrs.be

Place des Martyrs, 22 à 1000 Bruxelles



THÉÂTRE : L'HISTOIRE APPROXIMATIVE MAIS NÉANMOINS NON ÉCOURTÉE DE BOBY LAPOINTE

Ils sont trois, ils sont déterminés et représentent la branche la plus active du R.P.F (Restauration du Patrimoine Français). Ils sont de retour, toujours armés d'un Powerpoint, de petits fours, de mots et de chansons pour une conférence éblouissante, emblème d'une lutte acharnée contre l'invasion de la chanson anglophone et remarquable outil de promotion de la langue française.



Pour les y aider, ils font appel à la figure de Robert Jean François Joseph Pascal Lapointe – dit Bobby - dont ils retracent le parcours, au fil d'un périple biographique farfêlu, durant lequel ils ne se refusent jamais ni calembours, ni contrepèteries, ni détours par l'imaginaire, ni arrêts sur les partitions dudit Bobby. Entre une bouilloire, une boîte de biscuit, ta Katie t'a quitté, l'attente d'un homme-orchestre, la maman des poissons, un vieux rétroprojecteur et le papa du papa, nous voilà baladés d'un séminaire loupé à un espace-temps poético-burlesque. La reprise d'un spectacle qui avait déjà rencontré, en décembre 2019, enthousiasmes et rires communicatifs. Le spectacle s'inspire de *Chansonbricole*, un ouvrage où le chanteur fait part de ses recettes pour fabriquer une chanson, il décortique sa propre poésie afin d'exposer sa démarche et de la rendre perméable, analysable par les amateurs ou professionnels. Le titre de l'œuvre est révélateur du côté ludique de Bobby. Comme l'ouvrage cité, ce spectacle assume pleinement cette part de la fantaisie, avec une belle dérision dans les accessoires et dans les codes de jeux, jouant tour à tour l'arroseur arrosé. Cette dynamique rend le spectacle ludique, truffé de rebondissements, de pirouettes de l'esprit et d'affrontements de garnements. Toujours dans l'idée de bricoler et pour rebondir sur chaque idée, les acteurs sont cinq pour trois rôles. Choix qui permet du changement dans le spectacle, une nouvelle dynamique à chaque représentation. Cela autorise aussi de faire perdurer le spectacle, de ne pas rencontrer de contraintes de temps ou de lieu. La représentation se veut ainsi constamment en mouvement, en évolution permanente et toujours disponible ! Il s'agit de traverser la vie de Bobby Lapointe, non de manière fidèle et exhaustive, mais en rendant surtout compte de son imaginaire, de son univers poétique, de sa vision du monde. Une manière de donner à voir son parcours chaotique et difficile à travers l'existence tout en ne se séparant pas de l'humour dont il faisait preuve. Les instruments sont détournés de leur utilisation première, les mélodies et accompagnements musicaux se construisent au fur et à mesure du spectacle. Certains passages semblent presque dissonants, d'autres sont bruités à la bouche, tandis que d'autres sont seulement chantés a capella. La poésie de Bobby réside dans son espièglerie et cette affiche tient à lui rendre la part belle. Un spectacle à applaudir au Théâtre des Martyrs jusqu'au 12 décembre 2021. Plus de détails sur le site www.martyrs.be

Place des Martyrs, 22 à 1000 Bruxelles



NOËL AU THÉÂTRE

Cette année, la magie du théâtre et de la danse jeune public investira la scène du Rideau de Bruxelles. Un florilège de nouveaux spectacles, fraîchement sortis de la hotte et encore emballés, vous feront découvrir les meilleures créations jeune public du moment en famille. Des propositions riches, audacieuses et variées pour tous les publics, dont voici ceux de décembre. D'autres titres vous attendront en janvier 2022.



THÉÂTRE : NI OUI NI NON BIEN AU CONTRAIRE

Presque tous les jours, le Professeur Pompon reçoit du courrier. Il reçoit toutes sortes de questions. Il est le spécialiste des questions. Pas toujours des réponses, mais bon, il fait de son mieux. Si aujourd'hui demain c'est demain, pourquoi demain c'est plus demain mais c'est aujourd'hui ? Pourquoi quand je ferme les yeux je vois des petites images ? Est-ce qu'un chat sans oreilles c'est laid ? Il arrive parfois que les questions soient simplement jolies. Est-ce qu'elles ont besoin d'une réponse ? Une pièce Jeune Public à découvrir le 26 décembre au Rideau de Bruxelles. Plus de détails sur le site www.rideaudebruxelles.be

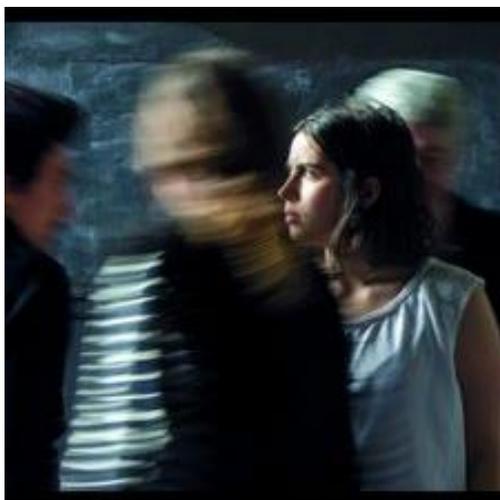
Rue Goffart 7A à 1050 Bruxelles



THÉÂTRE : SAULE, PIEDS NUS DANS LES AIGUILLES

Un texte délicat, qui explore avec une sombre fantaisie, les vertiges et les gouffres propres à l'adolescence. Saule est une adolescente. Elle cherche ses repères, ses limites, ce qu'elle veut, son père qu'elle ne connaît pas. Et elle se cogne contre tout ce qui l'entoure, sa mère, ses peurs, le réel. L'adolescence, c'est un diamant brut, ce que nous avons de plus personnel, un état de perception accru, une sensibilité à vif. Une envie d'être soi sans concession. Comme Alice au pays des merveilles, Saule chemine seule sans protection. Dans sa quête, elle court tête baissée sans trop savoir où elle va et se retrouve dans les égouts. Elle rencontre un Rat, une Araignée... L'histoire d'une fêlure où l'humour côtoie l'étrangeté. C'est la vie telle que Saule la perçoit. C'est vrai puisqu'elle le vit, c'est vrai puisqu'elle le sent. Plus de détails sur le site www.rideaudebruxelles.be

Rue Goffart 7A à 1050 Bruxelles



THÉÂTRE : PLUS HAUT QUE LE CIEL

La Tour Eiffel fait sa star sur les planches dans cette comédie qui raconte sa construction, de sa conception à son inauguration. Mené tambour battant par une belle bande de comédiens, ce joyeux moment de théâtre est à partager en famille. Personnages truculents, embuches, rebondissements, tout est fait pour vous tenir en haleine et vous faire suivre le gigantisme de ce projet fou.

Paris, 1894. Deux ingénieurs présentent un étrange projet à l'assistant de Gustave Eiffel. Aberrante, incompréhensible, inutile, la tour qu'ils proposent de bâtir est immédiatement refusée. Monsieur Eiffel n'a pas le temps, car il est trop occupé par l'écrasante gestion de sa société. Mais il est difficile de balayer d'un geste l'idée du siècle, surtout quand au même instant, Claire Eiffel cherche l'étincelle qui redonnera à son père le goût du rêve, de l'aventure et de l'exploit. Plongez dans l'épopée surprenante de la construction de la tour Eiffel et revivez les émotions de ses créateurs. Une pièce avec Frédéric Imberty, Margaux Van Den Plas, Thomas Ronzeau, Axel Blind, Nicolas Le Guen, Jean Franco, Héloïse Wagner DÉCORS Margaux Van Den Plas à voir à Wolubilis les mercredi 8 et jeudi 9 décembre 2021 à 20 heures 30. Vous trouverez tous les détails complémentaires sur le site www.wolubilis.be

Cours Paul-Henri Spaak, 1 à 1200 Bruxelles



SPECTACLE : KROLL SUR SON 31

Il y a cinq ans que le caricaturiste de presse Pierre Kroll faisait ses débuts sur les planches avec l'autobiographique *Kroll en scène*. Depuis, il a foulé de nombreuses salles, conquis un large public et a pris goût... aux prestations en public ! C'est donc naturellement qu'il revient faire «sa revue» sous les projecteurs en live pour revisiter l'année avec l'impertinence et l'ironie parfois mordante qu'on lui connaît. Il diffusera ses dessins les plus percutants mais pas que... puisqu'il dévoilera ceux refusés par les rédactions et réalisera l'une ou l'autre caricature qu'il n'a pas osé livrer aux médias. Sans compter qu'il nous projettera aussi dans le futur, imaginant ceux et celles qui marqueront l'année 2022 ! Accompagné d'un musicien, entouré d'invités en présentiel ou en vidéo, le dessinateur fera des trois soirées annoncées des instants jubilatoires. Il sera à Wolubilis le mardi 28 décembre et le mercredi 29 décembre à 20 heures 30, mais également le vendredi 31 décembre à 19 heures (réveillon oblige !). Pour toute réservation, référez-vous au site www.wolubilis.be

Cours Paul-Henri Spaak, 1 à 1200 Bruxelles



THÉÂTRE : LE NOIR TE VA SI BIEN

Comédie noire et drôle de Jean Marsan d'après la comédie policière de Saül O'Hara écrite en 1959. Elle nous transporte dans un manoir anglais où un inspecteur a réuni deux prédateurs de fortunes opérant chacun seul, John et Lucie. En les présentant l'un à l'autre, il espère bien les faire convoler en justes noces et épingleur, au moment du forfait, ce qui restera de notre duo infernal.

Une spirale de stratagèmes délirants et cocasses pour le plus grand plaisir des spectateurs. *Le noir te va si bien* est incontestablement la pièce pour les fêtes de fin d'année. Elle est jouée par Michel de Warzée et Stéphanie Moriau qu'on ne présente plus, aux côtés d'Amélie Saye, Laurent Renard, Bernard d'Outremont, Hélène Philippe, Simon Willame et Morgane Gérôme. Du 8 au 31 décembre à la Comédie Claude Volter, Plus d'information sur www.comedievolver.be

Avenue des Frères Legrain, 98 à 1150 Bruxelles

Michel Lequeux



CONCERT : SONYA YONCHEVA

Les critiques furent nombreuses et élogieuses après le concert de Sonya Yoncheva au Festival de Salzbourg en 2020. De la musique qui émeut jusqu'aux larmes avec une expérience émotionnelle inoubliable. L'album « Rebirth » (Renaissance) est un message d'espoir et en même temps l'exploration d'une idée : le silence représente le meilleur prélude au renouvellement créatif. Le programme inclut donc de la musique qui s'étend sur une période de plus de cinq siècles, des chansons populaires à la pop, en passant par quelques-uns des plus beaux extraits d'opéras du XVIIème siècle. Ce projet a une grande importance dans sa vie, a récemment confié la soprano. Elle souhaitait mettre en évidence la qualité intemporelle de

cette musique et la sensation de liberté illimitée qu'elle nous offre, en construisant un pont du passé au présent. Mettre en liaison le monde de Monteverdi avec celui du folk bulgare, du Jácara espagnol et du madrigal anglais tenait pour elle de l'évidence., la poussant à montrer à quel point le son de ces musiques demeure universel même si, à l'époque, on ne pouvait pas communiquer comme on peut le faire actuellement. Au demeurant, comme le titre le stipule, ce projet se veut un appel à une renaissance, à une unification pour un renouvellement dont notre monde et notre culture ont désespérément besoin, aujourd'hui davantage que hier. Un concert à applaudir à Bozar le mercredi 15 décembre 2021 à 20 heures. Plus de détails sur le site www.bozar.be

Rue Ravenstein, 23 à 1000 Bruxelles



LES TRIBULATIONS DE LA FAMILLE ZOEGEMEEL À BRUSSELLES 1.8

— Arrête pas de tourner, Treene ! Tu vois pas que ta sauce elle fait des *klotte* ? Tu dois mieux *reure* dedans ou sinon *bardaf*, ça devient de la crème comme du *michmach* avec des *brokke* dedans ! Et moi j'aime pas ça.

Liliane Van Vlasselaer est descendue dans la cuisine de sa fille, attirée par un fumet particulier.

— *Awel* Jeuf il aime bien quand ça coagule un peu. Il dit que tu sens mieux le goût de la sauce. Et comme c'est pour lui que je fais ça, je fais comme lui il aime. *Arra*.

— Mais tu vas quand même m'inviter pour manger tout ça ? C'est beaucoup de trop pour vous quatre...

— Ça tu as vu d'ici ! Mon Jeuf il mange déjà la moitié de ça avec des pommes de terre *en robe de chambre* et des *schorsenèles*.

— *Des schorsenèles* ? Encore avec de la sauce ! Et tu t'étonnes qu'il grossit, toi ? Les *kabernaai* dans la sauce à la lambic Cantillon avec des grumeaux dedans, *astableeft*, des patates à casaque et puis encore des *schorsenèles* avec de la sauce blanche !

— La sauce blanche, M'man, ça fait pas grossir.

— Que tu dis ! Ton père, je devais tout peser avec lui, ma Treene ! Cent grammes de viande, trois petites patates à l'eau et une poignée de *legumes*. De la margarine sur ses tartines et jamais de charcuterie, t'sais.

— C'est sans doute pour ça qu'il est mort du cancer aux intestins. *Ocherme*, dis, laisse un peu ce brave homme tranquille, et si Jeuf a envie de grossir, eh ben tant mieux pour lui. Car de toute façon avec son travail, il doit dépenser beaucoup.

— Oué mais qu'amême, hein, il arrose beaucoup aussi. Il doit rien rester de son *koekslag* le vendredi.

— Lui il rapporte qu'amême du *poen* à la maison, il a le droit d'aller boire un verre quand il a fini sa semaine.

— Un verre, un verre ! Une dizaine, oué ! Que je le vois parfois *crimineel strond zat* qu'il remonte la rue avec mon Miche qui doit le ramener...

— Tu peux en parler, de TON Miche ! Un *loeirik* comme ça ! Il est même trop paresseux pour être paresseux, *potverdekke* !

— Eh là ! Tu causes de mon fils, hein, Treene ! De ton petit frère ! *Oepgepast* !

— Il *doppe* depuis qu'il est sorti de son quatrième degré ! Même apprenti il savait pas faire ! Des balles en dessous de ses bras qu'il a. Et toi tu dis rien. *Mè za gat in de boter*, qu'il est tombé, arra ! L'autre jour, il était assis là, et moi je préparais mon souper, et il soupire comme ça et il me dit : « Arrête un peu de marcher si vite, ça fait du vent et ça me fatigue »

— Mon *menneke* il a toujours eu une *slaptitude* quand il faut travailler. Je sais pas de qui il a ça, mais heureusement au *dop* ils savent bien qu'il faut pas trop lui demander.

— Pas trop lui demander ? Mais enfin, M'man ! Même beurrer sa tartine il fait pas ! Un *zonneklopper* comme lui ça j'ai jamais vu. Il est toute la journée au soleil dans le jardin et quand il pleut il joue sur sa tablette.

— Il travaille sur sa tablette, ma fille. Et *ossi* quand il est dehors. Continue de tourner dans ta sauce, Treene !

— Oué, oué ! En attendant, le Miche il n'en fout pas une, et ça sait m'agacer que tu sais pas savoir.

— À mon avis il tient ça de ton *menounkel* Ware, çui-là qui tenait un magasin de boutons dans la rue du réservoir. Enfin, un magasin... c'est plus un *brolekot* que je dois dire. Il avait un peu *smokkelé* pendant la guerre, et il avait des centaines de boutons à vendre. C'est de la marchandise qui pèse pas trop lourd et il aimait bien. Tu aurais vu comme il savait parler aux femmes, dis ! Un vrai monsieur, que c'était.

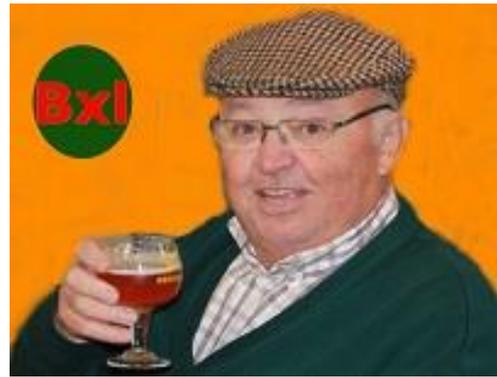
— Mieux que papa, sans doute...

— Dis pas ça, Treene. J'ai jamais *frouchelé* avec Ware ! Mais allez ! Tourne dans cette sauce ! Il faut qu'amême tout te dire !

— C'est pas comme avec le Miche, hein ? Avec lui il faut rien dire, ça sert à rien.

— Bon alors ? Tu m'invites à les manger avec, ces *kabernaai* ? Alors je vais chercher une ou deux bouteilles de gueuze chez Carmen du coin.

— De la gueuze y en a plein dans le frigo. Et le Miche ? Il va manger sa main en haut ? Car lui il vient pas ici manger le pain de mes enfants, t'sais !



— C'est pas du pain, Treene, et tu vas pas commencer à faire de ton nez ! Allez, montre une fois ton bon cœur, quand y en a pour quatre y en a pour six, non ? D'ailleurs, il a encore un souper de bon chez toi, pour la fois où il est pas venu car il avait un match de *foutbal* à regarder sur la *tévé*.

— Et moi je suis restée avec du *stoemp* aux carottes pour toute une semaine ! Merci ! Tu invites une fois quelqu'un pour ton anniversaire, même que c'est ton frère, et lui il préfère regarder sur la télé vingt-deux *kwispels* qui courent derrière un ballon dans la pluie. Et mennant je devrais partager mes *kabernaai* avec lui ? Tu m'as bien regardée, dis ? J'ai pas marqué *zottin* sur ma tête !

— Och c'est bon, alors je vais lui faire un macaroni avec des morceaux de *bloempanch* et du *ramonach* dedans, ça il adore. Allez, ça va, arrête de tourner, je vais mettre les assiettes. Mais je mange pas des *schorsenèles* car j'aime pas ça. Juste deux petites patates.

— Comme père alors ? Et je te mets cent grammes de *kabernaai*.

— Och non tu sauras mettre un peu plus car y a *quamême* la sauce, et ça pèse *ossi*.

— Et ça compte pas, peut-être ? Allez, prends seulement cinq fourchettes et des couteaux. Mais d'abord on attend Jeuf et les enfants, et puis on *verrera*.

— Et il rentre quand ? Car moi j'ai faim, t'sais.

— Qu'est-ce que je sais, moi ? Il doit finir un chantier aujourd'hui, alors il sait pas dire d'avance quand il va revenir.

— Et alors toi tu es là avec ton manger ! Moi je mange pas ça froid, hein, Treene ! Ça je te préviens !

— Si c'est froid on réchauffe, et puis c'est tout.

— *Janvermille* quelle *zieverdera* dis ! J'espère qu'il touche des primes pour rester comme ça sur son travail ! Allez, je me verse une gueuze pour attendre. C'est toujours *nen appel vi den deust*.

Georges Roland

LEXIQUE

<i>klotte</i> :	<i>grumeaux</i>
<i>reure</i> :	<i>touiller</i>
<i>michmach</i> :	<i>mortier</i>
<i>bardaf</i> :	<i>vlan</i>
<i>brokke</i> :	<i>morceaux durs</i>
<i>en robe de chambre</i> :	<i>en chemise</i>
<i>schorsenèles</i> :	<i>salsifis</i>
<i>astableeft</i> :	<i>s'il vous plaît</i>
<i>kabernaai</i> :	<i>carbonnades</i>
<i>Ocherme</i> :	<i>mon dieu</i>
<i>koekslag</i> :	<i>partie de salaire que l'ouvrier garde pour lui</i>
<i>poen</i> :	<i>pognon</i>
<i>crimineel strond zat</i> :	<i>ivre mort</i>
<i>loeirik</i> :	<i>fainéant</i>
<i>potverdekke</i> :	<i>juron bruxellois</i>
<i>Oepgepast</i> :	<i>attention</i>
<i>doppe</i> :	<i>chôme</i>
<i>Mè za gat in de boter</i> :	<i>avec son cul dans le beurre</i>
<i>menneke</i> :	<i>petit bonhomme</i>
<i>slaptitude</i> :	<i>faiblesse</i>
<i>dop</i> :	<i>chômage</i>
<i>zonneklopper</i> :	<i>bon à rien</i>
<i>menounkel</i> :	<i>oncle</i>
<i>brolekot</i> :	<i>cagibi à brol</i>
<i>smokkelé</i> :	<i>fraudé</i>
<i>frouchelé</i> :	<i>flirté</i>
<i>kwispels</i> :	<i>timbrés</i>
<i>zottin</i> :	<i>folle</i>
<i>bloempanch</i> :	<i>saucisse bruxelloise</i>
<i>ramonach</i> :	<i>raifort</i>
<i>Janvermille</i> :	<i>juron bruxellois</i>

BERNADETTE NEF : PEINDRE ET ASSOCIER LES COULEURS FLAMBOYANTES

Originnaire des Hauts-Pays, un pied dans le Hainaut belge, l'autre dans le département du Nord français, Bernadette Nef est une peintre de caractère. Passant du croquis à l'abstrait, puis au figuratif, du fusain à l'écoline, puis à l'huile et à l'acrylique, elle s'essaie à toutes les formes d'expression picturale avec la même émotion. Ses domaines de prédilection sont le non-figuratif, les sites célèbres revisités et les expressions d'animaux, sans négliger sa profonde passion pour le vitrail.



Vous avez étudié les Beaux-arts à Bruxelles ?

- L'Institut Sainte Marie de Saint Gilles à Bruxelles m'a initiée à une discipline ouvrant sur l'invention, l'innovation, et la communication artistique, m'a fait voir dans un tronc d'arbre, des figures inconnues, dans une église russe, un décor de sapin de Noël, dans la découverte d'une amphore immergée, l'explosion des couleurs de l'océan. J'ai ensuite poursuivi des études de scénographie à l'institut de La Cambre.

- On sent énormément de présence dans vos croquis, et vos toiles éclatent de couleurs chatoyantes. Vous négligez l'aquarelle ?

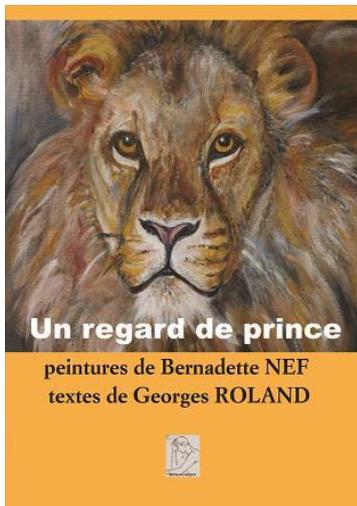
- La peinture, le croquis, ont toujours été mes techniques favorites. Sans doute parce que j'aime les couleurs vraies, non délavées, qui frappent l'œil, tout en respectant une logique esthétique apprise dans ma jeunesse. J'ai cependant tâté de l'écoline, qui équivaut à l'aquarelle, pour illustrer un récit germanique.

- On sent dans vos toiles une formation classique, le souci du nombre d'or, la recherche de couleurs complémentaires ; dans vos croquis, la ressemblance côtoie l'expression, il semble que les regards prennent pour vous une importance prépondérante.

- Mon ami des premiers jours, le peintre Luc Mondry (disparu il y a peu), m'a accompagnée dans la technique du croquis, l'étude délicate des touches, la composition d'un travail. C'est avec lui que j'ai accédé au monde non-figuratif portant une sorte de message.

On devine aussi une passion de l'abstrait. Est-ce une prédilection pour le non-figuratif ?

- De l'écoline à l'acrylique, en passant par le fusain ou la sanguine, mon parcours a toujours été orienté vers le non-figuratif, même si, parfois, je reviens au croquis d'enfants, à la peinture animalière. À l'Académie, nous étions « étudiants en arts décoratifs », astreints à des règles, croquant chaque semaine quelques modèles, reprenant nos esquisses de mains, de courbes, de galbes. Cela n'empêchait pas l'imaginaire, l'abstrait, la violence des éclats de couleurs.



On ne voit jamais vos toiles dans les expositions ou les galeries d'art. Pourquoi ?

- Bien qu'ayant exposé en diverses occasions dans ma commune, je n'ai jamais ressenti le besoin de présenter mes toiles. Chez moi, les murs en sont couverts et je dois procéder à une rotation régulière.

-Un livre reprenant quelques-unes de vos œuvres a été édité, en y juxtaposant mes textes.

- Une osmose entre mes toiles et votre poésie est née dans la composition de « Un regard de prince ». Voilà plus de cinquante ans que nous partageons la même passion pour l'art dans toutes ses formes et l'occasion était trop belle pour la négliger.

Découvrez-en davantage sur www.bernadette.livegalerie.com

Propos recueillis par Georges Roland

SUR NETFLIX : COYOTES

Vous allez les revoir sur Netflix à partir du 2 décembre. Cinq scouts découvrent un cadavre et des diamants au cours d'une randonnée. Que vont-ils en faire ? Avec eux, c'est toute une communauté de jeunes qui doit faire face à ses démons, ses secrets et leur violence. Au seuil de l'âge adulte, quand chacun se cherche, tous vont tester et confronter leurs certitudes sur la loyauté, l'amour, l'amitié et le destin. Tout cela sous la chaleur d'un été qui va tout changer pour nos cinq scouts.

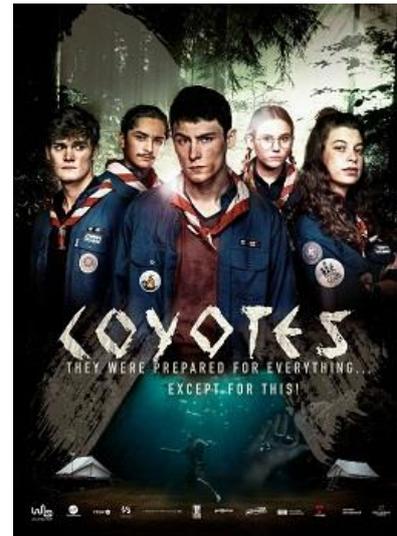
Conçus par Vincent Lavachery et Axel du Bus, les six épisodes de *Coyotes* ont été coécrits par Anne-Lise Morin et Christophe Beaujean, et réalisés pour la RTBF par Gary Seghers (*Ennemi Public*) et Jacques Molitor. Côté distribution, cette série fait la part belle aux jeunes talents belges et luxembourgeois : Louka Minnella, Kassim Meesters et Sarah Ber entre autres.

Une bande d'adolescents, de l'aventure, du suspense et de l'action face à un gang venu d'Inde, qui veut retrouver les diamants envolés : les aventures de Kevin, Furet, Mangouste, Mouss et Panda sont au programme de cette série qui nous replonge dans un camp scout au cœur de l'été.

Comme l'expliquent les deux réalisateurs Gary Seghers et Jacques Molitor : « *Coyotes, c'est cinq adolescents qui mènent chacun leur combat. Contre eux-mêmes et contre le monde. Comme il se doit à cet âge-là. Certes, la route vers l'âge adulte est rarement une promenade de santé. Mais là, préparez-vous à escalader de véritables montagnes russes. Ce sera un été qu'ils n'oublieront jamais. Ni eux, ni les spectateurs.* »

Cette série a été produite par Panache Productions et la Compagnie Cinématographique, deux sociétés belges qui produisent et coproduisent 5 à 6 séries par an, dont récemment la *Boîte noire* de Yann Gozlan, *En corps* de Cédric Klapisch, *Super héros malgré lui* de Philippe Lacheau et *Lucky* d'Olivier Van Hoofstadt. Ont également participé à la coproduction les Films Fauves, la RTBF et Proximus, avec l'aide du Fonds Séries RTBF-FWB, Wallimage, Screen.brussels, le Film Fund Luxembourg et le Tax Shelter du Gouvernement Fédéral de Belgique. Netflix a racheté les droits pour une diffusion mondiale. Un gros investissement pour l'aventure, c'est garanti !

Michel Lequeux



LA CINETEK S'ADRESSE AUX JEUNES

La Cinetek, fondée en 2015 par Pascale Ferran, Cédric Klapisch et Laurent Cantet, est la plateforme des cinéphiles. Elle met ses 1 400 films du XX^e siècle à la disposition des moins de 25 ans au prix de la moitié d'un abonnement annuel à la sélection du mois : 15 € au lieu de 30 €. Les jeunes cinéphiles pourront accéder pendant un an à 10 films par mois, choisis sur une thématique précise et renouvelés tous les 10 de chaque mois.



Pour profiter de l'offre, il faudra remplir un formulaire et adresser une copie de sa pièce d'identité afin de justifier de son éligibilité à la promotion. Du 10 novembre au 10 décembre, la sélection de *LaCinetek* portera sur 10 portraits, dont *Jeanne Dielman* de Chantal Akerman, *Edvard Munch*, *la danse de la vie* de Peter Watkins, *Camille Claudel* de Bruno Nuytten, ou encore *L'Énigme de Kaspar Hauser* de Werner Herzog. Dix portraits qui sont comme autant de miroirs d'une vie, d'une méthode ou d'une époque.

Rappelons le principe de cette plateforme. Chaque mois, un réalisateur ou une réalisatrice qui a rejoint le comité propose une liste de 50 films que le site met à la location ou à l'achat lorsque les droits en sont acquis. En versant 2,99 € (SD) ou 3,99 € (HD) par unité, vous pourrez visionner en 48 heures le film de votre choix sur le petit écran de votre ordinateur ou de votre portable. Quitte à le transférer sur votre téléviseur pour avoir une image plus grande. Près d'une centaine de cinéastes partagent ainsi la liste de leurs films préférés, d'Abel et Gordon à Wim Wenders, en passant par François Truffaut et Martin Scorsese. Depuis 2019, la plateforme s'est ouverte aussi à l'Allemagne et à l'Autriche.

En novembre, Radu Jude, le réalisateur de *Bad Luck Bangink or Loony Porn*, lauréat de l'Ours d'or à la Berlinale 2021, nous dévoile la liste des 50 films qui ont forgé sa cinéphilie. Avec une particularité cette fois-ci : le cinéaste a choisi exclusivement des CM pour remonter jusqu'aux débuts des grands réalisateurs et grandes réalisatrices comme Artavazd Pelechian, Jonas Lekas, Agnès Varda, Jane Campion, Marguerite Duras ou encore Peter Tscherkassky.

Pour ouvrir un compte et régler la location à partir de 2,99 € le film que vous avez choisi ou souscrire un abonnement annuel : www.lacinetek.com. On vous renverra sur le site belge, seul habilité pour vous inscrire sur la plateforme.

Michel Lequeux



CINÉMA : *DE SON VIVANT*

Drame d'Emmanuelle Bercot, avec Benoît Magimel, Catherine Deneuve, Cécile de France et Gabriel Sara. France 2021, 120 min. Sortie le 24 novembre.

Résumé du film – Benjamin, 39 ans, attend la mort. Il est atteint d'un cancer du pancréas et il lui reste quelques mois à vivre. Le comédien raté qu'il fut, professeur d'art dramatique au Conservatoire, se demande, face à ses étudiants et à sa mère, quel a été le sens de sa vie trop courte. S'il a été essentiel à quelqu'un ou à quelque chose. Nous le suivons à l'hôpital, avec le médecin et une infirmière, dans le cheminement d'une lente agonie.

Commentaire – Benoît Magimel est tout simplement époustouflant dans son rôle de patient cancéreux. Il se fond dans son personnage jusqu'à nous fendre le cœur et nous faire admettre la terrible vérité : à un certain moment, le cancer sera plus fort que toute la médecine réunie. Le cancer sera le seul vainqueur d'un combat perdu d'avance. Le malade, dit Gabriel Sara, qui joue son propre rôle, étant médecin lui-même, choisit l'heure de sa mort si on lui donne la permission de s'en aller. Cette permission, c'est sa famille qui la lui donne en acceptant l'inévitable. Il peut alors partir, le cœur en paix, même s'il n'a pas accompli tout ce qu'il aurait dû faire.

Le film est long, il dure deux heures, mais à aucun moment on n'a le sentiment qu'il traîne pour nous faire sentir toute la détresse du patient et l'angoisse de sa mère qui l'accompagne à l'hôpital. Sa mère est une femme qui l'a trop aimé et qui ne se résout pas à le laisser partir. Si elle a gâché la vie amoureuse de son fils, c'est qu'elle avait peur de le perdre. Catherine Deneuve incarne cette mère aimante qui a beaucoup à se faire pardonner, mais c'est dans le non-dit qu'elle le fait, ayant été atteinte elle-même d'un AVC sur le tournage qu'elle dut abandonner pendant huit mois, de 2019 à 2020. Le montage, qui divise le film en quatre saisons, permet de ne pas s'en apercevoir, sinon par les « blancs » de l'actrice qui a de la peine à se contenir dans certaines scènes. Son jeu n'en est que d'autant plus vrai.

Tout est filmé en très gros plans qui s'attachent à la souffrance des visages et au recueillement des émotions. Cécile de France se mue ici en une infirmière qui tombe amoureuse de son patient au point de lui vouer un véritable culte, s'épanchant sur lui et sur son lit. La scène érotique, disons-le, est plutôt singulière et rompt avec la maladie qui poursuit son cours.

Benoît Magimel retrouve pour la troisième fois la réalisatrice Emmanuelle Bercot, après *La fille de Brest* et *La tête haute*, un drame pour lequel il avait remporté le César du meilleur acteur dans un second rôle en 2016. Il porte ici le film de bout en bout, dans une prestation remarquable de sensibilité, jouant au père manqué. C'est un excellent acteur qu'on a vu récemment dans *Les Petits Mouchoirs* et dans *Nous finirons ensemble* de Guillaume Canet, où il faisait partie de la bande d'amis. Il est à fond dans son rôle, à défaut d'être un bon conducteur dans la vie de tous les jours : il fut condamné en 2016 pour délit de fuite sans permis et sous stupéfiants, après avoir renversé une piétonne de 62 ans. Gageons que cette prestation ne lui a pas été inspirée par l'abus des drogues auxquelles il est, dit-on, coutumier.

Avis – Un drame poignant sur la fin de vie d'un cancéreux. Benoît Magimel nous confond par la justesse de son interprétation.

Michel Lequeux



CINÉMA : LA FRACTURE

Drame social de Catherine Corsini, avec Valeria Bruni Tedeschi, Marina Foïs, Pio Marmaï et Aïssatou Diallo Sagna. France 2021, 105 min. Sortie le 24 novembre.

Résumé du film – Julie et Raphaëlle sont un couple de lesbiennes au bord de la rupture, après bien des disputes et des réconciliations. L'une est éditrice de BD, l'autre dessinatrice. Ce jour-là, Raf, nom qu'elle signe sous les images, se pète le coude alors qu'elle court après Julie qui la fuit. Au même moment, les gilets jaunes organisent une manifestation sur les Champs-Élysées. Ils vont tous se retrouver aux urgences de l'hôpital qui accueille les blessés de plus en plus nombreux sous les assauts des CRS.

Commentaire – Ce drame est porteur d'un titre à double sens, voire à plusieurs. Fracture amoureuse d'abord puisque ce couple de femmes va se séparer, n'en pouvant plus de se déchirer au terme de dix années de vie commune. Fracture sociale aussi puisque que les gilets jaunes contestent l'ordre établi par Macron. Fracture d'os enfin avec les coups infligés par les CRS aux manifestants qui les affrontent violemment. Toutes ces fractures sont répertoriées à l'hôpital qui leur sert de caisse de résonance et où précipite le film, comme dans *Urgences* qui sert ici de référence avec des images cliniques assez crues. Vue des blessures qui s'étalent sur les civières.

Peu de décor extérieur, sinon la salle d'attente, les couloirs, les chambres et le laboratoire où un médecin de garde analyse les radios des patients. *La Fracture* se passe en vase clos et les événements extérieurs n'y arrivent que par les écrans de télévision interposés, les portables et les cris des blessés. C'est dire que le film est construit à la manière d'une tragédie classique qui respecte les unités de temps, de lieu et d'action. Tout se passe en un jour dans le même endroit.

Catherine Corsini est la réalisatrice de ce drame qui conjugue l'actualité sociale des gilets jaunes et le lesbianisme, sujet de plusieurs de ses films s'inspirant de sa propre vie. Elle avait déjà mis en scène deux lesbiennes dans *La Belle Saison* (2015), avec Izia Higelin et Cécile de France. Valeria Bruni Tedeschi, la sœur de Carla Bruni (et donc la belle-sœur de Sarkozy) et Marina Foïs reprennent le flambeau des genres sur la question du « LGBTQ+ », entendez : « lesbienne, gay, bisexuel, transsexuel et queer », les communautés de genre qui défraient la chronique actuelle. Marina Foïs a d'ailleurs reçu le titre de Queer Queen au Festival de Cannes 2021 qui a couronné le film de la Queer Palm.

Au-delà de ces titres ronflants, le jeu des deux actrices est assez convaincant. Valeria incarne une lesbienne en déprime, toujours à se plaindre, à réclamer l'amour de sa partenaire et à semer la zizanie autour d'elle. Elle n'a à la bouche que des jérémiades pour recoller les morceaux du vase. Le vase, c'est Marina qui le campe, assumant la vie de leur couple, avec la volonté d'en finir si elle le peut. Mais le peut-elle vraiment face à la glu de son amie ? Toute l'énergie qui lui reste, c'est pour s'en détacher.

Aïssatou Diallo Sagna est dans la peau d'une infirmière noire qui fait ce qu'elle peut pour soigner les malades et les blessés (encore un thème actuel lié au Covid), quitte à mettre sa vie en danger face à un névropathe. Quant au gilet jaune, il est incarné par Pio Marmaï auquel la palme du propos le plus vulgaire a été décernée à l'Assemblée nationale, suite aux invectives qu'il a prononcées à Cannes à l'encontre du président Macron. On n'aurait pas pu trouver meilleur prolo que lui face aux deux lesbiennes.

Avis – Un drame racoleur sur les sujets contemporains, avec deux lesbiennes, un gilet jaune et un hôpital où tout mijote comme dans une tragédie classique. Le film a reçu la Queer Palm au Festival de Cannes.

Michel Lequeux



CINÉMA : *OLGA*

Docudrame d'Elie Grappe, avec Nastya Budiashkina, Sabrina Rubtsova et Caterina Barloggio. Suisse 2021, 87 min. Sortie le 8 décembre.

Résumé du film – 2013. Une gymnaste de 15 ans est tiraillée entre la Suisse où elle s'entraîne pour le Championnat européen avant les J.O. et l'Ukraine où sa mère, journaliste, couvre les événements de la place Maïdan, à Kiev. Olga va être prise entre sa passion des barres fixes et la révolution sociale qui se prépare dans sa patrie.

Commentaire – Rappelons en effet que les manifestations pro-européennes en Ukraine ont débuté en novembre 2013 pour devenir une guerre civile en 2014, qui aboutira à 10 000 morts et à la sécession de la Crimée passée aux mains des Russes. Ces événements servent de toile de fond à l'histoire de la jeune Olga venue s'entraîner en Helvétie.

Depuis la famille d'accueil qui l'héberge, puisque celle de son père suisse ne le fait pas, Olga regarde sur Internet les vidéos postées par les manifestants de Kiev. Par ce truchement, Elie Grappe, le réalisateur

français, nous place au cœur du mouvement en nous faisant ressentir le dilemme de cette jeune gymnaste partagée entre sa passion du sport et le séisme politique de l'Ukraine au bord de l'éclatement.

Ce premier long-métrage est tiré d'un fait réel concernant une violoniste de Kiev prise dans le même engrenage de violence. Diplômé du cinéma suisse après avoir été lui-même trompettiste, le jeune réalisateur avait envie de transposer ce parcours poignant dans l'univers de la gymnastique qu'il avait abordé lors de ses premiers tournages à l'Ecole cantonale d'Art de Lausanne (l'ECAL).

Il l'a fait à travers la figure concentrée d'Olga, époustouflante dans l'exécution de ses exercices à la barre. Son visage très slave exprime sa volonté d'être la meilleure, la plus forte, celle qui va faire monter la Suisse sur le podium des jeux Olympiques. C'est une jeune fille froide qui bout de l'intérieur en voyant les scènes de manifestations à Kiev, sa mère malmenée par la police ou son amie terrorisée par la répression de Viktor Ianoukovytch qui s'accroche au pouvoir. Il le perdra bientôt.

Pour dénicher la jeune actrice, Elie Grappe, dont c'est ici la première œuvre, est allé chercher une jeune gymnaste, Nastya Budiashkina, dans le Centre Olympique de Kiev. Son côté obstiné, perfectionniste sur les figures qu'elle devait réussir aux barres, lui a plu. Une musique bruitiste accompagne les mouvements périlleux qu'on lui voit faire à la barre, tandis que résonnent par intermittence les accents de la révolution ukrainienne qui baigne dans le sang.



Olga marque un équilibre judicieux entre les scènes d'entraînement et le contexte politique qui met le spectateur au cœur des événements de la place Maïdan. Ceux-ci sont pris à l'actualité et apparentent le film à un docudrame.

Avis – Ce premier long-métrage ne déçoit pas, avec une jeune gymnaste qui monte aux barres avec la révolution en tête.

Michel Lequeux

CINÉMA : LE MILIEU DE L'HORIZON

Drame de Delphine Lehericéy, avec Luc Bruchez, Laetitia Costa, Thibaut Evrard, Clémence Poésy et Patrick Descamps. Suisse-Belgique 2019, 92 min. Sortie le 3 novembre.

Résumé du film – La sécheresse de 1976. Sous le soleil implacable de cet été-là, Gus, un gamin de la ferme, quitte le monde de son enfance. La nature se désagrège, les sentiments s'exacerbent, le noyau familial éclate : tout craque et se fissure sous la canicule. L'orage tant attendu baliera une campagne aride et emportera tout un monde dans sa tourmente.

Commentaire – Avec ce second long-métrage, la réalisatrice suisse Delphine Lehericéy a voulu consacrer une ode à la fin du monde paysan, acculé par la sécheresse et les dettes. A la fin aussi de l'enfance qui plonge notre jeune héros dans la tourmente familiale et sociale. *Le Milieu de l'horizon* est adapté du roman éponyme de Roland Buti, un auteur vaudois dont l'écriture métaphorique et poétique est difficilement transposable à l'écran. D'où le montage elliptique du film.

Toute l'histoire est racontée du point de vue de Gus qui s'éveille aux ardeurs de ses 13 ans, aux filles du village, à la vie qui bouillonne en lui et le met mal à l'aise. Avec une petite copine qu'il a entraînée dans les bois, il surprend ce jour-là sa mère et une amie enlacées, dans un rapprochement honteux. L'idée qu'il se faisait de leur famille unie à table, avec ses deux parents, sa sœur et un cousin, vole en éclats. Sa mère les a tous trompés avec une intruse qui partage leurs repas pris au nom de la prière. Sans compter sa sœur qu'il a surprise dans les bras d'un garçon, à l'école de musique.

Tout cela, ajouté à la canicule qui tue les animaux dans les champs, le jette dans un profond désarroi que son père ne veut pas voir ni comprendre, car lui aussi est désemparé par le drame qui se joue. La nature s'est transformée en un piège cruel qui se referme sur eux, dans un huis clos étouffant d'où Gus s'échappe en roulant à vélo au milieu de l'horizon. C'est le sens de ce drame familial et social.

Le jeune Luc Bruchez manque sans doute de nuance dans son jeu, car c'est toujours du même œil vindicatif qu'il contemple le monde en train de s'écrouler autour de lui, mais c'est son premier rôle à l'écran et il l'interprète avec une belle énergie. Laetitia Costa, qui a reçu le Laurier d'or pour son interprétation dans *Arletty* (2015), s'adonne ici à une autre passion coupable en assumant un amour lesbien à une époque où le lesbianisme était une chose honteuse, à vivre secrètement et à cacher. La réalisatrice admet d'ailleurs s'être inspirée de sa propre vie, au moment où elle était tombée follement amoureuse d'une femme, alors qu'elle vivait avec un homme et leur fils.

Quant à l'amie, c'est Clémence Poésy qui la campe. Elle a joué dans le second *Grand Meaulnes* (2006) et dans *Bons baisers de Bruges* de Martin McDonagh, aux côtés de Colin Farrell, Ralph Fiennes et Brendan Gleeson (2008). Mais c'est son interprétation de la sorcière Fleur Delacour qui l'a révélée ensuite au grand public dans la série *Harry Potter*. Les deux femmes sont cependant un peu trop jeunes, trop sexy, trop « parisiennes » dans ce monde rural où elles détonnent. De même d'ailleurs que les références à la musique et aux soirées livresques, qui sonnent faux.

« *Tourner en 35 mm nous a permis d'obtenir cette image granuleuse et nostalgique. Nous avons voulu faire un film comme si nous le tournions dans les années 70. Comme si c'était un souvenir, avec des couleurs et des matières d'alors. Nous avons travaillé sur l'émotion du souvenir, à la frontière du naturalisme et de l'onirisme* », déclare la réalisatrice. Le film a été tourné en Macédoine, dans la région de Peloganija, mais rien n'indique le lieu ni l'époque, sinon de rares indices (*Les Dents de la mer* par exemple, suggéré dans une répartition).

Avis – Une succession de scènes sur le poids de l'été dans la campagne et dans les cœurs, au bout de nulle part. La canicule qui défait tout et d'abord une famille sous l'œil d'un enfant qui devient un petit homme.

Michel Lequeux



INNOVATION 67

L'incendie de l'Innovation de Bruxelles - Un traumatisme devenu un album BD

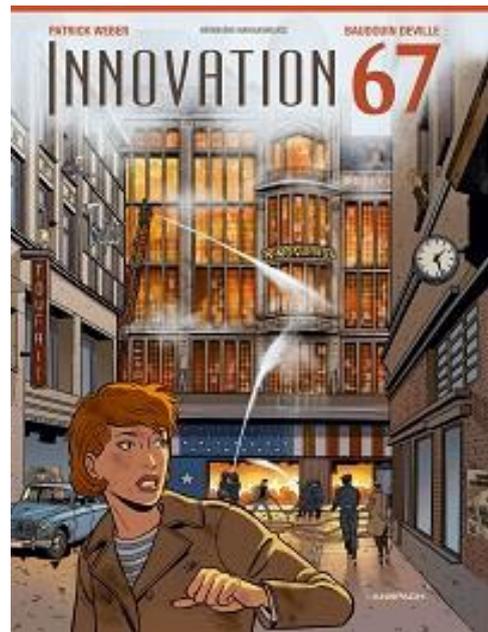
Avant de lire l'album *Innovation 67* et d'en réaliser la critique, j'ai souhaité plonger dans les souvenirs qui me sont restés de cette époque pour les partager *ex abrupto* avec ceux dont les parents ou grands-parents n'étaient peut-être pas encore nés, cette tragique après-midi de mai 1967.

Nous sommes alors au cœur des fameuses *Golden Sixties*. L'Europe occidentale s'est totalement défait du marasme généré par la Seconde guerre mondiale et l'économie s'affiche à ce point florissante que d'aucuns y verraient presque un soupçon d'insolence. Il faut être malchanceux et fort crétin pour ouvrir un commerce ou créer une entreprise qui ne s'avère pas aussitôt rentable et ceci quel que soit le domaine que l'on choisisse.

Pour le lycéen de 19 ans que je suis, la vie est belle et si, hormis le cours d'histoire, toutes les matières me paraissent fastidieuses et propres à me faire rêvasser à des promenades champêtres, l'école est encore un lieu très protégé. La violence régnant à la *North Manual Trades High School* de New York dans le film *Blackboard Jungle* de 1955, passe alors pour une pure fiction défiant nos imaginations les plus débridées. Chez nous, la violence physique se limite à l'échange de quelques horions à la cour de récré, ne fût-ce que pour signaler que la testostérone n'y est pas absente. Le harcèlement sexuel est inconnu comme l'affichage de minorités sexuelles différentes. (La mixité de l'enseignement secondaire ne se développera que lors de la décennie suivante.) Personne n'accorde la moindre attention à la manière dont les autres ne s'habillent ni ne souhaite se ridiculiser en arborant le logo d'une quelconque marque publicitaire imprimée sur le plastron d'un vêtement. Si on ajoute à cet état de fait que l'argent de poche n'est guère « monnaie » courante, on élimine toute velléité de racket. La politique n'a aucun droit de cité chez les élèves et l'appartenance d'un enseignant à l'une ou l'autre formation politique est particulièrement mal perçue, par tous, quant au prosélytisme seul le prof de français sait (les professeurs de religion aussi, j'imagine) ce que ce vocable signifie. Malgré la présence d'une bonne centaine de potaches âgés de plus de 18 ans, on dénombre zéro voiture, zéro moto alors que le milieu social est assez élevé. Être surpris une cigarette à la bouche même à la rue ou penché à son propre balcon entraîne irrémédiablement une exclusion temporaire et des heures de retenue. La ponctualité est la règle. Chacun parle avec respect aux profs qui ne sont pas obnubilés par l'idée d'être nos « copains ». Et le racisme ? L'athénée d'une population moyenne de 800 potaches ne compte aucun élève africain et le seul issu d'un pays arabe, le Liban en l'occurrence, est fils de diplomate et ni ses traits ni sa couleur de peau ne dépareille ceux et celle de ses condisciples.

Toutefois, intuition, nous devinons que, quelque part dans notre dos, une tempête se forme pour fondre sur le futur de la chose enseignée. L'horrible Georges Papy arrive sur nos talons, en tête de gondole, avec ses maths modernes, plébiscité par tous ceux qui n'ont que les mots « enseignement rénové » à la bouche. En coulisse, doucement, le monde scolaire se formate pour accueillir la nouvelle génération des fils de « maman travaille aussi », celle des enfants consommateurs.

Quant à nos amours ? Là, la révolution est sur les rails et nous sommes à une encablure du *bra-burning* (*Au feu les soutiens-gorges !*), une manifestation de 1968 opposée au concours de l'élection de *Miss America*, que l'on considère aujourd'hui comme marquant la naissance du féminisme moderne. Une manifestation dont le symbole et l'importance historique ont de loin dépassé le cadre de l'événement lui-même. Depuis une poignée d'ans, les femmes s'émancipent au grand dam de la gent masculine rétrograde, un séisme qui ne se fera pas sans douleur au sein des familles. Trois nouvelles autoroutes ouvrent grand leurs voies au beau sexe : les femmes travaillent (d'où indépendance financière même si l'égalité des salaires demeure encore toujours une fiction en 2021), elles prennent la pilule (d'où liberté sexuelle) et elles conduisent des automobiles (d'où... pour des raisons de courtoisie, je ne me permettrai aucun commentaire). Nombre de damoiselles vont d'ailleurs se muer en princesses *charmantes* prompts à réveiller plus d'un berger benoîtement endormi. Le couple standard ne se décline plus sous la forme homme protecteur-nourricier / femme soumise mais sous celle de partenaires égaux. Le mariage



étant la seule et unique cause du divorce, on commence à lui préférer l'amour libre, une forme idéale de pré-pacs.

La seule peur de cette décennie, attisée par les discours alarmistes de nos aînés, est celle de voir des chars russes défilier un jour place des Palais.

Je le répète, on n'est finalement pas trop mal dans ce monde qui ignore tout des smartphones, des télé-réalités et, où répandre des méchancetés mensongères ou non sur ses voisins ou ses condisciples demande un peu plus d'effort et de sueur que *poucer* un message à orthographe aléatoire sur un clavier virtuel.

Lorsque arrive le lundi 22 mai.

Un lundi comme les trois autres de ce mois de printemps 1967. Le lundi est le pire jour de la semaine, celui qui commence tôt, finit tard, et il m'arrive plus souvent qu'à mon tour de fredonner *Monday morning feels so bad, Ev'rybody seems to nag me* (Le lundi matin est si mauvais, tout le monde semble me harceler...), intro de la chanson *Friday on my Mind* du groupe australien *The Easibeats*, classé ce même mois numéro 16 du Top 100 américain.

Si le midi, je préfère effectuer un trajet de 90 minutes, aller-retour, pour goûter la cuisine maternelle, nombre d'élèves et de profs profitent des heures de table pour s'éparpiller dans le haut de la ville, porte de Namur, mais aussi du côté de la très commerçante rue Neuve.

14 heures ! La reprise des cours s'effectue d'un pas traînant. Le changement de cours de 14H50 se déroule comme à l'accoutumée et il faut attendre celui de 15H40 pour que l'écho de l'incendie filtre enfin. Je rappelle : pas de smartphone, la télé interrompt ses programmes durant l'après-midi et on ne peut compter que sur la radio, le bouche à oreille ou le téléphone (un lourd machin noir avec un cadran qui tourne) pour voir être diffusées les nouvelles. L'actualité a mis deux heures pour parcourir deux kilomètres à vol d'oiseau.

Commence le temps des incertitudes et des peurs basé sur une information minimale et lacunaire. « L'Innovation de la rue Neuve brûle mais le personnel et les clients, prévenus par la sirène d'incendie, ont pu quitter le bâtiment en bon ordre. » - « On découvre la colonne de fumée depuis la chaussée d'Ixelles. » - « L'incendie du grand magasin se propage à tout le quartier. » - « Il y a sûrement une dizaine de morts ou de blessés... ou une centaine... ou des centaines. »

Coups de fil de parents affolés au secrétariat de l'athénée. On rassure quand on peut... mais chaque absence constatée devient à l'instant suspecte, glaciale et on comptera hélas au moins un de nos profs parmi les blessés graves (l'épouse de ce dernier y laissant la vie).

Alors que le déroulement de la fin d'après-midi s'est dissout dans ma mémoire, je me souviens très bien m'être retrouvé, début de soirée, boulevard Pachéco, à hauteur de la gare du Congrès, en surplomb de la rue du Meiboom pour tenter de saisir une image souvenir ou simplement voir quelque chose au-travers des fumées du désastre. Au sein de la foule des badauds du malheur, la rumeur se heurte à la réalité et finit par s'y mêler si intimement qu'elle donne naissance à une sorte de hydre bicéphale terrifiante. Surenchère du chiffre des victimes et mise à l'encan des propos raisonnables. On ira jusqu'à invoquer l'attentat... Un attentat, en 67 ? Pensez donc, quelle incongruité ! Déjà les premières plaisanteries de mauvais goût sourdent... .

Parmi les images de cette tragédie demeurant gravées dans mon esprit, il en est une qui se superpose aux autres, une photo prise rue du Pont-Neuf qui montre à l'arrière-plan l'édifice hortien dévoré par les flammes et, au plan moyen gauche, une affiche du cinéma Colisée pour le film de Truffaut « Fahrenheit 451 ».

Une dernière anecdote, pour la route : en décembre 1969, je suis vendeur à la librairie de l'Innovation, chaussée d'Ixelles, située en sous-sol et qui donne sur la galerie de la Toison d'Or. Un jour, sur le coup de 13h30, rugissement d'une sirène, les lumières s'éteignent et seul demeure l'éclairage de sécurité signalant les issues de secours. En un instant, les clients, nombreux à ce moment de la journée et, qui plus est, à la veille des fêtes, se ruent comme un seul homme vers les sorties. Le magasin est vide avant que le personnel puisse canaliser ou sécuriser le flot humain tumultueux. Lorsque nous prenons à notre tour la direction de la galerie, c'est pour constater que les rayons bordant le flot des fuyards ont été pillés à pleins bras, manquent des livres par rangées entières. Traumatisme et ... opportunisme ?

L'album

La bande dessinée *Innovation 67* est parue à la mi-novembre aux éditions Anspach, une maison créée il y a trois ans, et dont le maître d'œuvre, Nicolas Anspach, a choisi, avec le succès que l'on connaît, de donner grande importance aux récits ayant Bruxelles (et la Belgique) pour toile de fond.

Que l'on ne s'y trompe pas, il s'agit bien ici d'une fiction mais dont le décor est, pour la moitié des pages, celui du grand magasin A l'Innovation de la rue Neuve, à Bruxelles, et l'action se déroule en majeure partie lors de l'incendie spectaculaire de 1967.

Créer un roman graphique uniquement basé sur le drame eut été plus simple mais sans doute moins intéressant car exempt de suspense.

Un album destiné aux Bruxellois, à ceux qui étaient nés à l'époque, à d'autres bercés par de terribles souvenirs familiaux ayant rapport au drame ou encore à des nostalgiques de la capitale proprette et prospère des *sixties* ? Oui, très certainement mais pas que !

Le fait d'avoir tissé subtilement une trame de fiction dans un lieu précis lors d'un événement particulier demande un réel travail scénaristique et on peut se fier à Patrick Weber qui n'en est pas à son galop essai dans sa série « Les aventures de Kathleen ». En effet dans chacun de ses opus : « Bruxelles 43 », « Sourire 58 » et « Léopoldville 60 », Patrick Weber, également journaliste, historien, romancier et animateur télé, choisit un lieu ou une période qui marque l'histoire de notre pays : l'Occupation allemande, la décolonisation, l'Expo 58.

Et pour soutenir ses récits, il peut compter sur le talent de Baudouin Deville. Ce dernier, un dessinateur au demeurant peu prolifique, seulement une petite vingtaine d'albums en quarante années, possède les qualités primordiales qui amènent à une lecture agréable de ses planches. Un découpage classique, une suite logique, sans extravagance, pas de cases éclatées ou jetées ici et là pour assouvir des goûts pas toujours heureux d'artisans qui se la jouent artistes, pas de cases qui se chevauchent, pour ne pas dire se

« télescopent » : le tout étant nuisible à la compréhension visuelle instantanée. On lit l'album comme on découvre un film, image par image, séquence par séquence. Le dessin, tout en ligne claire, est donc épuré et efficace, son respect du décor est millimétré. Ce qui compte (règle fondamentale de toute BD) est que le graphisme soit totalement inféodé au scénario et emmène le lecteur jusqu'au bout du récit. Saluons également l'excellence de « la mise en lumière » de Bérangère, la coloriste.

Pour résumer : Après ses aventures en 1960, lors du pont aérien du rapatriement entre le Congo ex-belge

et la Belgique, notre amie Kathleen a repris ses études et est devenue journaliste radio à la RTB. Venue à Paris pour interviewer Claude Pompidou, la rousse héroïne, aujourd'hui presque trentenaire, rencontre son amie Monique, vendeuse aux Galeries Lafayette. Lors de la soirée qui marque de manière festive leurs retrouvailles, les deux jeunes femmes échouent dans un bar jazz de Saint-Germain-des-Prés où elles font la connaissance d'un certain Tom, pilote de course de son état.

Un Tom nimbé d'une aura de mystère qui attend Kathleen, le lendemain, à la gare du Nord, alors qu'elle va embarquer, reportage dans la boîte, à bord le *Trans Europ Express*, pour lui proposer de l'emmener dans la capitale belge à bord d'un rutilant bolide, une aventure autrement plus exaltante s'il en est ! Le matin suivant, Kathleen retrouve sa mère, vendeuse à l'Innovation et quelques jours plus tard, c'est Monique qui, ayant abandonné Paris, se fait engager par le grand magasin s'affichant doucement comme l'épicentre du récit. Le drame se prépare dans l'ombre. Qui est qui ? Il faut que les masques tombent... Le feu couve.

Pacifisme, guerre du Vietnam et politique s'inviteront au menu de cet album qui tiendra le lecteur en haleine jusqu'à ses dernières pages. L'ouvrage comprend également un dossier aéré et bien ficelé - texte, photos et interview - de neuf pages qui apportera des précisions quant au contexte et au déroulement du drame.

Un tome à ne pas manquer pour cette rentrée *bédéaire* et qui trouvera facilement sa place au pied du sapin.

Ed. Anspach – 64 pages

Mythic



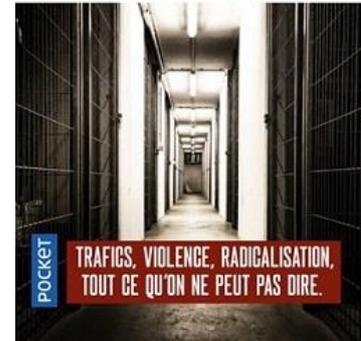
DIRECTRICE DE PRISON

Christelle Rotach nous dévoile dans ce livre les secrets des trafics, de la violence, de la radicalisation en prison. Cette femme remarquable, directrice des prisons les plus renommées en France (la Santé, Lyon, Fleury-Mérogis, Nanterre et les Beaumettes à Marseille) nous partage son quotidien, au milieu des détenus qui, pour certains ont commis des crimes horribles. Sans éluder aucune question, elle raconte, de l'intérieur, le rythme infernal des maisons d'arrêts, le règne de la violence, de la mort, l'inquiétude et l'épuisement des gardiens de prisons. Elle nous parle d'elle, de ses collaborateurs, des détenus, de la peur, du métier de gardien et de directrice. Elle fait un état des lieux sidérant et glacial de ce monde qui vit à côté de nous et que nous méprisons parfois. Un livre prenant, remarquable, sans langue de bois qui raconte la vie entre les murs, tant pour les détenus que pour le personnel encadrant. Un récit qui fait peur et qui est pourtant bien réel. Le personnel côtoie des violeurs, des criminels, des terroristes et s'épuise de ne pas être en nombre suffisant pour surveiller des détenus de plus en plus violents. Un livre qui vous donnera froid dans le dos et qui reflète la réalité de la détention en France.

Ed. Pocket - 235 pages

Elise Jane

CHRISTELLE ROTACH
**DIRECTRICE
DE PRISON**



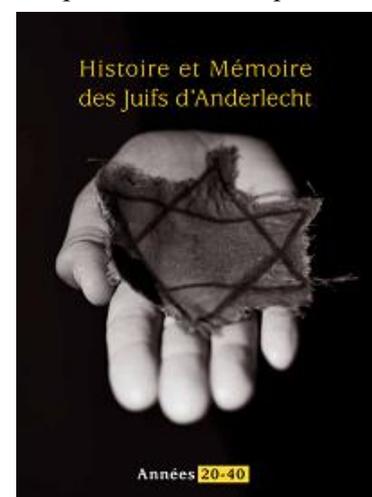
POCKET
Un livre, une rencontre.

HISTOIRE ET MÉMOIRE DES JUIFS D'ANDERLECHT

A l'initiative d'Isabelle Emmery, députée fédérale et présidente de la section anderlechtoise de la Fédération des Anciens Combattants, un ouvrage sur l'Histoire et la Mémoire des Juifs d'Anderlecht (années 20 à 40) a été composé en 2013. Épuisé, il vient d'être complété et réédité. L'objectif est double : se pencher sur le destin des enfants cachés juifs dans la région bruxelloise et plus particulièrement à Anderlecht et faire œuvre de mémoire concernant les Juifs d'Anderlecht, de l'immigration à la déportation vers les camps de concentration nazis s'insérant dans l'histoire plus générale de l'immigration en Belgique. Ce projet a été conçu pour transmettre aux plus jeunes générations la mémoire d'un des faits les plus barbares de notre histoire, la destruction de près de la moitié de la population juive qui vivait en Belgique en 1940, en mettant en lumière cet espace d'humanité que fut le sauvetage de nombreux enfants juifs par de simples citoyens ou par des personnes plus engagées dans la résistance. Ces enfants juifs survivants symbolisent l'idéal de tolérance, de fraternité et de révolte contre les injustices que nous devons poursuivre. Dans le cadre du devoir de mémoire, cet ouvrage, accompagné d'un cahier pédagogique, fait l'objet de présentations dans les écoles qui le souhaitent, par d'anciens « enfants cachés ». Par l'entremise des élèves, nous pensons pouvoir toucher les adultes, frères, sœurs et parents et les amener à une réflexion sur l'immigration de manière globale, à une meilleure connaissance de l'Histoire de notre pays et des horribles dérives de l'extrême droite, du fascisme. L'ouvrage Histoire et Mémoire des Juifs d'Anderlecht et le cahier pédagogique sont disponibles gratuitement sur simple demande : iemmary@skynet.be

Ed. non spécifié -113 pages

Sam Mas



DU PRIMAIRE AU SECONDAIRE : LES OUTILS DU PASSAGE RÉUSSI

Sophie Vanden Plas a été professeure de français en humanités durant quinze ans. Depuis une décennie, elle s'est spécialisée en méthode de travail, afin d'aider les élèves à apprendre à apprendre. A cela, elle a lancé une structure d'accompagnement et de formation qui se nomme « Evocation ». Elle y suit des adolescents afin d'améliorer leur méthode de travail. Elle forme également au quotidien des enseignants du secondaire aux outils de méthode de travail. Avec son livre, « Du primaire au secondaire : les outils du passage réussi », elle ose la question suivante : l'école demande aux jeunes d'apprendre, mais ne leur a-t-on jamais appris à apprendre ? ». Au fil des chapitres, elle insiste sur la transmission des stratégies d'apprentissage aux enfants et souligne leur caractère indispensable. Selon elle, elles demeurent la clé de la réussite et l'unique solution pour rendre nos jeunes autonomes. Quant au rôle des parents dans cette quête d'autonomie, il joue une fonction essentielle et doit être clairement défini. Cet ouvrage a pour ambition d'aider les parents dans le travail d'accompagnement scolaire en leur présentant des outils efficaces et concrets, notamment sous forme de fiches méthodologiques, testés sur le terrain et à utiliser avec leurs enfants. Les parents y trouveront également de nombreux conseils pour que ces instants d'accompagnement se déroulent dans une ambiance sereine et positive.

Ed. La Boîte à Pandore - 144 pages

Sam Mas



ÉDITIONS
LA BOÎTE À
PANDORE

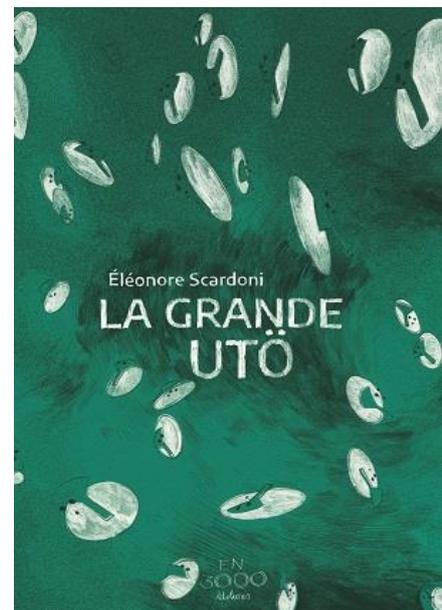
LA GRANDE UTÖ

Utö a émergé de l'eau il y a longtemps. Aujourd'hui, de nouveaux habitants la visitent. Aveuglés par leur désir d'indépendance, ils la considèrent comme une île déserte. Travaillés au corps et à l'âme par Utö. Ils n'auront pas d'autres choix que de se transformer et de trouver leur place dans le paysage de l'île, s'ils ne veulent pas qu'elle les rejette. Dans la matière des rochers, dans l'île du dedans, une vie existe. Une puissance naturelle qui règne de façon invisible sur cet îlot perdu. La vie à la surface de l'île est principalement peuplée d'oiseaux et de petites créatures.

Pour celles et ceux qui abordent les rivages de "La Grande Utö", ils s'offrent un plongeon dans une exploration graphique qui, page après page, dévoile les profondeurs de ce territoire insulaire. Sur cette île s'entremêle le silence bruyant des paysages déserts au tumulte muet des protagonistes du récit. Saisie par le chaos des dérèglements climatiques, Eléonore Scardoni donne la parole aux forces mystérieuses de la nature, laissant son crayon exprimer sa rage grandissante.

En 3000 éditions – 128 pages

Sam Mas

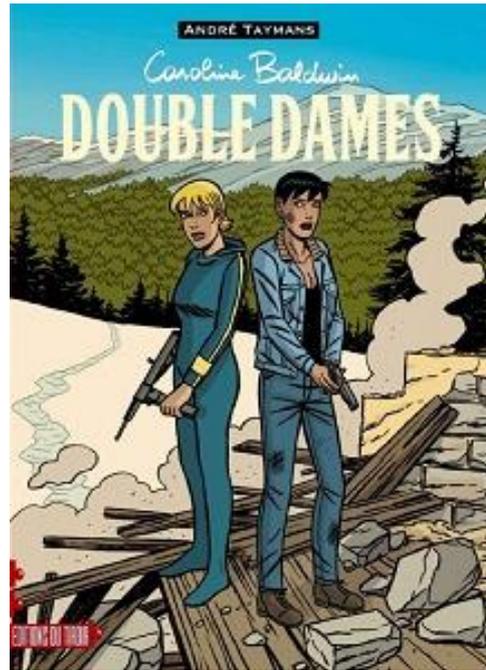


DOUBLE DAMES

Caroline Baldwin est l'héroïne éponyme d'une série de bande dessinée belge créée par André Taymans en 1996. Cette saga a été récompensée à la Fête du Livre de Seraing en 1998 et comme Meilleur album au Festival de Darnétal en 2001. « Double dame » s'insère entre les tomes 16 et 17 et remet sur le devant une des plus jolies enquêtrices du monde des phylactères. Le temps n'a pas eu d'effets sur elle et, comme au premier jour, elle reprend ses activités sans se soucier le moins du monde de ce qui l'entoure. D'une beauté sans artifice, maquillage léger et cheveux courts, il émane d'elle un charme un peu sauvage, ainsi qu'une humanité à fleur de peau. D'un caractère appuyé, elle n'est cependant pas de celles qui s'en laissent conter. Refusant toute attache, elle mène son chemin en faisant preuve d'une vraie ténacité, toujours prête à investiguer là où d'autres regimbent à poser les talons. Lorsque le cadavre de Félix marchand est retrouvé au fond du lac, elle décide d'enquêter. Très vite, quelque chose cloche dans la version présentée par la police. Qui est Carlos ? pourquoi une série de mensonges ? Pourquoi la victime se prétendait-elle célibataire ? Suspense et poursuite se succèdent au menu de cet opus qui s'adresse à un large public.

Ed. du Tiroir – 46 pages

Sam Mas

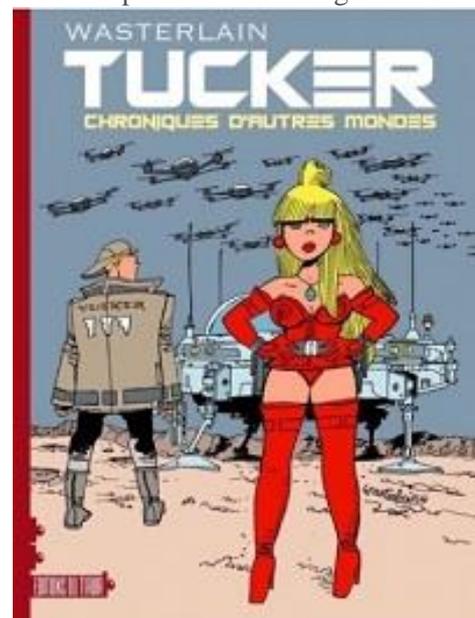


TUCKER – ENQUÊTES D'AUTRES MONDES

Avec « Tucker », Wasterlain nous plonge dans la science-fiction et nous expédie sur une planète lointaine comme on en voit dans les films *made in Hollywood*, avec des engins spatiaux, des lasers et des robots. Le gaillard qui donne son nom à la série est pilote de soucoupe volante et navigue dans les airs pour sauver l'univers d'ennemis menaçants. En jouant avec les codes, l'auteur donne à lire un récit déjanté qui caracole avec les poncifs pour mieux les détourner. Le dessin est nerveux et participe au rythme soutenu de l'histoire. La mise en couleur privilégie une palette pop pour montrer que rien n'est vrai et qu'il s'agit d'une récréation destinée à fidéliser diverses générations. Au fil des pages, on découvre que le dessinateur renvoie à quelques classiques. La séquence du canyon évoque la poursuite qui ouvre le premier volet de « Star wars » et les scènes de combat, quoique sanglantes, ne font jamais dans le glauque ni le macabre. Bien sûr, cet album s'adresse en priorité aux fans de *sci-fi* et aux passionnés de récits décalés. Si le tout se lit d'une traite, il importe de laisser au vestiaire ses principes rationnels, car les repères volent en éclats pour donner une fresque vrombissante et décapante. Avis à celles et ceux que ce type de lecture intéresse !

Ed. du Tiroir – 48 pages

Sam Mas



LE REGARD BLEU - SECONDE PARTIE

A travers le courrier laissé par ses grands-parents, Josette Daisomont exhume le passé, avec des instantanés qui renvoient aux années 1942 à 1972. L'occasion de se plonger dans une époque révolue, qui a vu la société se modifier en profondeur et remodeler la Belgique comme le reste du monde, en prenant part à la mondialisation en marche, aux progrès technologiques et aux mœurs en constante évolution. Après un premier tome qui couvrait la fin du XIXe siècle jusqu'au début de la seconde guerre mondiale, les protagonistes assistent cette fois à des avancées qui auraient pu paraître de la fiction peu de temps avant. Ainsi, éberlués comme tous les citoyens, ils découvrent les premiers pas de l'homme sur la lune. En souhaitant entrer dans l'intimité du foyer de Mi et Jo, l'auteure mêle la petite à la grande Histoire, dévoile des anecdotes familiales, donne vie aux petits carnets laissés par ses aïeux et se prend d'une affection particulière pour ceux-ci. Avec intelligence, elle évite le piège de la nostalgie et rend chacune des pages extrêmement vivantes. Afin d'enrichir le texte, elle a proposé de publier de nombreuses photographies qui permettent de placer un visage sur un nom, de reconnaître un lieu ou d'évoquer un instant. On assiste également à l'apparition d'un nouveau personnage par le truchement de la venue au monde de Josette, leur petite-fille, qu'ils ont pris sous leur aile après le divorce houleux de ses parents. Ce livre se singularise par un regard mêlé de tendresse qui ouvre bien grand les pans de la mémoire. Devoir utile, afin de ne pas oublier, puisque *oublier* revient à laisser mourir définitivement !

Ed. du Tiroir – 334 pages

Daniel Bastié



GRASSET  JEUNESSE

PETITS PORTRAITS DE CHATS

Le chat a joué un rôle prépondérant dans nos civilisations. Autrefois, on lui prêtait certains pouvoirs. Longtemps, on lui attribuait la faculté de quasi-immortalité en raison de sa disposition à survivre à des chutes de plusieurs mètres de hauteur. Ne leur prête-t-on pas encore sept vies ? Ne raconte-t-on pas toujours qu'ils portent bonheur ou que, de couleur noire, ils augurent la guigne ? On les a encore tout un temps associés à des créatures proches des sorcières ou de Satan. Enfin, on en a fait des animaux de compagnie admirés par les intellectuels. Le livre « Petits portraits de chats » n'entend pas discuter de leur nature ni de leur rôle dans notre société, mais se contente d'aligner une série de poèmes signés par des plumes insignes. L'occasion de (re)découvrir le nom de Charles Baudelaire, Edmond Rostand, Jacques Roubaud, Lewis Carroll, Maurice Carême, Guillaume Apollinaire et quelques autres afin de tirer quelques portraits qui donnent à voir la multiplicité de leur caractère et la façon dont les hommes de lettres se sont penchés sur leur cas. Au fil des pages, on traverse donc les époques pour admirer des formes et des styles bien variés, allant de l'épure à la complexité. Pour illustrer les vers sélectionnés, commande a été passée à un panel de dessinateurs, dont Sandrini Bonini, Nathalie Choux, Rébecca Dautremier, Maxime Drouen et Gérard Dubois. Ce bel album grand format cartonné a été conçu pour la jeunesse avec le double objectif de la familiariser aux grands auteurs tout en l'amenant à rêver, à sourire et à réfléchir. Un livre à commander au Père Noël pour les étrennes de fin d'année !

Ed. Grasset Jeunesse – 24 pages

Daniel Bastié



UN MONDE HORS CHAMP – DERRIÈRE LA CAMÉRA DE XAVIER BEAUVOIS

Le film est récemment sorti sur les écrans français et jette un pavé dans la mare pour rappeler -ô combien !- les difficultés sociales peuvent frapper les citoyens de plein fouet, ici comme ailleurs. Intitulé « Albatros », ce long métrage suit les pas d'un gendarme marié et père de famille, qui mène une existence paisible jusqu'au jour où son quotidien bascule quand il tue par accident un agriculteur qu'il tentait de sauver. Un récit raconté avec une rare humanité. Pour la première fois de sa carrière, le cinéaste a accepté sur son plateau des regards extérieurs. En l'occurrence, ceux de Dominique Thiéry et Catel Muller. L'opportunité pour eux de raconter la genèse d'une affiche, les coulisses d'un tournage, les positions du maître de projet et l'évolution du jeu des comédiens. Grâce à leur prose et à une série de dessins, ils divulguent le mode d'emploi d'une œuvre, la fabrication d'un objet à voir dans les salles et le portrait d'une région (la Normandie) qui a accueilli des hommes et des femmes prêts à accomplir une prouesse collective.

L'ouvrage se boucle par une interview de Xavier Bauvois, généralement fort discret face aux caméras de la presse et qui revient sur les tenants et les aboutissants de son *bébé*, ainsi que par le générique pour présenter chaque officiant. Un livre qui intéressera les cinéphiles, mais également tous les amoureux de belles créations contemporaines et les curieux.

Ed. La Table Ronde – 316 pages

Daniel Bastié

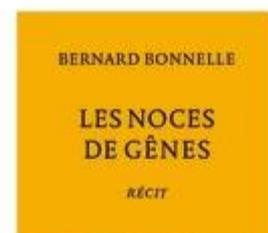
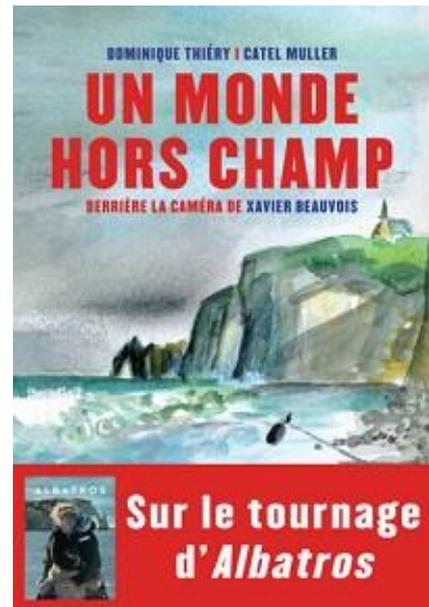


LES NOCES DE GÊNES

Bernard Bonnelle a perdu récemment son épouse. Un deuil douloureux qu'il peine à porter, même s'il sait que la vie doit se poursuivre en allant de l'avant. A travers ce livre, il rend hommage à la disparue, celle qu'il a rencontrée en décembre 86 et qui, depuis, ne l'avait plus quitté. Une compagne comme on n'en croise pas souvent, de celles dont on a envie de prendre la main pour la choyer à jamais. Avec un style tout en grâce et en douceur, il parle d'elle, de lui, surtout d'eux, de leurs voyages puis, beaucoup plus tard, de leur séparation brutale après une maladie foudroyante. Un abattement immense suivi du retour à la vie par le truchement d'une réconciliation avec le monde. Ce roman bref évite les travers du pathos et irradie par la beauté des mots. La joliesse des phrases qui galopent sert de prétexte pour prouver -faut-il en douter ?- que chaque jour mérite d'être vécu et qu'il est bien vain de ne pas mordre dans chaque instant de félicité avec force et gourmandise. Bien entendu, il est difficile de demeurer insensible à la justesse du sujet. On sait qu'on disparaîtra tous. Mais qu'est-ce que cela signifie pour de bon ? L'auteur achève son texte par cette confession : Ce regard (celui de son épouse), je le voyais joyeux comme aux premières minutes de notre alliance, sous les ombrages du jardin Borghèse. Je le savais indulgent à mes fautes et plein de confiance, dans l'attente du jour heureux où nous serons enfin réunis. »

Ed. La Table Ronde – 85 pages

Sylvie Van Laere



LÈVE-TOI ET TUE LE PREMIER

On connaît la politique de représailles d'Israël, mais pas à ce point ! Le journaliste d'investigation Ronen Bergman jette un pavé dans la mare en relatant une série d'assassinats ciblés menés par le Mossad, le Shin Bet et l'armée. Des faits connus ou volontairement tenus jusqu'ici dans l'ombre des médias. Il ressort de la lecture de cet ouvrage une sensation de malaise. Marqués par la Shoah et persuadés que la menace n'est pas éteinte, le peuple juif se croit (ou se sait) en perpétuel danger, en état de guerre quasi-quotidien et sur le qui-vive. Etat d'esprit qui explique le pourquoi de mesures radicales prises contre tous ceux qui menacent le pays et ses habitants. Face au danger d'annihilation, les liquidations extrajudiciaires apparaissent comme le moyen idoine de survie. Au fil du temps et encouragés par les avancées technologiques, les dirigeants ont fait de leurs agents de vrais James Bond, au point de les hisser parmi les plus habiles machines à liquider toute opposition. Avec des détails d'une belle précision, l'auteur relate un nombre impressionnant de traques qui ont débouché sur des opérations d'éradication, visant à réduire au silence des auteurs d'actes terroristes autant que des cadres politiques, des hauts gradés et des scientifiques de pays hostiles. Si certains faits sont bien connus comme l'exécution des Palestiniens responsables du décès des athlètes israéliens lors des Jeux Olympiques de 1972, d'autres ont fait l'objet d'une énorme omerta, faute de preuves tangibles ou d'aveux.

Ed. Le Livre de Poche – 1179 pages

Daniel Bastié

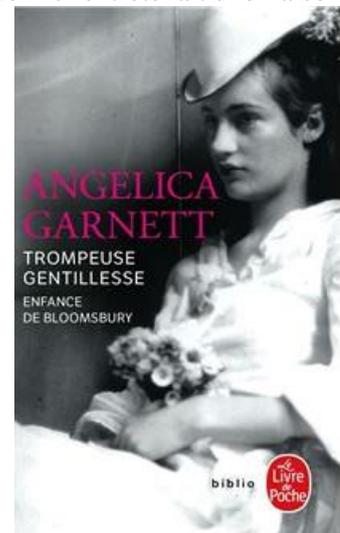


TROMPEUSE GENTILLESSE

Née en 1918, Angelica Garnett a été la fille de Vanessa Bell, peintre et sœur de Virginia Woolf. Elle a vu le jour à Charleston, dans le Sussex. Chez elle, se réunissait alors la fine fleur de l'intelligentsia britannique : Virginia Woolf, John Maynard Keynes, E.M. Forster, Roger Fry et, parmi plusieurs autres, David Garnett. A dix-sept, elle a découvert qu'elle était le fruit de l'union de sa mère avec le peintre Duncan Grant, devenu entretemps son mari, avant de s'apercevoir que ce dernier entretenait une liaison avec David Garnett, l'homme qu'elle a épousé. Avec cette autobiographie publiée en 1985, Angelica Garnett brosse un portrait vivant de sa jeunesse dorée en Angleterre et démystifie sans vergogne l'apparat du cercle des intellectuels de l'époque. Dans cette société extraordinairement libre, elle a passé des années radieuses, avant d'en déplier les artifices et les ficelles. Son désenchantement s'est rapidement hissé à la hauteur des déconvenues. Sans remettre en doute le talent des protagonistes qui l'entouraient, elle s'est évertuée à les faire descendre de leur piédestal, les ramenant à leur rôle de citoyens bardés de qualités et ... de défauts. Aujourd'hui réédité, ce manuscrit a fait l'objet d'un tsunami lors de sa publication. C'était la première fois que les lecteurs britanniques pouvaient lire, composé de l'intérieur, un témoignage aussi critique sur le groupe dit de *Bloomsbury*, composé d'intellectuels *aux rêves pacifistes*.

Ed. Le Livre de Poche – 286 pages

Daniel Bastié



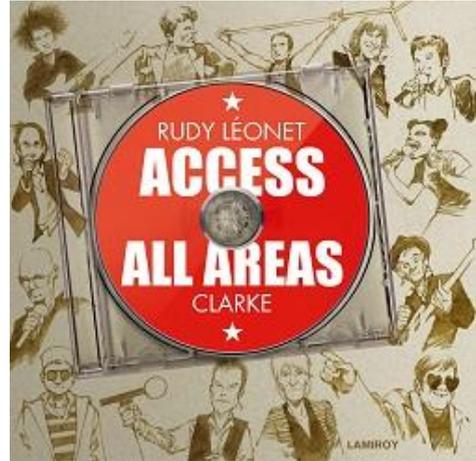
ACCESS ALL AREAS

Rudy Léonet est un couteau suisse, dans la mesure où il multiplie les casquettes, travaille à la fois comme animateur et directeur de radio, ainsi que comme chanteur et parolier. Une carrière débutée il y a bien longtemps sur *Radio 21*, avant de passer à *Couleur3* et d'évoluer sur *Pure FM*. Spécialisé dans la variété et fervent amateur de festivals, il a mis sa passion au service de son job pour se balader, micro à la main, dans les coulisses des concerts et y rencontrer une série de peintures de la pop. Il a traversé quatre décennies sans relâcher la pression, toujours à l'affût de nouveautés, fidèle en amitié autant que dans ses convictions artistiques. Avec « Access all areas », il nous offre un accès VIP pour aller à la rencontre de plusieurs célébrités d'une manière dont on les a rarement découvertes,

sans souhaiter jouer l'excentricité à tout prix, mais en se voulant vrai. Au fil des pages, on découvre Elton John, Marilyn Manson, Peter Gabriel, Patrick Juvet, Dave Stewart, Robbie Williams, Boy George, Dépêche Mode, Duran Duran, Daniel Balavoine, Serge Gainsbourg, U2 et bien d'autres. L'émotion est grande, d'autant plus que certains artistes nous ont quittés. Bien entendu, ses souvenirs possèdent une force rare, mais évitent les lieux communs et la nostalgie inutile. On se doute évidemment qu'une sélection a été établie en amont. Pourquoi eux et pas d'autres ? Une question. Que vient faire Lorie dans cet album de souvenirs ? Elle était bien mignonne la native du Val d'Oise, mais mérite-t-elle pareil hommage à côté d'énormes stars du show-business ? Notons les dessins de Clarke.

Ed. Lamiroy – 80 pages

Daniel Bastié



Lamiroy

L'ASSEMBLÉE DES LOUPS

L'univers des fables est unique dans la mesure où il croque nos semblables pour nous inviter à un voyage en introspection. Délaissant sa guitare et le micro de chanteur pour le stylo de conteur, Francis Lalanne sait ciseler sa prose ou faire rimer les vers. Avec un style enlevé il se glisse dans les pas de Jean de La Fontaine pour prêter des tempéraments humains à une série d'animaux et faire s'aligner chevreuil, colombe, guêpe, cerf, moineau, rouge-gorge, guêpe, vache, putois et, bien sûr, loup (titre oblige !). Quelques personnages bipèdes entrent également en scène, qu'ils soient chamelier, mendiant, garde, paysan ou métayer. Sans préambule inutilement long, il pose des climats pour bien vite arriver au nœud du récit et lui opposer une morale digne des meilleures fables lues au cours de ma jeunesse. Même si le genre est tombé en désuétude, il porte en lui une force radicale qui fait office de parabole. La fable n'a pas seulement pour objectif de distraire, mais d'illustrer la nature humaine dans tout ce qu'elle possède d'épars, de riche et de florissant, sans omettre de pointer le regard sur ce qui crisse dans le bel engrenage des relations. L'occasion de dénoncer des défauts, des vices, quelques péchés de grande importance ou pas, de parler des liens entre personnes et de placer les points sur les *i*. Enfin, en s'inscrivant dans la grande tradition des fabulistes, l'auteur n'hésite pas à se lancer un défi, tout en sachant que la mode est aux polars urbains durs et purs, à l'érotisme et à la violence. En allant à contre-courant, il lâche la bride et galope cheveux au vent. Une surprise agréable !

Ed. Lamiroy – 86 pages

Paul Huet

Francis Lalanne
L'ASSEMBLÉE
DES LOUPS
FABLES



Lamiroy

MISHA, LE POISSON ROUGE ET L'HARMONICA

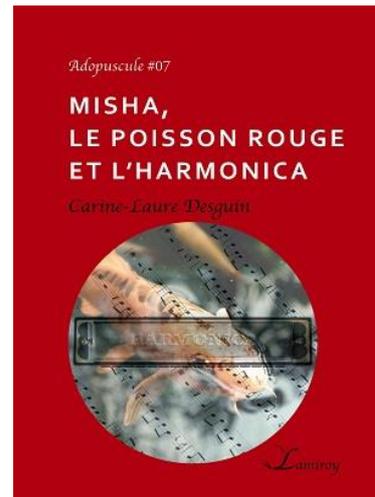
Misha, une petite fille de neuf ans qui joue de l'harmonica, et aime dessiner, parce que les dessins peuvent mener « loin », nous entraîne dans un tourbillon voyageur et des rencontres grandes comme des chamboulements.

Du Ri du Cheneau aux plaines du Caucase, d'échappées belles à de sombres rendez-vous avec l'histoire, elle nous invite à plonger dans des eaux froides, à croiser d'étranges trains emplis de visages éteints, à traverser un champ de tournesols, y surprendre une oreille sans tête, un homme sorti d'un tableau, un autre aux ancêtres avalés par le fleuve et à nous envoler au-delà de montagnes qui saignent...

On l'aura compris, ce conte, atypique, un rien allumé, empli de magnifiques envolées poétiques et de puissantes métaphores, s'adresse aussi bien aux adolescents qu'aux « autres ». Peu importe la tranche d'âge, « les ados et les autres » ne manqueront pas de s'offrir, en fin de parcours, un carnet de dessins à remplir de poudre d'étoiles ainsi qu'un harmonica.

Editions Lamiroy (collection Adopuscules #7) - 33 pages

Kate Milie



CONTES BIZARRES 3

Je n'aime pas beaucoup parler de mes écrits, par coquetterie, fausse humilité ou plus simplement par gêne ! Tous les auteurs estiment à tort ou à raison que ce qu'ils écrivent est extraordinaire et digne de figurer au panthéon de la littérature, même si en fin de compte ça ne fait jamais qu'un livre de plus (on publie plus ou moins cinq cents nouveaux romans et recueils de nouvelles chaque année) et très peu rencontrent du succès pour ne pas dire de lecteur. Mais le choix est vite fait, ou bien on en parle, au moins à sa sortie et puis « à dieu vaille », ou on enferme le manuscrit dans un tiroir et on passe au suivant. Tout comme certains peintres qui ne sortent jamais de l'anonymat et entassent leurs toiles contre les parois de la cuisine (parfois ils les rangent même face contre le mur) et tout est dit !

J'aime ce que je rédige ou, pour être plus exact, j'aime bien et cela vient du plus profond de moi. J'ai la vanité de croire que d'aucuns le pensent : pas des masses, mais quelques-uns quand même, aussi je prend la peine de le faire savoir avec mes petits moyens. Je viens de publier chez mon éditeur fétiche "Chloe des Lys" mon dixième ouvrage, une suite de mes « Contes Bizarres », le troisième et je vous les propose pour ce qu'ils valent.

Trois histoires bizarres que vous parcourrez peut-être en vous demandant si leur auteur a encore toutes ses facultés intellectuelles mais là n'est pas la question : cet écrivain n'a pas toutes les cases à la bonne place, nous sommes d'accord, mais ce sont les siennes et il y a gros à parier que vous connaissiez le même problème. Sauf, que vous ne l'écrivez pas noir sur blanc sur du papier vélin. Bon ce n'est pas bien grave, il faut le savoir. C'est tout !

Ed. Chloé des Lys

Bob Boutique

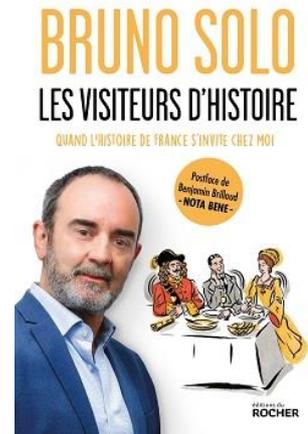


LES VISITEURS D'HISTOIRE

Après les commentaires devant le distributeur de boissons chaudes du format court « Caméra café », Bruno Solo revient aux civilités avec un ouvrage qui lui permet d'inviter à sa table une série d'hôtes prestigieux issus de nos plus belles pages de l'Histoire de France, des personnalités insignes et qui se prêtent à une série d'échanges drôles, voire décalés. Ce n'est pas tous les jours qu'on a l'opportunité de tutoyer Aliénor d'Aquitaine reine de France, Théophraste Renaudot créateur de *La Gazette*, René-Robert Cavelier explorateur mégalomane du Mississippi, le chevalier d'Eon à la sexualité ambiguë et, parmi beaucoup d'autres, Georges Mandel politicien clairvoyant face à la menace nazie. La sélection des convives a forcément relevé de la subjectivité, avec tout ce que cela comporte. Bref, une soirée arrosée qui promet quelques vérités et de belles libations. En maître de cérémonie, l'auteur se pique de relancer la conversation avec des questions qui parfois fâchent et s'amuse à remettre les pendules à l'heure. L'idée consiste à dégonfler certains mythes, à ôter le lustre de l'une ou l'autre légende, à replacer chacun dans son contexte et à amuser le lecteur tout en l'instruisant. Afin de peaufiner ce résultat, Bruno Solo ne s'encombre d'aucune limite tout en restant courtois. Il suffit cependant de connaître le bonhomme pour s'attendre à un feu d'artifice empreint d'un ton caustique et humoristique. Enseigner l'histoire de cette manière, pourquoi pas ? A titre d'information, Jo Gérard avait pratiqué de son vivant ce qu'il qualifiait d'interviews historiques, se targuant d'interroger de vive voix Jules César, Napoléon Bonaparte et bien d'autres. Cela remonte aux années 80 !

Ed. du Rocher – 302 pages

Daniel Bastié

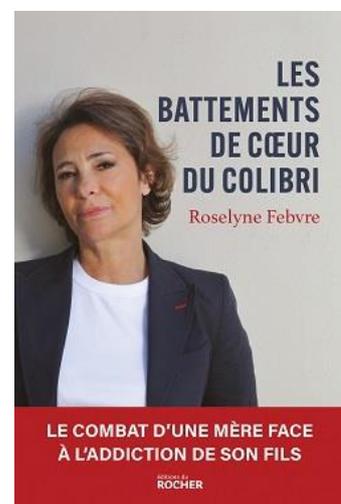


LES BATTEMENTS DE COEUR DU COLIBRI

La drogue fait partie de ces fléaux qui vicient les rapports humains. Il n'y a pas que la personne addict qui souffre, mais son entourage qui encaisse les uppercuts à répétition, tétanisé dans un chaudron d'impuissance et condamné à voir l'autre se détruire lentement. Roselyne Febvre fait partie de ces mamans qui ont vu leur fils plonger dans la consommation de substances toxiques. Avant d'être confrontée à l'évidence du problème, elle a constaté de lentes métamorphoses de son comportement, avec des signes pas forcément révélateurs, mais qui témoignaient d'un problème réel : signes de fatigue récurrente, toussotements quasi-permanents, fréquentations d'amis peu reluisants, prise d'amphétamines, vol d'argent. A travers un texte bouleversant, elle raconte son combat au quotidien et se met à nu avec courage et sans tabous. A mesure que le récit progresse, on découvre le désarroi d'une femme qui demeure impuissante, ne sait pas à quels saints se vouer et qui espère une aide urgente. La descente aux enfers d'Arthur passe par des épreuves successives telles que des études avortées, des mensonges en cascade, des errances entre commissariat et hôpitaux. Puis, il y a les médecins qui peinent à trouver une solution en proposant des internements en vue de le sevrer et en suggérant des ordonnances toujours plus chargées comme substituts aux produits illicites. Cet ouvrage ne propose pas de solution, puisque la réponse doit venir du principal intéressé. Personne ne peut le sauver si ce n'est lui-même. Encore doit-il être suffisamment fort pour lutter, se rendre compte de la gravité de la situation, se battre contre un mal dont peu se rendent compte de la vigueur. Il s'agit un peu de l'histoire de Sisyphe ou de la quête de Don Quichotte. Une guerre sans fin ! Même si on sait que, parfois, la lumière parvient à briller au bout d'un tunnel où roulent des ténèbres handicapantes. Un témoignage dur et utile !

Ed. du Rocher – 264 pages

Julie Plisnier

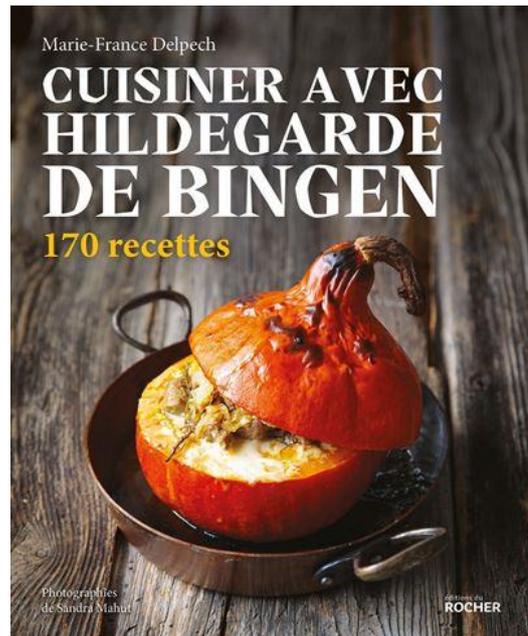


CUISINER AVEC HILDEGARDE DE BINGEN

Hildegarde de Bingen est considérée comme la première naturaliste allemande. Née en 1098 et décédée en 1178, elle était une moniale bénédictine visionnaire pour son temps, douée de nombreux talents, dont celui de guérisseuse. Son savoir, elle le tenait de l'observation des plantes et s'en servait à des fins thérapeutiques. Bien entendu, elle s'est servie de ses observations pour les mettre en pratique dans la cuisine, en utilisant les vertus de plusieurs ingrédients tels que le fenouil, l'épeautre, les châtaignes et bien d'autres épices alors peu utilisées au quotidien. Marie-France Delpéch a eu l'idée d'effectuer un voyage dans le temps pour se replonger dans les études de la célèbre religieuse afin d'adopter une alimentation plus saine, dynamique et vivifiante. L'occasion de proposer cent septante recettes selon les principes de Hildegarde de Bingen adaptées à tous les goûts et à toutes les saisons, testées et approuvées par sa famille. Cet ouvrage est introduit par un rappel des bienfaits et des bases de cette alimentation, avec une série de conseils pratiques sur les ingrédients clés. Ce qui est ici proposé n'a rien d'un régime ni d'un effet de mode, mais prône les vertus d'une nourriture simple et gustative, sans chichis et relativement facile à mettre en place.

Ed. du Rocher – 188 pages

Sylvie Van Laere



MÈRES, SOYEZ FORTES POUR VOS FILS

Le rapport d'une maman avec son fils est fusionnel, exceptionnel. Elle se sent vraiment femme après avoir enfanté. Pour elle, le monde s'ouvre différemment. Néanmoins, fort vite, elle sait qu'elle devra poser une distance entre elle et l'enfant pour le laisser grandir sans l'étourdir, l'éduquer en fonction de sa personnalité et ne pas devenir étouffante au point de le brider dans ses gestes quotidiens. Meg Meeker a choisi d'écrire un livre pour aider les mères à voir clair dans la complexité des émotions. Etudier la mécanique de la relation adulte-enfant tient parfois de l'exercice périlleux. On ne naît pas mère, on le devient ! Voilà donc un manuel de survie à l'intention des femmes qui adorent leur fils, mais qui se culpabilisent en croyant que leurs efforts ne seront jamais suffisants pour atteindre leur objectif. Affirmons-le tout de go : la mère parfaite n'existe pas et c'est tant mieux ! Il faut donc concevoir cet ouvrage tel un outil pour comprendre et découvrir qui elles doivent réellement être pour leur fils, en s'imposant certaines limites. L'une de ces dernières étant de ne pas oublier de vivre pour soi, autrement elles risquent d'omettre qu'elles méritent autant que les autres de s'épanouir sans contraintes. Chaque chapitre de cet ouvrage a donc pour vocation d'ouvrir (ou d'entrebâiller) des portes afin d'assurer des relations sereines, saines et moins stressées lorsqu'il s'agit d'élever un garçon dont elle pourra être fière.

Ed. Artège – 348 pages

Sylvie Van Laere



LES PERLES DU CURÉ

Les perles du curé sont de retour après le succès d'un premier volume qui s'est bien vendu. L'occasion de se poiler avec une série de blagues liées au monde paroissial, à ses fidèles et, bien entendu, aux prêtres. Qui mieux qu'un religieux pour raconter le *meilleur* du *meilleur* et rire de lui-même ? Maintenant, il convient de préciser que ce tome reste politiquement correct, sans aucune histoire en-dessous de la ceinture (qui circulent un peu partout sur le Net et dans les cercles estudiantins) et en évitant tout ce qui touche de près ou de loin à la pédophilie dans l'Eglise (sujet qui fâche avec raison et bien trop grave pour ne pas le prendre au sérieux !). On le sait, l'humour possède une vertu presque miraculeuse pour décoller de la morosité du terrain et nous faire oublier la pandémie qui revient pour une quatrième vague. Aux cinq cent cinquante perles déjà déployées dans le volume précédent, en voilà quatre cent quarante-cinq supplémentaires. Allant toujours plus loin, le père Bruno Delaroche brocarde aujourd'hui les théologiens de haut vol, les prières et sacrements, les dogmes, les quêtes et autres revenus, le tout sans méchanceté et avec un ton bon enfant. Une nouvelle fois, la p(r)êche (miraculeuse) nous rappelle à quel point l'être humain peut être faible, naïf, empoté et victime de lapsus qui génèrent des sourires appuyés ou non. Tout ce qui a été ici collecté dépasse très souvent la fiction et souligne combien il est utile de clamer bien fort : « Gloire à Dieu, mais pieds sur terre ! ». Un best-of qui, on le découvre, s'adresse en priorité au cercle des croyants. Pas des blagues à se décrocher la mâchoire, mais des histoires amusantes à prendre au premier ou au deuxième degré. En voilà un exemple en guise de mise en bouche :

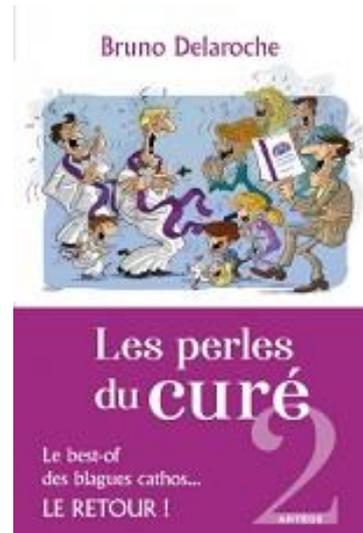
Dialogue entre collègue

- *Cette fois, c'est décidé, notre fils sera baptisé dimanche*

- *Dimanche, Dimanche ... Quel drôle de nom pour un bébé !*

Ed. Artège – 249 pages

Sam Mas



ARTEGE
ÉDITIONS

PÈRES, SOYEZ FORTS POUR VOS FILLES

Être parents, c'est merveilleux, mais tellement difficile ! A la naissance d'un enfant, personne ne leur procure un manuel qui dit : « Voici comment être un bon parent ! », même si des spécialistes sont à leur écoute. L'éducation se révèle souvent un long parcours semé de bonheurs et d'embûches. Egratignant les théories féministes qui visent à annihiler la masculinité, Meg Meeker, médecin pédiatre, soutient que le père demeure la figure incontournable de toute petite fille et qu'il trace plus que quiconque la voie à suivre. C'est lui qui la dotera de la force intérieure et de la capacité au moment d'affronter les épreuves de la vie, de s'épanouir et de réussir. Mieux aimer sa fille peut cependant apparaître compliqué. Il ne s'agit pas de devenir un superhéros, mais de la protéger avec les moyens du bord, de l'informer, de la soutenir et d'être présent lorsqu'elle en a besoin. C'est également lui parler vrai, la mettre en garde contre les dangers de la société autant que de lui faire savoir à quel point l'existence peut s'avérer riche et savoureuse quand on sait par quel bout l'appréhender. En se basant sur de nombreux contacts qu'elle a eu avec des familles, l'auteure se base sur son expérience pour tirer des conclusions qui ne prétendent pas être le sésame, mais qui répondent à des questions, proposent des pistes, écornent des idées préconçues et s'apparentent à quelques trucs que tout papa doit connaître.

Ed. Artège – 273 pages

Sylvie Van Laere



MEURTRE D'UN BARON ALLEMAND

Après seize années à la tête de l'Allemagne, Angela Merkel entre dans les livres d'Histoire en devenant la première femme à la tête du pays, mais aussi en quittant son poste de son plein gré sans être poussée vers la sortie. Néanmoins, elle ne se doutait sans doute pas qu'elle allait devenir un personnage de fiction sous la plume du romancier David Safier, auteur de nombreux best-sellers tels que « Maudit Karma » et « Jésus t'aime ». La voilà donc retraitée dans un petit village rural. Loin du brouhaha de la capitale, elle passe des journées reposantes en compagnie de son époux et de son chien Poutine, avec lesquels elle se lance dans des balades interminables. Pourtant, l'activité lui manque. Quand le cadavre du baron Von Baugenwitz est découvert dans les oubliettes du château familial situé non loin de chez elle, elle songe directement à un meurtre. Bien décidée à éclaircir ce mystère, elle se met sur la piste d'un potentiel assassin. Une fois la surprise passée de découvrir l'ancienne chancelière dans la peau d'une Miss Marple moderne, on suit agréablement une enquête cosy qui nous emporte au fil des indices qui se succèdent. Comme elle le faisait en politique, Angela dépense toute son énergie pour montrer au commissaire (qui a classé l'affaire) qu'elle possède de la détermination et qu'elle peut encore servir la nation. Néanmoins, se lancer sur les traces d'un tueur ne doit pas faire oublier que ce dernier pourrait lui faire quitter définitivement la scène si elle se rapproche trop près de la vérité.

Ed. City – 336 pages

Daniel Bastié



City
éditions

COMMENT TE DIRE

Se rapprocher de l'autre n'est pas forcément une sinécure. Souvent, l'existence se charge d'endiguer les moments de félicité et retient les élans. Arthur Neil est un écrivain à succès, dont les romans s'arrachent en librairie, et qui passe l'essentiel de son temps le nez plongé dans la rédaction de ses manuscrits. Revers de la médaille, il peine à trouver l'âme sœur. Le jour où son regard croise celui d'Emily dans le cadre d'une séance de dédicace, il sent que des liens ténus s'articulent entre eux. Toutefois, il n'a pas le temps de retenir la jeune femme, car elle disparaît dans la foule. Malgré la fugacité de cet instant, il prend conscience que l'image de cette dernière sera gravée pour longtemps dans sa mémoire. En vain, il multiplie les efforts pour la retrouver et succombe à une immense mélancolie. Son ami Phil réalise qu'il est grand temps d'agir et déploie mille astuces pour l'aider à la revoir. De la sorte, il espère que la belle volatilisée mettra un terme à son état dépressif. Lorsqu'ils se réunissent enfin, fort est de constater que tous deux peinent à avancer dans la vie avec sérénité, abîmés par des douleurs passées. Ensemble, seront-ils plus forts ? Alors, pour ne pas gâcher leurs retrouvailles, ils s'efforcent de panser les blessures et de redresser le front pour goûter aux joies nouvelles. Melissa Bellevigne signe un opus qui parle de seconde chance et qui prouve, faut-il en douter, que l'existence mérite d'être vécue et que rien n'est joué avant de pointer le mot fin. Si on doit retenir une leçon de cette histoire, ce doit être celle-ci : Personne n'est destiné à être malheureux ! Cela dépend généralement du principal intéressé. Au lieu de geindre, il doit devenir le principal acteur de son parcours.

Ed. City – 315 pages

Amélie Collard



LA VIE À GRANDES ENJAMBÉES

Emmanuel Bianco se raconte à travers ce livre-témoignage. Un récit à la première personne qui parle de la spondylarthrite ankylosante, cette maladie inflammatoire chronique, caractérisée par une atteinte des articulations vertébrales à tendance fusionnelle et qui atteint 0,1 à 0,2% de la population générale, avec deux fois davantage d'hommes que de femmes. Sa cible privilégiée : les personnes âgées entre quinze et trente ans. L'occasion de rencontrer un garçon heureux, en couple depuis des années, pourvu d'un boulot qui lui plaît et athlète de compétition. Puis, un jour, une fatigue terrible le tétanise et le diagnostic des médecins tombe sans appel. Rapidement, il voit ses espoirs se déliter et une descente aux enfers le plonge dans le marasme à mesure qu'il voit un gigantesque vide s'établir autour de lui, car il perd son emploi, sa compagne le quitte et ses amis ne savent pas de quelle manière le soutenir dans l'épreuve qu'il traverse. Il songe même à mettre un terme à son existence, puis un sursaut d'espoir l'agite. Non, la vie mérite d'être vécue ! Il se fixe dès alors un objectif : courir un semi-marathon ! Ce livre est le résultat de deux ans et demi de travail, d'émotions, de rire, de douleurs, de doutes et d'incertitudes pour un résultat qui se veut à la fois un message d'espérance pour tous ceux qui souffrent, mais surtout une balade dans le mental d'un être humain qui refuse l'accablement et la défaite. En filigrane, l'auteur parle de notre système de soins et du suivi des patients. Une morale se met d'elle-même en exergue : Jamais la maladie ne doit endiguer les rêves. Le renoncement est le début de la fin et faire face revient à prouver que, quoi qu'il advienne, l'existence irradie de félicités toujours bonnes à saisir. Une incroyable leçon de courage !

Ed. City – 251 pages

Julie Plisnier



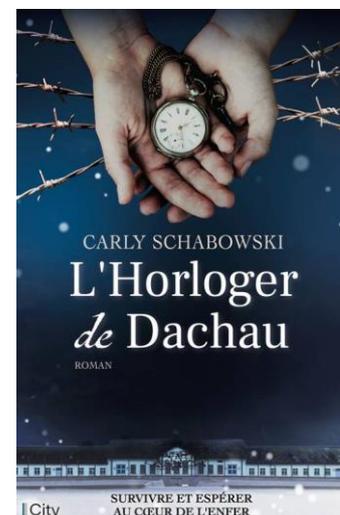
City
éditions

L'HORLOGER DE DACHAU

Dachau reste un des camps nazis où les pires exactions se sont commises. Un lieu toujours connoté d'une réputation sinistre. En étant parqué dans un wagon à bestiaux, Isaac ne sait pas encore qu'il devra sa survie à ses talents d'horloger. Arrivé à destination, les SS le séparent de ses compagnons d'infortune et l'emmènent au domicile de l'officier Becher. Ce dernier lui assène : « Lorsque je t'ai vu avec ta pochette d'outils, j'ai tout de suite compris que j'avais affaire à un homme de talent et je me suis dit qu'il fallait que je profite de ce don pendant ton séjour ici. Vois-tu, j'ai ici une horloge grand-père qui m'a été offerte par le Führer en personne. Un des nombreux trésors qui appartiennent désormais au Reich. Malheureusement, elle ne sonne plus. Nombreux sont ceux qui ont essayé de la réparer et tous ont échoué. Mais toi, je pense que tu es l'homme de la situation. » Dès cet instinct, il sait que sa vie dépendra du bon vouloir du responsable allemand, qu'elle tiendra à très peu de choses. Malgré le danger omniprésent, il s'affaire à son nouveau travail, tout en voyant défiler maintes horreurs. Suspendu au présent, il s'amourache d'Anna, juive comme lui et obligée de servir le responsable du camp en tant que femme de ménage. Pourtant, dans un monde où tout peut se briser en quelques secondes, l'amour n'a pas de place. Pour vivre libre et heureux, il sait qu'il importe de se battre et de ne jamais perdre espoir. Anna pourra-t-elle un jour devenir sa compagne ? Carly Schabowski signe un roman qui parle d'une époque terrible et se sert de mots justes pour laisser naître l'émotion.

Ed. City – 350 pages

Daniel Bastié

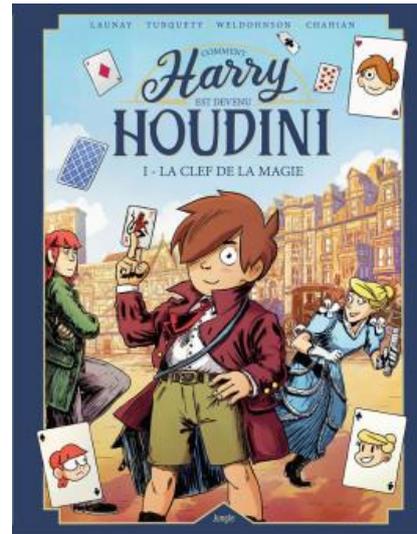


HARRY HOUDINI – LA CLEF DE LA MAGIE

Harry Houdini a été sans contestation possible l'un des plus grands magiciens de tous les temps. Une véritable star au début du XXe siècle, de ceux qui fascinaient les foules avec des tours de plus en plus impressionnants et ... dangereux. Plutôt que de revenir sur sa biographie, le trio Francis Launay, François Turquety et Weldohnson se sont attaché à donner vie à cette vedette des foires et des cabarets en se réappropriant son existence. Pas question de demeurer fidèle à la réalité historique, mais de s'offrir un espace de liberté en extrapolant sur son enfance et en racontant de quelle manière il a atteint les plus hautes strates du show-business. Face à un univers d'adultes obsédés par le pouvoir et la richesse, notre jeune héros de dix ans doit faire son bonhomme de chemin. Pour cela, il peut compter sur Beth, une jeune lady un peu plus âgée que lui, et Jane, une fille issue des bas-fonds de New York. Cet album, premier d'une série, augure des suites. Une manière sympathique de se remémorer un illusionniste auquel de nombreux artistes actuels se réfèrent et qui est entré dans la légende en révolutionnant le domaine de l'illusion, utilisant avec intelligence les nouveaux procédés techniques et faisant appel à la physique pour parfaire ses numéros. Au demeurant, une bande dessinée attractive qui s'adresse aux plus de huit ans.

Ed. Jungle – 56 pages

Daniel Bastié

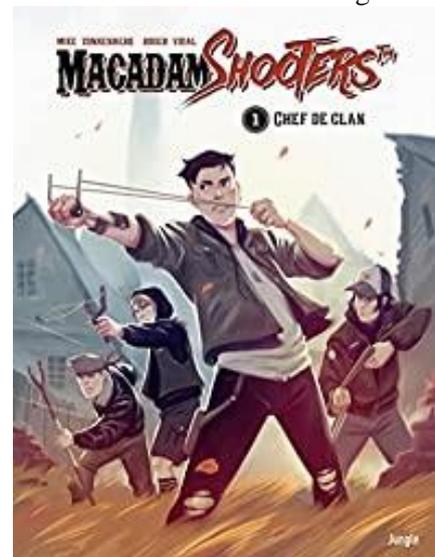


MACADAM SHOOTERS – CHEF DE CLAN

La crise économique a étendu son fléau au point de pousser les adultes à quitter la région, laissant les plus jeunes aux prises avec leur quotidien et amenés à se partager la ville. Rassemblés en clans, ils luttent pour garder leur squat respectif face à d'autres bandes qui ne demandent qu'à les déloger. Les affrontements deviennent par la voie des faits de plus en plus virulents et les différends se règlent à coups de lance-pierre. On peut parler de chaos généralisé. Alors qu'une trêve vient d'être décidée, l'atmosphère demeure électrique, avec de la défiance de part et d'autre. De chaque côté, on sait qu'il suffit d'une étincelle pour embraser le bûcher. Le scénariste Mike Zonnenberg a imaginé un récit dur qui fait penser au film « Gangs of New York » et au classique de la littérature « Sa majesté les mouches », avec des gamins qui s'approprient un monde et y dictent leurs règles. Le dessinateur Roger Vidal sert le récit avec un dessin sombre et réaliste. Il s'est fait connaître du grand public en signant les albums « Fukushima – Chronique d'un accident » et « Yeux gris ». A quatre mains, ils traitent avec pessimisme l'organisation sociale, le pouvoir et la loi. Le titre est la traduction littérale de « Les tireurs du macadam ». On ne pourrait pas être moins explicite !

Ed. Jungle – 64 pages

André Metzinger

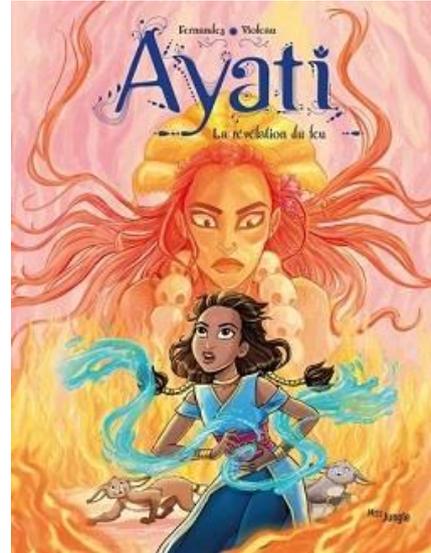


AYATI : LA RÉLÉLATION DU FEU

On commence à bien connaître Ayati, cette princesse indienne qui vit dans un palais qui ne lui correspond pas. Au cadre qui lui est imposé, elle préfère la liberté et l'aventure. Alors, bien sûr, elle tourne en rond et compte les heures qui s'égrènent dans la routine et le luxe. Tout change lorsqu'elle assiste à la fête des moussons. Le chingé Caïd disparaît à travers un miroir magique. N'écoulant que sa témérité, elle décide d'aller à sa recherche dans un monde dont elle ignore tout. Et si une divinité se jouait d'elle ? Fabien Fernandez signe la suite des aventures de cette héroïne particulièrement prisée des plus de huit ans et imagine un quatrième récit rempli de magie et de mystères. Sandra Violeau donne forme à l'ouvrage en jouant avec le découpage, en usant de la précision de son trait de crayon et en n'oubliant jamais qu'une bédé est faite avant tout pour distraire. A son actif, elle a œuvré pour Hachette, Disney et quelques autres grosses pointures du monde l'édition. Voilà un album sympathique qui se laisse lire d'une traite et qui n'a aucune autre prétention que de nous faire passer un agréable moment de fantaisie.

Ed. Jungle – 48 pages

Daniel Bastié

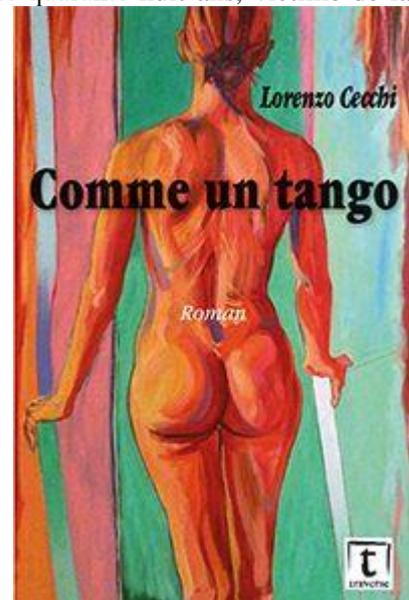


COMME UN TANGO

Ce livre se veut un hommage, un retour dans le passé, un regard dans le rétroviseur. Osvaldo venu chercher une vie meilleure en Belgique n'a jamais dépassé l'âge de quarante-huit ans, victime de la silicose, cette maladie pulmonaire incurable causée par l'inhalation de poussières dont été victimes énormément de mineurs. « Comme un tango » s'offre donc à lire tel un roman de transmission, une sorte de docu-fiction sur l'immigration italienne dans le Borinage, mais en insistant sur un microcosme familial : le foyer qui a vu grandir Vincent, entre son papa disparu beaucoup trop tôt et sa maman aimante. Au fil des pages, Lorenzo Cecchi ravive toute une époque, parle de gens humbles et courageux, de déracinement, de difficultés au quotidien, de pauvreté mais surtout d'une aventure peu ordinaire. En évitant le pathétisme, il use d'une plume vive et parfois drôle. Pour lui, il s'agit de ne pas oublier et de faire œuvre de pédagogie. La mémoire de celles et ceux qui ne sont plus continue de perdurer tant qu'on prend la peine de songer à eux. L'immortalité passe en partie par le souvenir ! Une leçon bonne à retenir, car elle vaut pour chacune et chacun ...

Ed. Traverse - 285 pages

Daniel Bastié

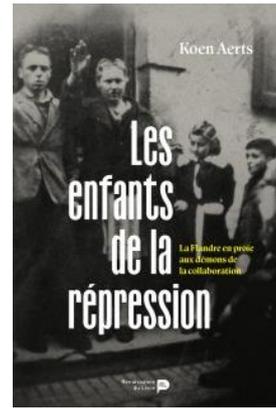


LES ENFANTS DE LA RÉPRESSION

La guerre est émaillée de situations qu'on préfère parfois inhumer. Pourtant, il convient de rappeler certains faits avérés pour que, plus jamais, ils ne se reproduisent, ne pas fausser les leçons rapportées par l'Histoire, mettre les points sur les i et estomper les rancœurs. En Flandre, la collaboration avec le régime nazi a vu fleurir bien des vocations. Si, pour beaucoup, la fin de la seconde guerre mondiale s'est assimilée à un soulagement, les enfants des fervents admirateurs d'Hitler ont été confrontés à maintes difficultés d'ordre pratique autant que familial, victimes de vengeance, de culpabilité et de rancune. Koen Aerts est allé à leur rencontre pour recueillir leurs témoignages. Ces jeunes d'hier racontent leurs souvenirs et parlent des motivations et des conséquences des actes de leurs parents. Pour certains observateurs, cette tranche du passé a creusé le sillon des nationalistes flamands, un héritage dont on peine à se débarrasser et qui, aujourd'hui toujours, encombre les débats politiques et les questions fédérales. Cet ouvrage se veut une évocation fidèle et sérieuse d'une époque où rien n'était véritablement facile, où chacun était amené à réagir en se fiant à ce qu'il pensait être le plus juste ou le plus intéressant pour lui et les siens. Le but n'est pas de condamner les prises de position, mais de saisir les mobiles en les recadrant dans leur contexte. Bien entendu, il reste compliqué de demeurer insensible aux faits, même s'ils se sont déroulés il y a environ quatre-vingts ans, alors qu'on connaît l'enchaînement de crimes engendrés par l'Allemagne dirigée par un des pires dictateurs du XXe siècle.

Ed. Renaissance du Livre – 329 pages

André Metzinger

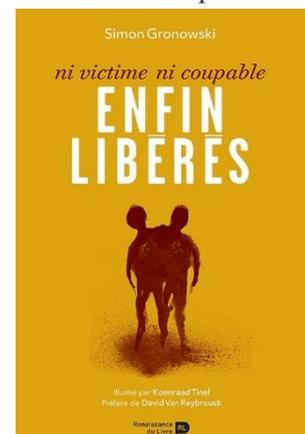


NI VICTIME, NI COUPABLE, ENFIN LIBÉRÉS

Le sort des juifs a été scellé par Berlin dès la prise du pouvoir par Adolf Hitler, un homme profondément antisémite qui rêvait d'une Allemagne pure, selon ses critères. Pour mener ses projets à terme, il a mis en place une série de moyens radicaux, allant jusqu'à ouvrir des usines de mort afin d'éradiquer les indésirables. En se débarrassant des clichés, Simon Gronowski raconte l'histoire des siens à travers un témoignage fort qui ne peut pas laisser insensible. Sa vie aurait pu être celle d'un garçon ordinaire de Bruxelles si la guerre n'avait pas étendu sa faux sur l'Europe. En 1943, sa famille a été arrêtée par la Gestapo et déportée à Auschwitz. Sa maman et sa sœur ont disparu dans les chambres à gaz. Quant à son papa, il a péri de désespoir en 1945. Par quel miracle, lui pas encore adolescent, a-t-il vécu à l'atrocité ? Aujourd'hui, toujours, il retourne cette question. La chance. Rien que la chance ! Pour échapper à la déportation (et à la mort), il a sauté du train qui emmenait les captifs vers une destination sans retour. La suite ? Il a survécu dans un pays en proie à toutes les exactions, vaille que vaille. Il avait onze ans. L'âge de l'insouciance. Son seul tort : être né juif ! Il a mis plus de soixante ans avant de parler de cette époque, de narrer ce qu'il a vécu. Pour illustrer son récit, Koenraad Tinel a mis sa plume au service de ce destin tragique, un artiste au passé tout aussi sombre puisqu'il est le fils d'un inconditionnel du führer, de ceux qui étaient prêts à toutes les extrémités pour servir son idéal. En évitant le ton qui fâche, ce livre se veut un témoignage à la première personne qui se contente de présenter une tranche d'Histoire à la première personne, sans haine, mais chargée d'une immense sensibilité qui laisse poindre l'émotion. Ici, il ne s'agit pas d'haranguer, mais de rappeler un temps pour mettre en garde contre la montée des extrémismes et le fascisme qui s'exhument de leur tanière par la voix de quelques partis, avec des bras qui se tentent et des discours qui préconisent des solutions à tous les maux en opposant les hommes pour sauver les apparences.

Ed. Renaissance du Livre – 112 pages

Paul Huet

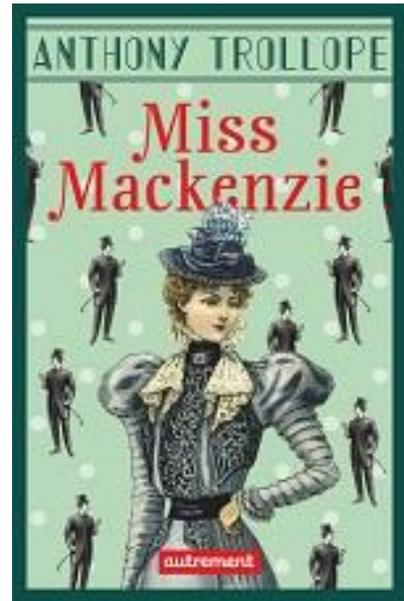


MISS MACKENZIE

L'argent contribue-t-il au bonheur ? La vie d'une *vieille fille* de trente-cinq ans est bousculée lorsqu'on lui annonce un héritage avantageux. Une somme d'argent qui devrait lui permettre de passer le reste de son existence dans le confort matériel. Du coup, alors que la nouvelle s'ébruite, les prétendants se pressent à sa porte. Parmi eux, Samuel Rubb l'associé un peu filou de son frère, le révérend Maguire et le cousin John Ball. Lequel choisir ? Puis, le susdit héritage est remis en question par un fâcheux concours de circonstances. Il va falloir un énorme sang-froid à l'héroïne pour éviter les mauvais choix et suivre son cœur. Anthony Trollope signe une chronique aigre de la société victorienne obnubilée par la richesse et le paraître. L'auteur y décrit avec talent les intrigues qui se tissent autour de Miss Mackenzie et les moyens qu'elle met en place pour ne pas tomber dans les griffes de ses prétendants qui, tous, affichent une physionomie peu sexy : le strabisme de l'homme d'église, le crâne chauve de John Ball et le physique lambda du businessman. Pourtant, il déploie un humour très british pour prouver à ces gentlemen que la dame n'a rien d'une oie blanche et qu'elle entend ne pas perdre son autonomie, même en convolant ! Enfin, ce livre nous plonge admirablement dans les mœurs de la société britannique des années 1860, avec de faux dandys qui cherchent à se caser tout en préconisant un hymen financièrement avantageux. La traduction est due à Laurent Bury.

Ed. Autrement – 525 pages

Amélie Collard



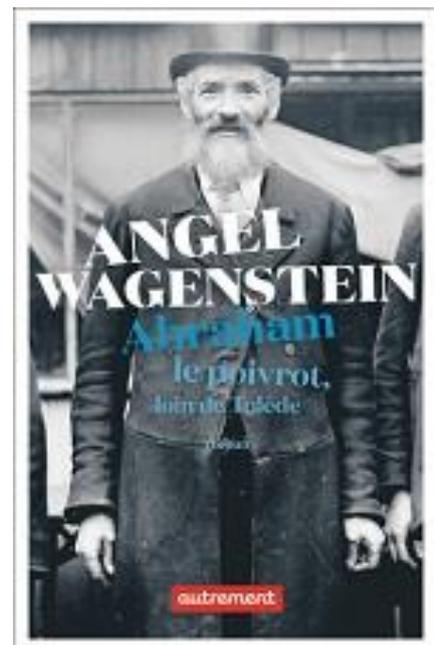
autrement

ABRAHAM, LE POIVROT

Ce roman est dominé par la figure d'Abraham le Poivrot : maître ferblantier, ivrogne céleste, affabulateur de génie et témoin privilégié de la fin d'une époque. L'occasion pour Angel Wagenstein de faire revivre tout un pan du passé en invoquant le nom d'un homme qui a marqué l'histoire familiale. En l'occurrence un grand-père qui séjournait à Plovdiv, une ville parmi les plus belles et les plus cosmopolites des Balkans. Au gré des glissements entre présent et passé, il raconte également l'histoire de Berto Cohen, son petit-fils, venu en Israël pour un colloque et dresser des liens entre une affaire de spéculation immobilière, le souvenir d'amours enfantines, l'actualité du Proche-Orient, la recherche du temps perdu et le portrait au vitriol de la Bulgarie actuelle. Ce livre se veut pour le lecteur une formidable opportunité de découvrir une période s'étendant des années 30 à nos jours, mais savamment orchestrée avec les périodes se succédant, sans que jamais on ne perde le fil du récit. Certains passages sont très drôles, empreints d'humour juif et de sagesse, mais aussi fort ironiques. Tout le charme de la coexistence pacifique mais pleine de controverses amicales entre les trois grandes religions monothéistes qui se côtoyaient dans un même quartier donne lieu à une réflexion sur ce que nous avons fait de la tolérance et de la cohabitation entre peuples. Néanmoins, malgré une gravité relative, le récit demeure empreint de tendresse et de nostalgie.

Ed. Autrement – 426 pages

André Metzinger



LES PARENTS NE SONT PAS RESPONSABLES DES NÉVROSES DE LEURS ENFANTS

Eduquer un enfant n'a jamais été assimilé à une sinécure et il n'est pas possible de faire sortir Harry Potter avec sa baguette magique des romans de J.K. Rowling pour livrer une recette prête à l'emploi. Pire, a-t-on les enfants qu'on souhaite ou sont-ils le reflet de la personnalité des parents ? Lorsqu'on étudie la question, on se rend à l'évidence que la chose n'est pas aussi explicite que certains le désireraient. Pour Edmund Berger, les influences extérieures sont limitées, voire contradictoires, et les adultes ne contrôlent pas autant qu'ils le souhaiteraient l'avenir de leur rejeton. S'il est légitime de s'inquiéter pour celle ou celui qu'on a mis au monde et qu'on voit grandir, il importe de ne pas se focaliser sur cette crainte. L'enfant reste un être autonome et il ne reproduit pas nécessairement ce qu'il perçoit à la maison. Ainsi, des parents compréhensifs, aimants et équilibrés n'auront pas forcément des enfants heureux et, a contrario, une famille difficile, dure et sans tendresse n'engendrera pas toujours des gosses névrosés ou mal dans leur peau. L'objectif de ce livre est de ruer dans les brancards et d'aller à contre-courant de ce qui est couramment véhiculé. Non, il n'y a pas de panacée éducative, même si plusieurs pistes peuvent être ébauchées ! In fine, tout ce qu'on peut attendre des adultes est qu'ils fassent de leur mieux pour les petits, sans attendre des retours miraculeux et sans appuyer sur l'accélérateur. Être parent se résume peut-être à *demeurer soi* ?

Ed. Payot – 350 pages

Amélie Collard

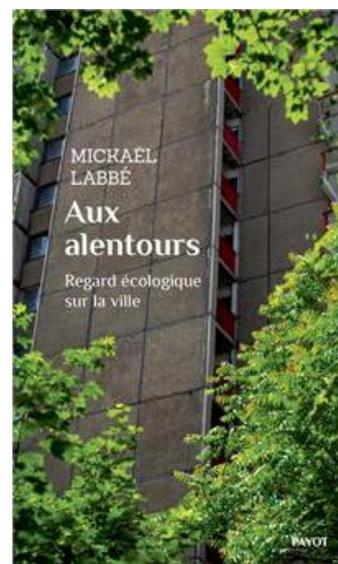


AUX ALENTOURS

Réinventer la ville, est-ce dorénavant possible ? Les citadins en ont assez du macadam et souhaitent de la verdure à foison. Cela pour respirer un air plus pur et endiguer l'exode rural. L'écologie (désormais au centre des préoccupations) peut entrer dans les projets urbains, se mettre au service des gens et améliorer considérablement le quotidien. Pour beaucoup, l'expérience du confinement a montré ses limites. Elle a non seulement insisté sur le rétrécissement de notre lieu de vie, mais a prouvé à quel point nous avons besoin de libertés. Pour de nombreux citoyens, cette façon d'habiter est devenue synonyme d'enfermement, d'assignation à domicile, manquant cruellement d'ouverture et d'horizon. Si l'idée de Michaël Labbé n'est pas de tout révolutionner, elle a au moins le mérite d'ouvrir des pistes et de percer des abcès pour nous inviter à réfléchir à ce que nous souhaitons. Il ose une réflexion réjouissante. Et si nous osions réinventer notre cadre, en prenant notre destin en main et en allant de l'avant ? Faisons l'expérience de la nature par le truchement de gestes simples, d'échanges raisonnables et apprenons à réhabiter l'endroit où nous avons déposé nos bagages. Il ne s'agit jamais de choses complexes ou impossibles, mais d'une conduite ayant un effet immédiat. Envisager une autre manière d'occuper l'espace dans une perspective respectueuse et pleine de sens n'a jamais aussi bien été au centre des espoirs de la population. Réévaluer notre milieu revient tout bonnement à nous projeter vers demain pour nous épanouir davantage et rétablir un dialogue avec tout ce qui façonne notre quotidien.

Ed. Payot - 168 pages

Sylvie Van Laere

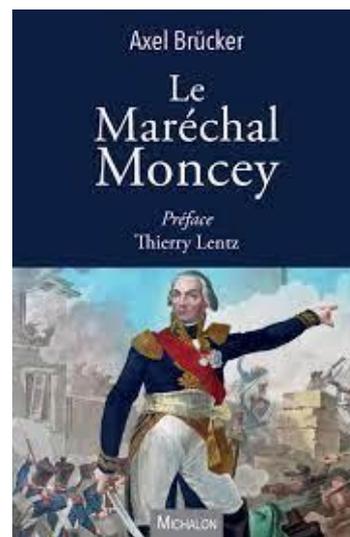


LE MARÉCHAL MONCEY

Autour de Napoléon, vingt-six maréchaux gravitaient. Des hommes de confiance, prêts à verser leur sang pour l'Empereur. Ils ont fait l'objet d'une foison d'études, avec -parfois- un classement de leurs actions. Pourtant, les réduire à une nomenclature ou des statistiques n'a aucun sens, même si l'Histoire s'est amusée à en retenir certains au détriment d'autres, dont Murat, Ney et Lannes, auréolés d'une légende qui les dépasse souvent. Au sommet de ce classement, on trouve encore Lefebvre passé à la postérité par une pièce de théâtre qui vulgarise ses amours avec *Madame Sans-Gêne*. Réhabiliter Moncey est d'une certaine manière un devoir de mémoire. Un grand officier qui s'est distingué à la tête de la gendarmerie s'opposant au très populaire Fouché. Dans cet ouvrage signé Axel Brücker, les informations crépitent avec une belle précision, revenant sur maints détails, des anecdotes et autant de faits avérés. Le personnage est évidemment intéressant, toujours présent pour répondre aux ordres, capable d'ingénieuses décisions, fidèle parmi les fidèles et d'une acuité remarquable. Les pages de cet ouvrage relèvent également son incroyable modestie. Le livre « La maréchal Moncey » allie à la fois autobiographie et intérêt d'un auteur jamais pris en défaut sur la vérité historique, passionné par cette époque et à la plume érudite. De la Révolution jusqu'à la Restauration, ce maréchal restera soucieux de ses principes en refusant, notamment, de présider le tribunal militaire mandaté pour juger son ami Ney. Une de ses citations est entrée dans la mémoire collective avec ces mots prononcés le jour du Retour des cendres : « Et maintenant, rentrons mourir ! »

Ed. Michalon – 348 pages

Daniel Bastié



LES INDÉSIRABLES

Combien sont-ils, ces enfants maltraités, victimes de la violence des adultes ? Le chiffre est effarant ! Chaque semaine, on recense deux enfants tués en France dans leur famille, un enfant abusé sexuellement chaque heure et six millions de personnes qui affirment avoir vécu un inceste. Des chiffres insupportables et qui attestent de l'urgence de la situation. Pourtant, le système peine à réagir, la justice traîne les pieds et les législateurs tardent à mettre en place des lois qui visent à la fois à protéger les jeunes et à punir avec une extrême sévérité les personnes qui se rendent coupables de faits délictueux. Dans leur colère et leur indignation, Michèle Créoff et Françoise Laborde secouent les consciences en proposant une méthode en trois points, qui consiste à comprendre, à nommer et à proposer. A savoir, comprendre la condition de l'enfant pour l'exposer dans son quotidien en revenant sur son évolution à travers l'histoire nationale et nommer les failles et les dysfonctionnements du système français pour remédier à tout ce qui ne fonctionne pas et apporter des corrections rapides. Enfin, soumettre des propositions législatives afin de mettre en place un cadre efficace. Ce livre se veut à la fois un cadastre qui fait mal et un cri d'alarme. A travers leur parcours, toutes deux ont recueilli des témoignages de ces oubliés de la République et les exposent sans fard. Oui, il y a urgence, même si pour certains il est déjà trop tard !

Ed. Michalon – 276 pages

Amélie Collard

Françoise Laborde
Michèle Créoff

LES INDÉSIRABLES

Enfants maltraités :
les oubliés de la République

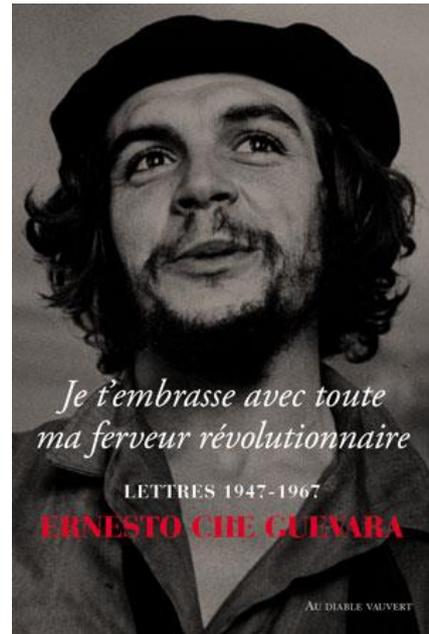


JE T'EMBRASSE AVEC TOUTE MA FERVEUR RÉVOLUTIONNAIRE

Che Guevara est devenu une icône, de ceux dont on parle sans plus très bien connaître l'homme. Un visage devenu un poster punaisé dans les chambres ou imprimé sur des tee-shirts, au point d'oublier qui il était réellement, trouvant la légende parfois bien plus belle que la vérité. Ce révolutionnaire né en Argentine et exécuté en Bolivie a marqué le XXe siècle de son empreinte, soulevant des passions, réanimant des espoirs, parlant d'un monde socialement meilleur. Mais au fond, qui était-il ? Plutôt que de laisser la parole aux historiens, l'idée est ici de permettre au lecteur se plonger dans sa correspondance, de se livrer à un dépouillement de son courrier couvrant les années 47 à 67, des premières pérégrinations à travers l'Amérique latine aux dernières expéditions tragiques au Congo et en Bolivie, en passant bien sûr par la révolution cubaine. Des plus politiques aux plus personnelles, ces lettres largement inédites font découvrir un homme passionné, engagé, drôle, visionnaire, poète, amoureux de la vie et des femmes, épris de justice sociale, soucieux du bien-être des autres mais également déterminé dans la tâche qu'il devait mener. Au demeurant, un autre regard, loin du portrait véhiculé par les médias, les poncifs et la jeunesse en manque de repères !

Ed. Au Diable Vauvert - 462 pages

Paul Huet

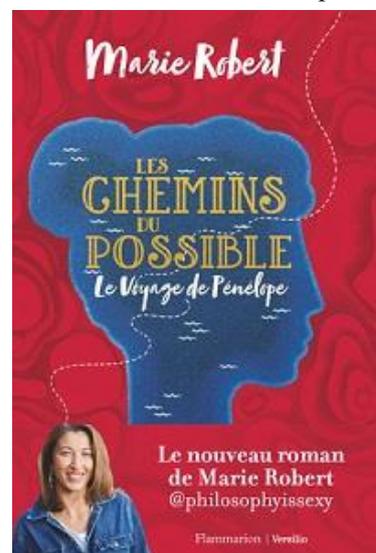


LES CHEMINS DU POSSIBLE

En se baladant à travers le globe, Pénélope explore les voies du possible. Comment trouver le bonheur en s'arrachant à la lassitude du quotidien, en s'abstenant de la pression des servitudes que sont l'argent, les relations profilées par le boulot et l'obligation de performances ? Alors, le meilleur moyen de ne pas se laisser endiguer implique de lâcher les amarres pour partir à la recherche d'un port où faire escale. Au fil des pages, on découvre que le périple de Pénélope se veut autant une volonté de liberté qu'un parcours philosophique et initiatique pour répondre aux grandes questions que sont nos priorités sur terre, le sens qu'on souhaite imprimer à son existence et l'endroit où on aimerait faire une halte. Entre Vienne, Rome, Genèse, Sao Paulo, New York et Paris, elle raconte ses diverses étapes, ses rencontres, ses points de vue et tout ce qu'elle en tire comme leçons au quotidien. Ainsi, elle convient parfaitement que fuir n'a rien de commun avec le renoncement et que l'activité se définit par l'envie d'aller voir ailleurs. Marie Robert propose ici un regard sur le droit au bonheur qui se décale des normes. Après deux essais intitulés « Kant, tu ne sais plus quoi faire » et « Descartes pour les jours de doute », elle publie son premier roman qui n'a pas à rougir de son contenu. Enseignante et philosophe, elle réussit à trouver les mots justes pour illustrer les théories de nos grands penseurs avec un sens idoine de la vulgarisation et sans rien trahir.

Ed. Flammarion – 249 pages

André Metzinger

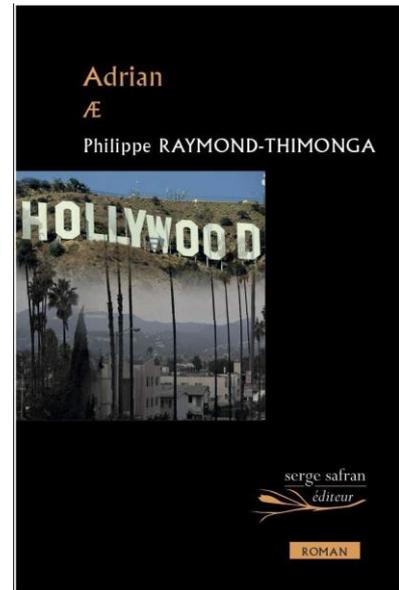


ADRIAN Æ

Au cours des années 50, Ava Gardner est au sommet de sa beauté. Elle vient de divorcer de Frank Sinatra et le cinéma lui fait les yeux doux. Adrian Experi vit des moments intenses. Une expérience est menée autour de sa personne dans un laboratoire situé dans un avenir proche. Un projet d'ailleurs baptisé « Projet Adrian ». Pourtant, tout laisse à croire qu'il est un homme ordinaire, sans histoire. Bref, un quidam ! Ce roman signé Philippe Raymond-Thimonga nous propose une réflexion sur le rôle de l'image fabriquée, qu'il s'agit des icônes ciselées par le miroir d'Hollywood ou des personnages d'aujourd'hui conçus à partir de processeurs ou de technologies de pointe. Il s'ensuit un roman qui mélange deux époques et qui suggère un jeu de funambule, non sans mystères ni humour, mené avec brio par un auteur sachant ménager les rebondissements, susciter le suspense et donner l'envie de poursuivre une aventure amorcée sur un ton de science-fiction pour nous inviter à des confidences troublantes. Le récit est à la fois détournant, terriblement imaginaire et complètement inédit.

Ed. Serge Safran - 192 pages

Amélie Collard



fayard

NE PLEURE PLUS, MARIE

Faut-il encore présenter Janine Boissard, abonnée aux best-sellers, une des écrivaines à succès depuis plus de quarante ans et dont la télévision s'est souvent abreuvée pour offrir des séries qui ont marqué l'histoire du petit écran (« L'esprit de famille », « Belle grand-mère ») ? Avec son dernier ouvrage, elle revient à la légèreté qui l'a adoubée auprès du grand public, laisse parler les sentiments et joue avec nos attentes. Que se passe-t-il lorsque Marie reçoit une lettre signée par un anonyme ? De quelle façon réagir et comment interpréter cette missive manuscrite à l'heure des réseaux sociaux ? Surtout quelle suite y apporter ? Sans le savoir, elle pose les talons dans une aventure qui va lentement modifier le cours de son existence. Ce n'est certes pas ce roman qui la fera entrer à l'Académie française, mais il s'agit d'un livre qui a le mérite de remonter le moral en cette période compliquée, de nous réconcilier avec la lecture si nous en avons perdu le goût et de dresser des situations que nous pourrions vivre, puisqu'elles relèvent de l'inattendu tout en demeurant parfaitement plausibles. Comme toujours, l'écriture est fluide et d'une jolie musicalité. Avec des mots de tous les jours, l'auteure parle d'amour, de cohésion avec soi-même, de relations familiales et s'affaire à nous faire aimer la vie qui, quoi qu'on en dise, mérite mille fois d'être croquée à pleines dents. Alors, pourquoi hésiter à se faire plaisir ?

Ed. Fayard – 116 pages

Daniel Bastié



SANS CHICHI

Le chef Carlo Crisci est réputé pour le regard qu'il porte aux légumes et sur la manière dont il les concocte, les accommode et les présente. Depuis des années, il s'en est fait une spécialité et connaît les mille façons de les rendre appétissants. A l'heure où tout le monde devrait limiter sa consommation de viande pour le bien de la planète (mais tarde à modifier ses habitudes !), il réinvente la cuisine à base de produits naturels issus du sol. Pour lui, chaque légume devient l'opportunité de se réinventer et de proposer de délicieuses recettes à la portée de tous. Il n'est ici jamais besoin d'avoir effectué de longues études de restauration pour être à la hauteur. Un peu de temps, de la passion et la volonté de se renouveler suffisent largement pour déposer dans les plats de quoi faire saliver les plus grands gourmets. Parmi les suggestions qui se succèdent, on peut relever l'artichaut en croûte de sel, la salade de haricots verts aux chanterelles et noisettes, les côtes de bettes aux agrumes ou les tagliatelles en velours de poivrons doux. Chaque préparation est présentée avec de nombreuses d'explications et des photographies illustrent chaque étape. « Sans chichi » a été fait pour séduire et prouver que la cuisine n'est pas réservée à une élite issue des grandes écoles, mais qu'elle peut être vulgarisée de manière à être assimilée par tout un chacun. Au fil des pages, on découvre enfin que les légumes ne sont pas qu'un accompagnement, mais peuvent devenir des plats complets. Avis aux amateurs !

Ed. Favre - 160 Pages

Sylvie Van Laere

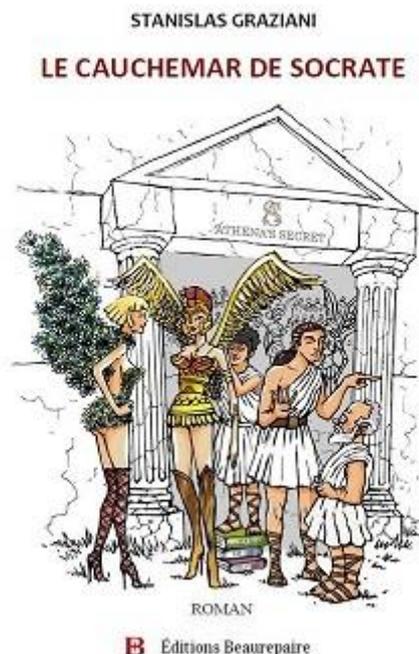


LE CAUCHEMAR DE SOCRATE

Daniel Dravot, politicien véreux (joli pléonasme !), est amené à voyager à travers les couloirs du temps. Sans choisir sa destination, il aboutit dans la Grèce Antique et plus particulièrement à Athènes au Ve siècle avant notre ère. L'occasion de rencontrer Socrate, l'un des pères de la philosophie morale et personnalité très impliquée dans la gestion de la cité. Le choc ne peut être qu'inévitable. En choisissant le ton de la comédie, Stanislas Graziani propose une réflexion sur notre système de conduite et les importances que nous accordons à l'une ou l'autre direction au détriment d'autres. Où réside l'essentiel ? Quelles qualités doit posséder un meneur d'hommes ? Sous prétexte d'un récit déjanté, il nous offre une réflexion sur notre mode de vie. L'auteur est avant tout un réalisateur et un scénariste très présent dans l'univers du septième art et de la télévision et cela se sent dans découpage en chapitres courts, le sens du rythme et les dialogues rondement ciselés. Avec « Le cauchemar de Socrate », il signe son premier roman. Un chouette découverte dans le ronron des sorties littéraires qui trop souvent brassent la banalité pour ressasser des formules réclamées par le lecteur lambda.

Ed. Beaurepaire – 270 pages

Paul Huet



ELLE VOULAIT JUSTE ÊTRE HEUREUSE

Voilà un livre sur la rupture, la déchirure amoureuse. Un couple qui se sépare n'a rien d'inconvenant. Aujourd'hui, l'amour ne dure pas davantage que trois ans, dixit Frédéric Beigbeder. Pas forcément vrai, mais pas nécessairement faux ! Souvent, tout se déroule avec fracas, laissant l'un ou l'autre dans un état de déréliction en bord de route. Ici, il est parti sans crier gare, après lui avoir fait l'amour trois fois pendant la nuit. Un curieux comportement. Comment peut-on avoir de tels épanchements charnels avec un partenaire qu'on va larguer sous peu ? Cette question taraude la jeune femme, héroïne de ce livre, au point d'empoisonner ses jours. Peut-être parce qu'il n'était pas encore décidé, parce qu'il ne savait pas ? A moins, qu'il ait tout planifié ? Ancienne journaliste et conseillère en communication, Géraldine Dalban-Moreynas propose une réflexion sur les relations homme-femme, la vie à deux, le pouvoir de l'attraction physique et les séquelles de l'abandon. Sans pathétisme, elle se plonge dans la psyché d'une femme moderne qui tente de saisir ce qui, pour elle, paraît invraisemblable. Elle voulait juste être heureuse ! Trop simple ? Trop beau ? Un objectif trop compliqué à atteindre ?

Ed. Albin Michel – 218 pages

Amélie Collard




Albin Michel

MÊME PAS MAL

Quadrature est cette maison d'édition spécialisée dans la publication de recueils de nouvelles, des récits courts qui se veulent l'antithèse des romans et qui veillent à ne jamais s'encombrer de digressions pour aller directement à l'essentiel, exposer des situations et veiller à une chute inattendue. Brice Gautier est enseignant et, depuis des années, il rédige des récits courts qu'il propose à diverses revues et magazines. Avec « Même pas mal », il nous invite à entrer dans le quotidien d'hommes et de femmes qui pourraient être des proches, des quidams qui nous ressemblent et qui traversent l'existence sans bonheurs particuliers ni grandes ambitions. Pourtant, comme chacun, ils peuvent être soumis aux aléas de certaines situations, déséquilibrés par leur soudaineté et en perte de repères. Voilà ce qui arrive lorsqu'on se confronte à un époux toxique, à la perte d'un être cher ou à la maladie. Le fil rouge des récits se concentre sur la souffrance qui lamine avec sournoiserie et face à laquelle chacun doit trouver un exutoire. Autrement ...

Ed. Quadrature – 99 pages

Paul Huet



BRICE GAUTIER

Même pas mal

Nouvelles

Quadrature

CONNECTÉE

Thierry-Marie Delaunois est une des nombreuses plumes de « Bruxelles Culture », un homme cultivé, membre de l'Association des Ecrivains Belges de langue française, et un romancier aguerri. Avec « Connectée », il nous propose sa neuvième fiction, un roman bien de notre époque qui parle d'une société où chacun se replie sur les technologies au point de, parfois, passer à côté de l'essentiel. A travers le portrait de Marie, seize ans, Béatrice sa maman, et Thomas un professeur de français et de morale laïque, il jette un regard un brin désabusé sur notre monde où les relations humaines se laminent, se parent de prétextes pour ne pas évoluer et se dissimulent derrière le paravent d'un écran. Pourtant, il y a des énigmes qu'il convient d'exhumer. Un peu comme Sherlock Holmes mène ses investigations, l'écrivain nous invite à découvrir un personnage énigmatique qui vit reclus tel un ermite et dont le jeu pourrait être ... dangereux ou pas. S'il ne s'agit pas d'un thriller au sens où les ordonnent des mentors tels que Harlan Coben ou James Ellroy, il s'agit tout de même d'un jeu de piste qui plonge le lecteur dans la psyché profonde des protagonistes, tout en se voulant un tour de ville. Bruxelles est un des membres qui respire pleinement au fil des pages, avec un passage obligé du côté du boulevard Adolphe Max et, parmi plusieurs autres, l'avenue de la Toison d'Or. Résumer cet ouvrage est un exercice auquel je me refuse, par crainte de déflorer la tension qui va crescendo, d'en raconter trop ou pas assez. Sans autre ambition que celle de distraire, l'auteur laisse néanmoins planer un doute quant à l'utilité d'être branché 24 heures sur 24 et de perdre ainsi une partie de son âme en surfant sans cesse sur les réseaux sociaux. Si on peut user du mot *addiction*, peut-on déjà parler de traumatisme ?

Ed. Bernardienne – 416 pages

Sam Mas



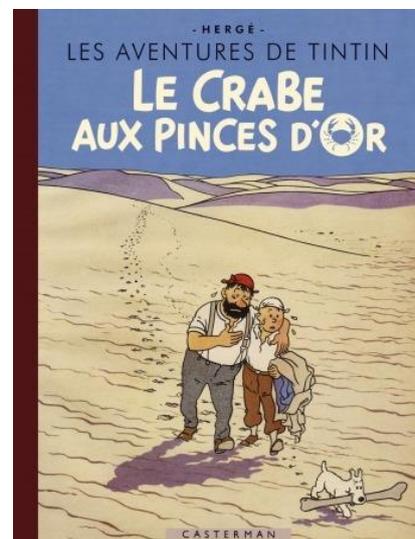
casterman

LE CRABE AUX PINCES D'OR - COLLECTOR

Une édition anniversaire pour fêter les 80 ans du Capitaine Haddock ! Il y a huit décennies, naissait sous le crayon d'Hergé ce personnage si attachant et devenu le préféré des lecteurs, notre fameux Capitaine Haddock. Cette édition anniversaire collector propose une couverture inédite et un dossier de huit pages à savourer sans modération. Comme dans « Les Cigares du Pharaon » et « Le Lotus Bleu », Tintin et Milou luttent activement contre des trafiquants d'opium. Sur leur chemin, ils feront la rencontre du Capitaine Haddock, « maître à bord » du cargo Karaboudjan. Le capitaine, maintenu captif dans une ivresse permanente par son second, le lieutenant Allan, n'est même pas au courant du trafic qui prend place sur son navire. Leur voyage les fera errer au sein des étendues désertiques du Sahara, où Tintin et notamment le Capitaine auront fort à faire afin de lutter contre la soif. Condamné à l'abstinence, l'absence d'alcool conduira même le Capitaine au delirium tremens. Le secours du lieutenant Delcourt et de ses hommes leur sera providentiel : en effet, nos héros étaient tombés inanimés au sein de l'immense désert aride. Une bédé entrée dans la légende et à ne pas manquer !

Ed. Casterman – 72 pages

Sam Mas

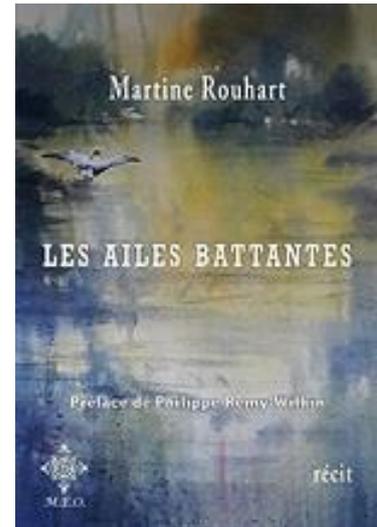


LES AILES BATTANTES

Le cancer est là et fait vaciller toute une sphère privée. L'avenir se teinte de couleurs grisâtres et incertaines. Une épée de Damoclès pèse au-dessus de la personne diagnostiquée atteinte du *crabe*. Les questions fusent également. Pourquoi moi ? Qu'ai-je fait ? L'inquiétude se métamorphose en souffrance, avec son lot de pressions journalières. Les médecins doivent expliquer, mettre des mots sur ce mal sournois et invisible. Normalement ! Au-delà de l'émotion suscitée par le témoignage de Martine Rouhart, ce livre se veut le journal d'une lutte au quotidien, chargé d'une puissance émotionnelle authentique, servi par des mots d'une réelle justesse et des élans philosophiques. Loin des clichés, l'auteure parle d'elle sans fards et sans se décrire comme victime. Son sort est son lot devenu omniprésent. Plutôt que de s'apitoyer, elle a décidé de relever la tête et de nous montrer le chemin de l'espoir, celui qui la porte, qui lui permet de respirer et d'espérer. On trouve des valeurs morales certaines dans ce petit volume qui conjugue le fond et la forme, qui ravit l'esprit et le cœur, qui déploie sa voile d'humanisme et de tonicité pour se présenter tel un livre de courage bon à lire en situation de crise.

Ed. M.E.O. – 64 pages

Sam Mas

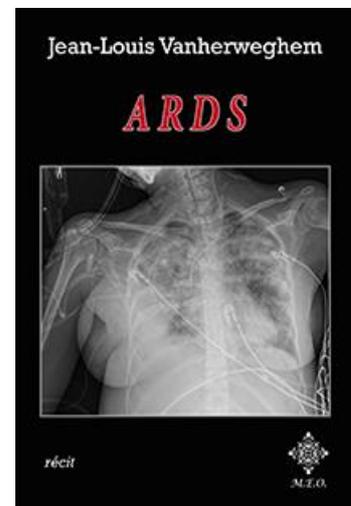


ARDS

Voilà la chronique de dix-sept jours passés dans une unité de soins intensifs, en 2018 à cause d'un Syndrome de Détresse Respiratoire Aiguë (ARDS), insuffisance respiratoire aiguë secondaire due à une inflammation sévère affectant les poumons. Un syndrome qui, deux ans plus tard, conduira aux soins intensifs les patients les plus sévèrement atteints par le Covid. Malgré le savoir-faire des médecins, un couple vit une angoisse incommensurable. La mort se profile sous des auspices inquiétants. Cet opus se veut une narration à hauteur d'épaules, qui évite les phrases creuses et qui va à l'essentiel, qui parle de souffrance, d'inquiétude et qui évite les lieux communs. On découvre que la douleur est universelle et qu'elle frappe au hasard. Il s'agit d'un combat secoué par des espoirs tantôt éveillés et tantôt déçus, d'un conflit intérieur entre un malade et son docteur, de vies qui basculent, de peurs intenses et d'avenir instable. Puis, il y a ce sentiment de révolte : Comment se peut-il que la médecine tellement performante ne puisse pas sauver un être cher ? Jean-Louis Verherweghem propose un récit en demi-teintes, où la fatalité se combine aux efforts, qui traite de résilience et de soumission aux grandes lois de la nature. Malgré tout ce qui est entrepris, la médecine ne gagne pas toujours. Nous en avons aujourd'hui la preuve, avec un minuscule virus qui paralyse le monde et dont nous cherchons à nous débarrasser !

Ed. M.E.O. – 67 pages

Sam Mas



DERNIÈRE MINUTE

MANNEKEN-PRIX : LE PALMARÈS 2021 DES PRIX LITTÉRAIRES BRUXELLOIS

Pour rappel, les Manneken-Prix sont les prix littéraires bruxellois. Ces prix sont décernés par un jury multiple et anonyme qui examine l'ensemble des publications de l'année. L'objectif ? Faire découvrir et soutenir le livre et ses acteurs à Bruxelles. Voici le palmarès 2021 !

Manneken-Prix du livre en bruxellois

Dictionnaire du Bruxellois, Georges Lebouc, Samsa

Manneken-Prix du critique littéraire bruxellois

Jean Jauniaux

Manneken-Prix du libraire bruxellois

Martine Huygens, Mot Passant

Manneken-Prix du spectacle tiré d'un livre

Francis Lalanne, L'assemblée des loups, Théâtre de la Clarencière, Lamiroy

Manneken-Prix du dessinateur bruxellois

Serge Dehaes

Manneken-Prix du livre sur Bruxelles

Bruxelles, Demeures de célébrités, Hervé Gérard, 180 editions

Manneken-Prix de l'auteur bruxellois

Marc Van Staen

Manneken-Prix de l'éditeur bruxellois

Samsa

Manneken-Prix du Public

Adeline Dieudonné : Kerozene

(le public a voté tant pour l'autrice que pour le livre)